

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DÉMONSTRATION DE LA NATURE MYTHOLOGIQUE DE LA FIGURE DU
ROI ARTHUR
(VI^e – XII^e siècles)

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN SCIENCES DES RELIGIONS

PAR
GENEVIÈVE PIGEON

MAI 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Cette thèse n'aurait jamais vu le jour sans le soutien indéfectible d'un nombre incalculable de participants involontaires ; à mes parents, Suzanne et Jean-Yves, et à mon frère Louis, je dois une reconnaissance sans borne. Je souhaite de tout cœur que mes enfants, Élodie et Victor, héritent de la curiosité et de la ténacité qui m'ont été transmises ; c'est sans doute le « patrimoine familial » le plus précieux. À ma grande amie Marie-Soleil, dont le soutien s'est manifesté à plus d'une reprise au cours des dernières années, et à mon amoureux Jean-Marie, sans doute la plus grande (et plus belle) surprise de ma vie, je dis simplement « merci », bien consciente que les mots ne suffisent pas. La vie universitaire permet également des rencontres précieuses, et je suis plus que reconnaissante à Anne et Paul d'avoir accepté de partager mes angoisses dans notre volière sans fenêtre.

Je terminerai ces trop brefs remerciements par une pensée particulière pour plusieurs professeurs du Département de sciences des religions de l'UQAM, notamment Jean-Jacques Lavoie, Guy Ménard, Marie-Andrée Roy et Louis Rousseau, dont les précieux encouragements m'ont redonné du courage dans les passages difficiles. Enfin, je ne saurais assez remercier mon directeur de thèse, le professeur Jacques Pierre, qui, entre les débuts enthousiastes de mes études doctorales et leur fin tant attendue, a su respecter le rythme chaotique imposé par les aléas de la vie.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	vi
RÉSUMÉ.....	vii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
SOUBASSEMENTS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES DE LA MYTHOLOGIE.....	20
1.1 Généalogie littéraire.....	22
1.1.1 Gildas, <i>De Excidio et Conquestu Britanniae</i>	23
1.1.2 Bède le Vénérable, <i>Historia ecclesiastica gentis Anglorum</i>	24
1.1.3 <i>Historia Brittonum</i>	27
1.1.4 Geoffroy de Monmouth, <i>Historia Regum Britanniae</i>	31
1.2 Vestiges historiques.....	46
1.2.1 La conception d'Arthur.....	47
1.2.2 Le couronnement d'Arthur.....	51
1.2.3 Batailles d'Arthur.....	55
1.2.4 Les conquêtes.....	63
1.2.5 Avalon.....	65
1.3 Les découvertes pseudo-historiques.....	68
1.4 La tradition populaire.....	72
CHAPITRE II	
ÉVOLUTION ET SACRALITÉ DE LA ROYAUTÉ OCCIDENTALE... ..	76
2.1 Évolution de la royauté occidentale : du Chef de Tribu au Roi Très Chrétien.....	77
2.1.1 La royauté et l'Église : une relation complexe	80
2.1.2 La double nature du roi.....	81
2.1.3 Le roi <i>persona mixta</i>	84

2.2	Le roi et l'empereur	86
2.3	La France	88
2.3.1	Les rois mérovingiens, détenteurs du <i>mund</i>	88
2.3.2	Les Carolingiens : le sacre fait le roi, naissance du roi ministériel	90
2.3.3	Les Capétiens : une nouvelle dynastie en quête de légitimité.....	93
2.4	L'Angleterre.....	94
2.4.1	L' <i>adventus Saxonum</i>	94
2.4.2	L'Irlande.....	97
2.4.3	L'Écosse.....	98
2.4.4	Le Pays de Galles.....	99
2.4.5	L'unification anglo-saxonne : la naissance des « Anglais ».....	100
2.5	La formation de l'Empire Plantagenêt	102
2.6	Les caractéristiques royales d'Arthur dans les textes.....	105
CHAPITRE III		
	UNE ENTREPRISE MYTHOLOGIQUE.....	110
3.1	Différences et ressemblances avec l'idéologie.....	114
3.2	Une entreprise fondationnelle.....	120
3.2.1	Totalisation.....	120
3.2.2	Enracinement temporel.....	122
3.2.3	Les caractéristiques du mythe.....	124
3.2.4	Les deux types de primordialité.....	125
3.2.5	Un récit des commencements.....	126
3.2.6	Le mythe : anonyme et collectif.....	127
3.2.7	La véracité du mythe.....	129
3.2.8	Fonction socioreligieuse.....	134

3.3	Les attributs mythologiques du roi Arthur.....	136
3.3.1	Questions fondamentales quant à l'origine des Bretons insulaires.....	138
3.3.1.1	La fondation de la Bretagne dans le <i>DE</i> de Gildas ; le mont Badon, « centre » du monde.....	139
3.3.1.2	La fondation de la Bretagne dans l' <i>HE</i> de Bède ; une nouvelle dualité identitaire.....	141
3.3.1.3	L' <i>HB</i> : l'origine divine des Bretons.....	146
3.3.1.4	L' <i>Histoire des Rois de Bretagne</i> : la Bretagne offerte aux descendants royaux de Brutus.....	148
3.3.2	Le mythe arthurien, figure légitimatrice.....	156
3.3.2.1	Le passé, miroir d'un présent souhaité.....	156
3.3.2.2	Geste conquérante, territoriale et civilisatrice.....	159
3.3.2.3	Arthur gage de continuité : la permanence de la royauté.....	161
3.3.2.4	Le lignage arthurien : la pérennité du mythe.....	170
3.3.2.5	Une géographie fluide : le mythe est partout.....	173
3.3.2.6	Arthur, figure unificatrice bretonne.....	178
3.3.2.7	La vie du mythe arthurien : un concert de voix anonymes	182
3.4	Le mythe d'Arthur dans une entreprise de légitimation politique... ..	185
3.4.1	Le lignage, gage de prestige.....	186
3.4.2	Les représentations d'Henri II Plantagenêt en lien avec le mythe Arthurien.....	188
3.4.3	La geste conquérante.....	191
3.4.4	Le roi Arthur, plus ancien et plus puissant que Charlemagne.	191
	CONCLUSION.....	194
	BIBLIOGRAPHIE	207

LISTE DES ABRÉVIATIONS

DE	<i>De Excidio et conquestu Britanniae</i>
HA	<i>Historia Anglorum</i>
HB	<i>Historia Brittonum</i>
HE	<i>Historia ecclesiastica gentis Anglorum</i>
HRB	<i>Historia Regum Britanniae</i>

RÉSUMÉ

Notre travail de recherche en sciences des religions veut démontrer que la figure du roi Arthur, telle qu'elle se manifeste en Grande-Bretagne entre les VI^e et XII^e siècles, répond aux exigences théoriques du mythe. Afin de bien cerner les principaux enjeux impliqués par une telle démarche, l'analyse a été partagée en trois grandes parties, ou chapitres. Cette division permet d'aborder en premier lieu la question des sources écrites accessibles aux chercheurs arthuriens pour la période et l'espace géographique concernés, soit : *De Excidio et Conquestu Britanniae* de Gildas (v. 540) ; *Historia ecclesiastica gentis Anglorum* de Bède (v. 731) ; *Historia Brittonum* du pseudo-Nennius (v. 830) ; *Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth (v. 1135-1138). La démarche s'attache ensuite à une étude de la royauté occidentale (France et Grande-Bretagne) guidée par les catégories proposées par H. Martin dans *Mentalités médiévales* (1996), de même qu'à une réflexion portant sur le « déplacement du sacré » qui s'opère, au détriment de la royauté traditionnelle et au profit de l'Église de Rome. Le travail amorcé se concrétise en troisième chapitre grâce à une définition du mythe inspirée notamment par les travaux de M. Eliade, G. Durand (*Pérennité, dérivations et usure du mythe*, 1996) et P. Berger et T. Luckmann (*La construction sociale de la réalité*, 1996), qui est suivie de la démonstration de la nature mythique de la figure royale arthurienne.

Notre réflexion pluridisciplinaire, située à la frontière de différentes juridictions théoriques, permet de redistribuer et d'agencer autrement les morceaux de la fascinante énigme qu'est le mythe arthurien pour en proposer une interprétation qui, si elle ne répond pas à toutes les questions, aura au moins le mérite de faire dialoguer les solitudes disciplinaires. L'approche suggérée par ce travail est unique dans la mesure où le sujet central, soit la figure du roi Arthur, est étudié dans ses dimensions synchronique et diachronique dans les domaines de l'écrit, du politique et du religieux. Or, les ouvrages qui sont consacrés au roi Arthur voient en ce personnage un fait historique, folklorique ou légendaire, passant sous silence une grande partie de sa valeur mythologique. Il nous semble pourtant que les connaissances disponibles au sujet de ce personnage nous permettent de le voir autrement que comme un remarquable outil de propagande, ou qu'un personnage légendaire grandiose. Arthur est plus que ce morceau de puzzle judicieusement utilisé par les grands du XII^e siècle ; il est une construction mythologique complexe, élaborée pendant plus de sept siècles. Nous acceptons d'emblée les démonstrations et les conclusions des auteurs qui nous ont précédé dans les dernières années en ce qui concerne l'utilisation de la figure arthurienne dans la propagande idéologique de la dynastie des Plantagenêts (rois d'Angleterre,

1128-1485), et plus particulièrement celles d'A. Chauou dans *L'idéologie Plantagenêt* (2001). Nous croyons cependant qu'une étude de la construction du mythe est essentielle au débat, et cette analyse doit forcément se situer en amont de l'explosion de la matière de Bretagne sur la scène littéraire française au XII^e siècle.

À l'issue de ce travail, il est démontré que la figure du roi Arthur, telle qu'elle se manifeste dans les textes de Gildas, de Bède, du pseudo-Nennius et de Geoffroy de Monmouth, répond bien aux exigences paradigmatiques du mythe. Plus précisément, notre recherche montre comment, confrontés à des pouvoirs centralisateurs venus de l'extérieur (les Anglo-Saxons, les Danois), les Bretons trouvent dans la figure royale arthurienne un *continuum* qui rassure, guide, explique et reconforte. Leur faiblesse militaire et stratégique est en quelque sorte rachetée par ce roi « historique », dont les qualités indéniables jettent de l'ombre sur les rois des peuples ennemis. C'est donc en se nourrissant du langage et des fonctions symboliques de la royauté occidentale que la figure arthurienne maintient son efficacité paradigmatique, demeurant « présente » et signifiante malgré les siècles qui passent.

INTRODUCTION

Les liens qui unissent la politique, la religion et les productions culturelles sont à la fois flous, dynamiques et omniprésents. Si le choix d'une étude fragmentée des sphères de l'activité humaine peut permettre une meilleure compréhension de certains concepts et de leurs applications sociales et culturelles, le traitement exclusif et indépendant de ces différents domaines ne donne pas accès aux multiples enjeux et lieux de rencontre qui se développent entre eux. Alors que les études littéraires examinent des productions données, que les sciences politiques nourrissent une meilleure compréhension des enjeux de pouvoir et que l'étude des religions, ou du fait religieux, s'intéresse aux représentations et aux comportements religieux, le travail qui suit adopte une posture multidisciplinaire en conjuguant les trois domaines autour de l'étude de la figure du roi Arthur.

Notre recherche souhaite en effet préciser la nature mythologique du roi Arthur afin de montrer comment, par leurs fonctions paradigmatiques, ces manifestations ont pu être employées par Henri II pour légitimer son autorité politique face à son peuple, aux autres monarques européens et au sein de la superstructure qu'est alors l'Église catholique de Rome. Ce choix délibéré d'une recherche orientée vers les points de rencontre, ou de fusion, des trois champs cités plus haut permettra, je l'espère, une vision plus globale d'une dynamique dont le modèle théorique ne saurait être considéré comme unique.

État de la question

La redécouverte des manuscrits arthuriens et l'intérêt érudit qui leur est accordé datent essentiellement du XIX^e siècle. La quantité des livres et articles consacrés à

ce sujet augmente depuis de façon significative, passant de 226 en 1949 à plus de 1042 en 2005¹. L'intérêt croissant pour ce champ d'étude est tributaire de l'évolution des méthodes de recherche et d'analyse en sciences sociales et dans les études littéraires. On ne saurait donc tracer l'histoire de la recherche arthurienne sans évoquer les différents courants de pensée au sein desquels elle s'inscrit.

Martin Aurell, dans *La légende du roi Arthur*², souligne la contribution qu'a eue le romantisme sur l'éclosion de l'intérêt pour la matière arthurienne. Déjà, en 1854, Ernest Renan louait le génie créateur des Bretons³, et c'est sous la plume de Paulin Paris qu'apparaissent les premières traductions modernes des légendes du Graal et des grands textes arthuriens (1800-1881). Son fils Gaston Paris, fondateur de la revue *Romania*, invente quant à lui la notion d'« amour courtois⁴ ». Sa démarche se limite toutefois au comparatisme folklorique et s'intéresse, grâce à un travail de comparaison des différentes traditions populaires, à la source archétypale de chaque œuvre.

Cette idée d'une source folklorique qui s'imposerait au détriment de la créativité de l'auteur est contestée notamment par Wendelin Förster (1844-1915), qui insiste plutôt sur le génie et l'originalité du poète champenois Chrétien de Troyes, seul responsable selon lui de la popularité du monde arthurien. Cette prise de position illustre bien le débat entre les folkloristes, attachés à l'oralité et à l'anonymat des récits, et les partisans du génie créatif de l'artiste. Elle témoigne aussi de deux perceptions radicalement opposées de la poétique du Moyen Âge, « collective et populaire pour les uns et individuelle et élitiste pour les autres.⁵ »

¹ Source : *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*.

² M. Aurell, *La Légende du roi Arthur (550-1250)*, Perrin, 2007, p. 14.

³ E. Renan, « La poésie des races celtiques », *Revue des deux mondes*, vol. 5, (1854), p. 473-506. Le texte complet est disponible en ligne à l'adresse permanente : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k86930g.image.f480.langFR>

⁴ Il l'employa pour désigner « ce nouvel art d'aimer qui apparaît au XII^e siècle dans les littératures d'oc et d'oïl. » (G Paris, « Études sur les romans de la Table ronde : Lancelot du Lac », *Romania*, vol. 12, (1881), p. 523)

⁵ M. Aurell, *La Légende du roi Arthur*, p. 15.

On sait que les sciences sociales et humaines, largement influencées par la montée du paradigme structuraliste, par le prestige des études duméziliennes ou par les progrès dans notre compréhension des structures narratives du conte populaire, ont connu d'importants bouleversements.

Les études arthuriennes n'ont pas échappé à cette évolution. C'est ainsi que des chercheurs comme Jessie L. Weston se sont intéressés aux traces laissées dans le texte par les rituels de fertilité et les structures matriarcales de la civilisation dite celtique, travaux poursuivis notamment par George K. Kittredge (il s'intéresse aux *Mabinogi*⁶ et aux sagas irlandaises⁷), Arthur Brown, William A. Nitze et Tom P. Cross. Ces recherches ont fourni à leur tour un terreau fertile aux travaux du prolifique Roger S. Loomis, professeur à l'Université Columbia (New York), dont l'influence sur les études arthuriennes est remarquable et dont la recherche se distingue notamment par sa quête, dans les influentes mythologies celtiques, des sources littéraires et culturelles sous-jacentes aux romans français de la matière de Bretagne.⁸

Cette tangente celtisante des études arthuriennes se poursuit encore aujourd'hui⁹ en France, notamment à travers les travaux de Philippe Walter¹⁰. En utilisant le paradigme dumézilien, ce courant de recherche s'efforce de retrouver dans les textes les réminiscences indo-européennes d'une tripartition fonctionnelle

6 Recueils de contes en moyen gallois ou cymrique.

7 G. K. Kittredge, *A study of Sir Gawain and the Green Knight*, Cambridge, 1960.

8 « But so scattered, so battered are the relics of that older architecture that there are scholars who deny altogether that Arthurian romance is constructed out of the ruins of a pagan Pantheon. » (R. S. Loomis, *Celtic Myth and Arthurian Legend*, Columbia University Press, 1927, p. 4)

9 Le livre né des journées d'études de l'université de Bretagne-Sud (Lorient) témoigne de cet intérêt pour le patrimoine celtique : J. Rio (éd.) *Mémoire, oralité, culture dans les pays celtiques. La légende arthurienne. Le celtisme*, Presses universitaires de Rennes, 2008.

10 « On sait de manière sûre que la matière narrative des romans arthuriens (ou romans de la Table ronde) n'est pas une création originale des XII^e et XIII^e siècles. Elle relève de la « matière de Bretagne » que l'on distingue nettement de la matière biblique ou de la matière antique (gréco-latine). Cette matière de Bretagne n'est pas le fait d'une génération spontanée. Elle s'alimente à un puissant courant celtique qui trouve ses fondements dans les anciens mythes, c'est-à-dire les récits (ou dogmes) religieux des anciens Celtes. » (P. Walter, *Arthur, l'ours et le roi*, Imago, 2002, p. 8)

de la société entre prêtres, guerriers et paysans¹¹ :

Pour comprendre les transformations complexes de cet héritage, il est alors nécessaire de recourir aux grandes thèses modernes sur l'histoire des religions (Mircea Eliade) et la mythologie comparée des Indo-Européens (Georges Dumézil).¹²

On remarque encore dans les études arthuriennes du dernier tiers du XX^e siècle la forte influence de la psychanalyse. En 1980, Roger Dragonetti dédie à Jacques Lacan son livre sur le Conte du Graal¹³ alors que, dans la même perspective, Charles Méla s'intéresse à la figure féminine et à la loi divine. Plus récemment, l'approche privilégiée par les tenants de cette lecture a encore mis à contribution les apports de l'anthropologie culturelle, permettant de trouver dans les textes les « complexes et les archétypes, profondément enracinés dans l'inconscient humain »¹⁴.

D'autres recherches envisageant la possibilité d'un fond historique au personnage du roi Arthur se préoccupent de la place de celui-ci dans l'historiographie du Haut Moyen Âge, remettant du même coup en question le statut mythologique du cycle arthurien. Dans cette perspective, l'œuvre impressionnante du professeur Edmond Faral au Collège de France a recentré les études arthuriennes sur les sources, éliminant de la sorte toute interprétation ou reconstitution qui ne serait pas issue d'un positivisme le plus strict.¹⁵ Deux décennies plus tard, J. S. P. Tatlock maintient les conclusions auxquelles est arrivé E. Faral : Geoffroy de Monmouth serait le créateur de la légende arthurienne, et les auteurs qui le suivent en seraient essentiellement tributaires. Plus récemment,

11 J. Grisward, D. Boutet, J.-C. Lozachmeur, J.-M. Patré.

12 P. Walter, p. 10.

13 R. Dragonetti, *La Vie de la Lettre au Moyen Âge*, Seuil, 1980.

14 M. Aurell, *La Légende du roi Arthur*, p. 19.

15 « Il est nécessaire de revenir aux textes, de s'en tenir à ce qu'ils disent, de ne rien supposer dont ils n'impliquent formellement l'existence; on a trop construit; on a forcé les témoignages; et c'est ainsi qu'a prévalu, entre autres abus, cette tendance systématique à refouler les faits dans un passé constamment plus lointain et plus nébuleux, à toujours imaginer une forme antérieure ou un modèle plus ancien des légendes et des œuvres littéraires, comme si cette explication du connu par l'inconnu était une explication. » (E. Faral, *La légende arthurienne*, Honoré Champion, 1929, t. 1, p. III)

Michael A. Faletra écrivait que « Geoffrey of Monmouth's book creates, almost single-handedly, what later writers would call "the Matter of Britain".¹⁶ » Il n'est plus question ici de folklore ou de tradition celte, comme le proposait R. S. Loomis¹⁷.

Encore aujourd'hui, la majorité des philologues croit que les chercheurs en études celtiques accordent trop d'importance à la mythologie, estimant que les auteurs médiévaux n'avaient eux-mêmes pas conscience de puiser dans un fond ancien, archétypal ou refoulé. En voulant à tout prix lier les personnages romanesques aux contenus mythologiques celtes, les celtisants ne tiendraient pas suffisamment compte selon eux du contexte d'écriture et de l'environnement des auteurs. Les médiévistes s'accordant pour reconnaître que la présence du religieux est constante dans la littérature arthurienne, tous par contre ne rejettent pas catégoriquement les éléments mythologiques présumés par les celtisants. Fonctionnant au sein d'une société chrétienne, les auteurs médiévaux n'ont pas cherché à ressusciter un matériel primitif mais se sont faits les porte-voix d'une tradition dans laquelle ils baignaient et qui était elle-même imprégnée par le mystère et colorée par son passé païen.

Le dernier tiers du XX^e siècle n'a pas été seulement le moment d'émergence d'une vague de chercheurs intéressés par une lecture psychanalytique des romans arthuriens ; il voit aussi naître de nouvelles approches s'éloignant du cadre traditionnel de l'érudition universitaire. Ce mouvement « auquel on colle l'étiquette facile de "postmoderniste" est complexe.¹⁸ » Il accorde une grande

¹⁶ M. A. Faletra, « The Conquest of the Past in *The History of the Kings of Britain* », *Literature Compass*, vol. 4, no. 1, (2007), p. 121-133.

¹⁷ Une note de bas de page de R. S. Loomis, qui énumère les principaux tenants de la nature purement romanesque des romans arthuriens des XII^e et XIII^e siècles, témoigne des tensions qui règnent entre les deux camps : « W. Foerster and W. Golther in Germany. E. Faral in France, W. W. Newell and J. D. Bruce in the U.S. are the chief exponents of this view. It may be noted that none of them possessed or possesses any special competence in Celtic languages or literatures. » (R. S. Loomis, *Celtic Myth and Arthurian Legend*, p. 4, note 3)

¹⁸ M. Aurell, *La Légende du roi Arthur*, p. 23.

importance au langage et considère que la littérature est « autoréférentielle ¹⁹ » et que les textes renvoient les uns aux autres.

Les travaux et les réflexions de Michel Foucault (1926-1984), de Jacques Derrida (1930-2004) ou de Jean-François Lyotard (1924-1998) libèrent en effet le texte de son émetteur et affirment la possibilité d'une pluralité de lectures aussi valables les unes que les autres. Plus près de nous, Paul Zumthor (1915-1995) insiste sur la « circularité » de la poétique au Moyen Âge, où la chanson n'est que son propre sujet. Cette approche formelle a l'avantage d'affranchir le lecteur des intentions de l'auteur ²⁰ mais nie également la contribution personnelle de l'auteur, ce dernier n'étant que le transmetteur d'un contenu qu'il ne possède pas.

Bien qu'étant partie prenante aux changements vécus par les sciences sociales, les médiévistes n'ont jamais complètement abandonné l'étude positive des textes. La biographie de l'auteur, son milieu social et les circonstances entourant la production de son œuvre n'ont jamais été entièrement laissés de côté et ce, en dépit des difficultés que pose la question de son identité réelle. Aussi, avec la popularité du marxisme au sein des milieux culturels européens dans les années 60, György Lukács (1885-1971) avance-t-il l'idée d'une « socio-littérature » envisageant le texte comme le produit d'une lutte de classes, elles-mêmes assujetties à une superstructure fortement conditionnée par l'infrastructure économique. Ce type d'analyse permet de mettre en lumière la situation précaire de la petite noblesse et de voir dans les romans de chevalerie une forme d'exutoire pour cette classe frustrée et dirigée par des monarques fainéants. Elle a, par contre, le tort de minimiser ce qu'on pourrait appeler la dimension ludique du texte. De la

¹⁹ M. Aurell cite notamment J. Kristeva : *Sémiotikè*, (1969)

²⁰ L'introduction du roman *La mort du roi Arthur*, signée Marie-Louise Ollier et publiée dans la collection « Bibliothèque médiévale » dirigée par Paul Zumthor, s'insère bien dans cette lecture autoréférentielle.

même façon, avec la notion d'« horizon d'attentes ²¹ », H. R. Jauss permet de réinsérer le texte dans une historicité précise à travers une relation dynamique entre le producteur et son public.

Enfin, depuis une dizaine d'années, une nouvelle génération de chercheurs, plus ou moins indifférente au fond historique du personnage du roi Arthur, pose le problème de l'utilisation idéologique des légendes arthuriennes par la dynastie royale des Plantagenêts.

Publiée en 1992, la thèse de doctorat de Dominique Boutet sur le personnage du roi, et plus particulièrement sur la comparaison des figures littéraires et historiques de Charlemagne et d'Arthur, s'intéresse aux questions de l'idéologie et du contexte de diffusion et de réception des œuvres concernées. Il place au centre de son analyse le rôle de la mythologie, en soulignant, à la suite de M. Zinc, que « la littérature médiévale ne saurait proposer de mythologie au sens strict, puisque le christianisme en occupe la place ²² ». Cette approche permet à l'auteur de s'intéresser au mythe comme moyen, comme outil de propagande par et pour le pouvoir politique. Cette démarche l'entraîne en effet vers la construction d'un personnage royal littéraire qui ne soit pas une fin mais un moyen. « Peu de fonctions, dans la société, sont à ce point porteuses d'une dimension mythique. ²³ » C'est donc à partir de la « définition sociale de la condition de roi, de ses fonctions dans la société féodale ²⁴ » que D. Boutet s'efforce de discerner les lignes de force et les écarts entre la vision littéraire et les conditions historiques contemporaines.

21 « La reconstitution de l'horizon d'attente tel qu'il se présentait au moment où jadis une œuvre a été créée et reçue permet en outre de poser des questions auxquelles l'œuvre répondait, et de découvrir ainsi comment le lecteur du temps peut l'avoir vue et comprise. » (H. R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, 1978, p. 63.

22 D. Boutet, *Charlemagne et Arthur*, Honoré Champion, 1992, p. 10.

23 D. Boutet, p. 14.

24 D. Boutet, p. 15.

Le livre d'Amaury Chauou paru en 2001, *L'idéologie Plantagenêt, Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XII^e – XIII^e siècles)*, s'intéresse de façon exemplaire à la propagande mise en place par la dynastie des Angevins et qui s'appuyait sur la littérature arthurienne. En utilisant un corpus d'œuvres littéraires essentiellement françaises, l'auteur démontre avec clarté comment, grâce au prestige du roi Arthur et de la Table Ronde, l'Empire Plantagenêt a véhiculé une idée de la monarchie qui concurrençait celle de la France avec l'épopée de Charlemagne et qui cautionnait les revendications territoriales et législatives du roi anglais. L'introduction du livre permet à son auteur de retracer l'histoire du terme « idéologie » et d'enrichir d'une synthèse éclairante les connaissances à ce sujet.

Dans *La légende du Roi Arthur* (2007), Martin Aurell fait une synthèse remarquable de l'état des connaissances actuelles et met en perspective les différentes approches connues et citées précédemment.

Aussi intéressant que complet, l'article de Thomas Green, *The Historicity and Historicisation of Arthur*, fait le point sur les derniers travaux à propos de l'historicité d'Arthur, tout en soulignant bien la tension qui existe entre cette dernière et sa possible historicisation²⁵ dans la littérature. La découverte archéologique en 1998 d'une pierre portant l'inscription *Artognov* sur les lieux du Château de Tintagel, en Cornouailles, a ravivé les passions, relançant du même coup les spéculations concernant l'historicité d'Arthur. Les liens établis par le Pr. Charles Thomas entre cette pierre et le roi Arthur ont cependant été rapidement relativisés par la communauté savante. La seule certitude à propos de Tintagel est que ce fut probablement « un site funéraire de haut rang (probablement royal) avec un niveau de graphisme surprenant associé à des activités non-cléricales. La

25 T. Green, « The Historicity and Historicisation of Arthur », (1998).

croix incisée au-dessus des lettres indique probablement qu'Arthnou était chrétien.²⁶»

Or, le travail que nous souhaitons accomplir s'inscrit dans la continuité de cette volonté, explicite chez D. Boutet, A. Chauou et M. Aurell, d'aborder la matière arthurienne avec toute la rigueur factuelle que permettent les connaissances actuelles. En tentant, malgré les risques inhérents à cette entreprise, de suivre la voie de la pluridisciplinarité (les échanges intenses entre branches différentes du savoir, qui tiennent pourtant à leurs méthodes propres²⁷), nous nous éloignons cependant des travaux de nos prédécesseurs en proposant un retour en amont, et une approche issue des sciences religieuses. Ce n'est pas en cherchant à travers les textes eux-mêmes les traces de survivance d'une mythologie préexistante que nous tenterons de mieux comprendre le sujet d'étude²⁸. Nous souhaitons plutôt aborder la figure du roi Arthur comme une construction mythologique autonome. Cette approche ne saurait bien entendu faire l'économie d'une mise en contexte historique, laquelle nous permettra de réfléchir aux questions de la production²⁹ et de la réception des œuvres qui soutiennent ce processus de transformation.

Il nous semble également primordial de distinguer, au sein de ce vaste corpus que forment les littératures arthuriennes, les œuvres plus proprement littéraires de celles qui obéissent à une « volonté historique³⁰ ». À ce sujet, il nous apparaît pertinent d'établir au XII^e siècle une ligne de démarcation temporelle entre ceci et cela, limite imposée en effet par la parution de l'*Historia Regum Britanniae* de

26 C. Snyder, *Roi Arthur, Mythes et réalités de la légende arthurienne*, Le Pré aux Clercs, 2001, p. 40 ; T. Green, p. 2.

27 M. Aurell, *La Légende du roi Arthur*, p. 30.

28 Ce travail a déjà été accompli par les chercheurs celtisants, parmi lesquels R. S. Loomis et P. Walter.

29 Les conditions de réalisation impliquent nécessairement un retour sur les sources possibles, orales ou écrites, qui auraient pu soutenir la production abondante des XII^e et XIII^e siècles. Bien que notre recherche ne se concentre pas sur le contenu mythologique des romans arthuriens au sens où l'entend P. Walter, il nous semble pertinent de considérer que « cette matière de Bretagne n'est pas le fait d'une génération spontanée. » Alors que P. Walter soutient qu'« elle s'alimente à un puissant courant celtique qui trouve ses fondements dans les mythes, poursuivant par là le travail de R. S. Loomis, il nous semble plus juste de supposer que les textes qui nous sont parvenus s'inscrivent dans un univers culturel et spirituel forgé par plusieurs siècles d'échanges et d'invasions. Il nous semble donc improbable que seule une source mythologique puisse être identifiée.

30 Nous nous appuyons pour cela sur les travaux de pionniers dans le domaine de la recherche arthurienne, parmi lesquels E. Faral, R. S. Loomis, G. Ashe, G. H. Gerould, F. D. Reno, J. S. P. Tatlock.

Geoffroy de Monmouth (rédigée entre 1135 et 1138). En cela, notre analyse se démarque des lectures de M. Aurell et d'A. Chauou, notamment³¹, qui privilégient plutôt les romans français postérieurs à l'œuvre de Geoffroy de Monmouth.

Le choix d'arrêter l'étude de la construction mythologique du personnage d'Arthur à la parution de l'*HRB* est motivé par la prétention historique du texte. Alors qu'A. Chauou s'intéresse à la production narrative et littéraire de la cour Plantagenêt, et D. Boutet à la fonction mythologique et idéologique de la figure du roi dans un vaste corpus d'œuvres de fiction inspirées par les productions historiographiques du haut Moyen Âge, nous considérons comme eux que la littérature arthurienne comme œuvre fictionnelle ne commence pas avec Geoffroy de Monmouth. En effet, il se présente lui-même comme un historien³², il s'efforce de « donner à son récit tous les caractères d'une véritable histoire ³³ » et se réclame des plus grandes sources historiques du Moyen Âge occidental.³⁴ Nous pensons qu'il s'agit plutôt de la dernière œuvre arthurienne mythologique venant adosser sa crédibilité et son autorité à une éventualité prétendument historique.

Plan

Cette entreprise de démonstration du caractère mythique de la figure arthurienne ne peut faire l'économie d'une mise en contexte soutenue par les principaux textes ayant manifesté la pérennité du mythe. Le premier chapitre de cette thèse portera donc sur les premières manifestations écrites de la figure

³¹ Bien que tous deux s'intéressent au développement historique et chronologique d'Arthur, leur corpus se centre essentiellement sur la littérature française. Leur travail d'analyse de la matière arthurienne française commence donc véritablement avec l'œuvre de Chrétien de Troyes, « père du roman français et, par lui, du roman universel » (G. Cohen, *Le duel judiciaire chez Chrétien de Troyes*, Annales de l'Université de Paris, 1933, p. 510).

³² Cette idée a été soutenue par E. Faral, entre autres.

³³ L. Mathey-Maille, « Introduction », *Histoire des rois de Bretagne*, Les Belles Lettres, 2008, p. 13.

³⁴ La rupture est exprimée de façon manifeste par T. Green qui emploie le terme « pre-Galfridian » en référence aux œuvres qui précèdent l'*HRB*. Il y a donc bel et bien un *avant* et un *après* Geoffroy de Monmouth (p. 3) ; G. Ashe va plus loin encore, et parle de « Wace's paraphrase of Geoffrey » (« The Origins of the Arthurian Legend », *Arthuriana*, Vol. 5, no. 3, (1995), p. 15)

arthurienne, soit ceux de Gildas, Bède le Vénérable, Nennius et Geoffroy de Monmouth. La grande complexité des sources manuscrites et les problèmes inhérents aux différentes langues impliquées dans les études critiques de ces textes ont fait en sorte que, seules, quelques éditions reconnues ont été employées. En français ou en anglais, ces sources autorisent une réelle compréhension des enjeux sémantiques et nous permettent de dégager des textes fondateurs les éléments essentiels à notre analyse.

Dans un deuxième temps, nous nous attacherons à observer l'évolution de la royauté occidentale entre le V^e et le XII^e siècle en France et en Angleterre. Ce survol d'un phénomène social extrêmement vaste nous permettra de constater comment, par un processus de déplacement du sacré, la royauté occidentale a graduellement perdu son aura de sacralité au profit de l'Église de Rome ; des rois barbares d'origine germanique aux nouveaux Rois Très Chrétiens, c'est toute la structure symbolique du pouvoir qui est ébranlée. Mis en relation avec les différentes manifestations arthuriennes évoquées dans le premier chapitre, ce constat éclaire la fonction politico-sociale du roi Arthur en montrant comment, par ses attributs correspondant à l'ensemble des représentations royales, il soutient le mythe et lui fournit un cadre référentiel complémentaire.

Le troisième et dernier chapitre s'intéressera plus précisément à la nature mythologique du roi Arthur. Il nous faudra pour cela définir ce que nous entendons par « mythe » et en quoi il se distingue de l'idéologie, pour enfin montrer comment le roi Arthur, en tant que figure légitimatrice et unificatrice, répond aux exigences théoriques de ce qu'est un « mythe ». Ce chapitre final se terminera par une réflexion sur l'utilité du mythe arthurien pour la dynastie anglo-normande ; quel usage un roi centralisateur, revendicateur et ambitieux comme Henri II Plantagenêt pouvait-il faire d'un mythe breton ?

Hypothèse

Notre travail de recherche s'attachera à démontrer que la figure du roi Arthur pré-littéraire, telle qu'elle a été manifestée par les différents textes aujourd'hui disponibles, répond aux exigences paradigmatiques du mythe. Cette nature mythique a permis d'en faire le point d'ancrage d'une idéologie politique élaborée au profit de la dynastie angevine.

Pertinence de la thèse

La démonstration que nous entendons faire de la construction mythologique d'Arthur ne s'apparente pas à une analyse littéraire, et se distingue en cela des travaux déjà cités.

Notre réflexion, située à la frontière de différentes juridictions théoriques, ne pourra éviter d'interpeller ceux et celles qui estiment le cloisonnement disciplinaire préférable dans ce domaine. Il nous semble cependant que, devant une certaine résignation, l'approche proposée ici permet de redistribuer et d'agencer autrement les morceaux de cette fascinante énigme pour en proposer une interprétation qui, si elle ne répond pas à toutes les questions, aura au moins le mérite de faire dialoguer les solitudes disciplinaires.

Cette recherche se démarque des approches historiques et littéraires dont il a déjà été question, et ce de plusieurs façons. En effet, il est commun de lire que :

Pour asseoir son pouvoir et faire pièce à sa rivale, la famille capétienne qui se présente comme descendante de Charlemagne, la dynastie angevine des Plantagenêt [*sic*] va créer, pratiquement de toutes pièces, la légende du bon roi Arthur et de sa Table ronde.³⁵

35 A. Berthelot, *Arthur et la Table ronde, la force d'une légende*, Gallimard, 1996, p. 31.

Cette affirmation est si souvent répétée que le chercheur arthurien en vient à la considérer comme un lieu commun, un fait indéniable sur lequel tous s'entendent. M. Aurell précise ainsi le procédé politique :

La légende est également récupérée à des fins politiques. Les prophéties de Merlin promettent un avenir radieux aux Celtes insulaires, et elles soutiennent les Gallois dans leur combat contre les Anglo-Saxons et Normands. Dans le camp adverse, Edouard I^{er} (1272-1307), roi d'Angleterre, justifie par l'action ancienne d'Arthur la légitimité de sa conquête du Pays de Galles et de l'Écosse.³⁶

De même, J. Flori accepte d'emblée la proposition :

Ces récits avaient en définitive pour but de glorifier la dynastie anglo-normande en vantant les exploits guerriers de ses princes ou en rattachant ceux-ci à la lignée prestigieuse des rois antiques grecs et troyens, ou mythiques (mais tenus à l'époque pour historiques), capables de fournir à la dynastie Plantagenêt des ancêtres aussi prestigieux que les Capétiens se réclamant de Charlemagne comme des Troyens. La démonstration en a été faite si souvent qu'il n'est guère utile d'y revenir longuement.³⁷

Cette vision de l'œuvre de Geoffroy de Monmouth était déjà mise de l'avant au début du XX^e siècle et, dans un article de 1928, R. S. Loomis avançait prudemment que : « In sum, no one doubts that Geoffrey more or less consciously modelled the figure of Arthur as rival to the the pretensions of the French, political and literary.³⁸ »

Le processus ayant permis cette appropriation est cependant rarement abordé, la valeur symbolique et mythologique du personnage d'Arthur étant généralement évacuée au profit d'une démonstration factuelle, certes essentielle, mais qui

³⁶ M. Aurell, *La Légende du roi Arthur*, p. 8.

³⁷ J. Flori, *Aliénor d'Aquitaine*, Payot, 2004, p. 401.

³⁸ R. S. Loomis, « Geoffrey of Monmouth and Arthurian Origins », *Speculum*, vol. 3, no. 1 (1928), p. 18.

n'explique pas comment, et pourquoi, l'entreprise de propagande fut aussi importante.

L'approche suggérée par ce travail est unique dans la mesure où le sujet central, soit la figure du roi Arthur, sera étudié dans ses dimensions synchronique et diachronique dans les domaines de l'écrit, du politique et du religieux³⁹. Or, les ouvrages qui sont consacrés au roi Arthur⁴⁰ voient en ce personnage un fait historique, folklorique ou légendaire, passant sous silence une grande partie de sa valeur mythologique. Il nous semble pourtant que les connaissances disponibles au sujet de ce personnage nous permettent de le voir autrement que comme un remarquable outil de propagande, ou qu'un personnage légendaire grandiose. Arthur est plus que ce morceau de puzzle judicieusement utilisé par les grands du XII^e siècle ; il est une construction mythologique complexe, élaborée pendant plus de sept siècles. Nous acceptons d'emblée les démonstrations et les conclusions des auteurs qui nous ont précédé dans les dernières années, notamment celles d'A. Chauou et de M. Aurell, en ce qui concerne la propagande idéologique des Plantagenêts. Nous croyons cependant qu'une étude de la construction du mythe est essentielle au débat, et cette analyse doit forcément se situer en amont de l'explosion de la matière de Bretagne sur la scène littéraire française.

Lexique des termes utilisés

Un travail de réflexion et de démonstration qui utilise des termes aussi chargés que ceux de politique, de religion (religieux), de propagande, de mythe ou

³⁹ Précisons ici que ces trois catégories d'activité humaine ne sont pas abordées comme des champs distincts et exclusifs. Bien qu'il soit impossible de ne pas nommer ce dont il question, nous souhaitons éviter le piège des *macroconcepts* tels que les définit A. Guerreau (économie, politique, religion). Ces termes ne sont donc énumérés que pour établir un espace virtuel de travail auquel peuvent se référer les lecteurs modernes, sachant que le Moyen Âge ne saurait être perçu comme une société fragmentaire mais bien comme un milieu dynamique et organique. (A. Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain*, Seuil, 2011, p. 297)

⁴⁰ Nommons rapidement les œuvres de F. D. Reno, *Historic Figures of the Arthurian Era* ; R. S. Loomis, *Celtic Myth and Arthurian Legend*; E. Faral, *La Légende arthurienne*; J. Favier, *Les Plantagenêts : Origines et destin d'un empire*; A. Berthelot, *Arthur et la Table Ronde*; G. Ashe, *King Arthur in fact and in legend*.

d'idéologie ne peut faire l'économie d'une définition de ceux-ci. Ces notions particulièrement importantes dans le cadre de ce travail feront l'objet ici d'une courte définition : laquelle, au besoin, sera affinée dans le travail de la thèse elle-même.

Ideologie

Par le terme « idéologie », nous entendons « non seulement la vision du monde véhiculée dans un groupe, mais les processus par lesquels cette vision occulte tout un ensemble de dimensions et, par exemple, des contradictions inhérentes à la vie collective.⁴¹ » L'idéologie se pose comme un système régulateur qui organise la diffusion des discours et des jugements conformes aux idéaux d'une partie de la population.

Le terme *idéologie* est donc compris ici comme un système d'idées, de représentations et d'images. L'idéologie est l'œuvre d'individus **vivants** et motivés par des **objectifs concrets** ; elle est une vision du monde, un fait de langage et repose sur un stock de connaissances préthéoriques.⁴²

Mythe

Le « mythe » sera employé dans ce travail en fonction des caractéristiques suivantes : il est une entreprise fondationnelle totalisatrice qui propose à ses participants un enracinement temporel inscrit dans une primordialité. Anonyme et collectif, il raconte un récit des commencements qui est toujours « vrai » puisque la réalité lui correspond. Sa fonction socioreligieuse identitaire établit une

⁴¹ P. Ansart, *Les idéologies politiques*, Presses universitaires de France, 1974, p. 9.

⁴² Une définition plus complète de l'idéologie est proposée dans le chapitre III de cette thèse (3.1).

frontière, celle d'un « ici » par opposition à un « là », marquant ainsi la limite entre l'ordre et le chaos.⁴³

Propagande

L'utilisation du terme « propagande » est évidemment délicate dans la mesure où nous ne traitons pas ici d'une entreprise de marketing au sens actuel du terme. Ce terme doit donc être considéré par rapport à un contexte donné, celui du XII^e siècle, et tenir compte des conditions de production artistiques et littéraires pertinentes. Ce sont ces considérations qui ont mené à la reconnaissance du terme « propagande diffuse », employé d'abord par J. Le Goff⁴⁴ et repris par A. Chauou⁴⁵, J. Flori (*propagande indirecte*)⁴⁶ et H. Martin⁴⁷, pour ne nommer que ces derniers.

Cette *propagande diffuse* peut être généralement comprise comme un ensemble de gestes et de discours issus de la cour médiévale, destinés à un public restreint, mêlant volonté et spontanéité à la charnière du conscient et de l'inconscient.

43 La question du mythe étant au cœur du troisième chapitre et faisant l'objet d'une longue définition, nous épargnons au lecteur une répétition fastidieuse.

44 « Mais il faut reconnaître que le Moyen Âge se situe dans une période qu'on peut appeler pré-propagandiste ou plutôt de propagande diffuse, et qu'il faut pour étudier la propagande politique médiévale admettre une typologie des formes sans limites franches, se transformant les unes dans les autres. » (J. Le Goff, « Conclusions », *Le forme della propaganda politica nel due e nel Trecento*, éd. P. Cammarosano, p. 519)

45 « Mais, tenant compte des remarques du même auteur sur le caractère « pré-propagandiste » du Moyen Âge, nous considérons que la propagande médiévale est avant tout de nature diffuse. » *L'idéologie Plantagenêt*, p. 24.

46 « On admet aujourd'hui qu'il s'agit essentiellement, dans les œuvres littéraires du XII^e siècle, d'une louange implicite, d'une propagande indirecte qui n'exclut pas des réserves et des critiques, plutôt que d'une campagne médiatique à la mode contemporaine, destinée à assurer la vente d'un produit ou le succès d'un candidat aux élections. » *Aliénor d'Aquitaine*, p. 401.

47 « Doit-on estimer que les rois et les princes médiévaux ont recouru à une propagande systématique et ne se sont refusé aucune manipulation pour instaurer et maintenir leur pouvoir ? N'est-ce pas pécher par anachronisme que d'aller rechercher à l'époque féodale des usages mystificateurs de l'idéologie ? N'est-ce pas une aberration que de vouloir découvrir des propagandistes et des semeurs d'illusions dans l'entourage des Otton III, Henri II Plantagenêt, Philippe Auguste et autres ? On serait tenté de répondre avec Jacques Le Goff que le Moyen Âge s'est contenté d'être pré-propagandiste et s'est satisfait d'une propagande diffuse. Plutôt que d'employer à tort le terme de manipulation, on peut admettre l'existence d'un spectre de comportements assez ouvert dans les milieux curiaux : simple affirmation de la présence d'un pouvoir et simple rappel de ses missions, pour le poser dans le paysage politique ; énoncé d'un programme (...) ; polémiques sciemment entretenues (...) ; manipulations délibérées, comme la découverte des restes d'Arthur et de Guenièvre à l'abbaye de Glastonbury dans le Somerset en 1191, pour le plus grand bénéfice de la monarchie Plantagenêt. » (*Mentalités médiévales II*, p. 136)

Politique

Considérant le cadre historique de ce travail, précisons d'emblée que notre emploi du terme « politique » ne correspond en rien aux structures que nous connaissons aujourd'hui. Les sciences politiques fourmillent de définitions, de points de vue et de conceptions de ce terme. Dans l'introduction de l'ouvrage collectif *What is politics ?*, Adrian Leftwich pose en effet le problème de façon éclairante :

What is politics? The apparently simple question is not as straightforward as it may seem, and it raises many further and difficult questions. For example, is politics a universal feature of *all* human societies, past and present? Or is it confined to some type of society only and, if so, which societies and why? Is it possible that some societies have been, are or will be without politics? Is politics tied to certain sites, that are institutional arenas where it takes place? Is it solely concerned with issues and decisions affecting public policy, that is, the whole society? Or may politics be found in all groups and organizations, large or small, formal or informal? And how, if at all, is it to be distinguished from other social and economic activities?⁴⁸

Si la définition du concept de « politique » suscite encore aujourd'hui de nombreuses discussions chez ceux et celles qui s'y consacrent, le débat n'en compte pas moins des lignes de force suffisamment évidentes pour être rassembleuses et nous permettre d'en circonscrire quelque peu le sens. Robert Dahl, par exemple, considère : « Un système politique est n'importe quel ensemble constant de rapports humains qui impliquent, dans une mesure significative, des relations de pouvoir, de gouvernement et d'autorité. ⁴⁹ » L'idée de *constance dans les rapports* permet ici d'entrevoir le règne d'Henri II dans sa continuité, tout comme les relations entretenues par les monarques occidentaux au sein de la structure dominante qu'était l'Église. Plus précisément, ce rapport

⁴⁸ A. Leftwich, « Thinking Politically: On the politics of Politic », *What is Politics?*, Oxford, 2004, p. 1.

⁴⁹ R. Dahl, *L'analyse politique contemporaine*, Robert Laffont, 1973, p. 28.

d'autorité joue un rôle régulateur :

Le politique se caractérise donc par son rôle de médiateur ou d'arbitre public, intervenant de façon plus ou moins contraignante dans les rapports sociaux conflictuels au nom des valeurs centrales d'une société, fondées et vouées à préserver son unité globale contre les facteurs de désordre et les forces centrifuges qui la menacent en permanence.⁵⁰

Ainsi, malgré la distance qui nous sépare de la société impliquée par la « propagande diffuse » des Plantagenêts, et malgré la complexité de la construction mythologique du personnage d'Arthur, il nous semble possible de considérer que les principaux protagonistes sont engagés dans un système de relations politiques dans la mesure où, à tous les niveaux, une forme d'autorité intervient dans les rapports sociaux pour maintenir l'ordre établi. En cela, les conclusions de M. E. Warren soutiennent l'analyse à laquelle nous nous livrons ici : il démontre que deux conditions sont requises pour que l'on puisse qualifier un phénomène de « politique » : le conflit et le pouvoir. C'est précisément la rencontre de ces deux éléments qui permet de délimiter le domaine de la politique : des relations de pouvoir articulées à des rapports conflictuels⁵¹.

Religion

Il nous est impossible dans le cadre de cette thèse, d'entreprendre une histoire du mot « religion », histoire qui suivrait les grandes lignes tracées par l'évolution des sciences humaines au cours des derniers siècles. Dès lors que l'on s'intéresse un tant soit peu aux origines épistémologiques⁵², on constate que « les langues occidentales [...] ont appris à spécialiser un vocable pour distinguer des autres

50 B. Denni et P. Lecomte, *Sociologie du politique*, Presses universitaires de Grenoble, 1992, p. 25.

51 M. E. Warren, « What is political? », *Journal of Theoretical Politics*, vol. 11, no. 2, (1999), p. 207-231.

52 On distingue deux origines probables au mot « religion ». Les auteurs chrétiens l'expliquent par les verbes *religare* et *ligare* : relier, lier. La religion serait alors un lien avec la divinité, serait synonyme de dépendance ou attachement. Une deuxième possibilité est fournie par Cicéron : *religio* serait tiré de *legere*, soit cueillir, ramasser, ou de *relegere*, recueillir, recollecter.

institutions sociales l'appareil des croyances et des rites. Or, c'est là une initiative de rupture, celle qui tend à penser séparément ce qui ne l'avait jamais été.⁵³ »

On constate donc que la religion, pour partie au moins, n'est pas indissolublement liée à ces contenus substantiels particuliers, à des êtres surnaturels par exemple, mais à ce qu'on pourrait appeler ici une *fonction*. La religion met en scène une transcendance qui fonde et, de ce fait, ne peut plus être confinée au simple domaine du religieux institué, en l'occurrence ici, les représentations et les formes d'action rituelles de l'Église chrétienne. Fonder quoi ? L'ensemble de la culture, la condition humaine, une dynastie politique, un état de choses. Et que veut-on dire par ce terme de fondation ? Fonder, c'est surmonter la contingence et l'arbitraire d'un état de choses pour l'ancrer dans une forme plus haute de nécessité qui surplombe l'existence humaine.

Nous appelons donc *religion* un système de croyances, une relation avec une transcendance omnisciente qui s'apprivoise par un ensemble de rites et de manipulations symboliques orchestrés dans le but de maintenir l'ordre.

Le travail qui suit s'attachera à démontrer que la figure arthurienne, aujourd'hui accessible à travers diverses manifestations écrites, a pu être employée avec succès par la dynastie Plantagenêt parce que sa nature mythique en faisait un élément paradigmatique déjà connu, vécu et reconnu par un vaste public.

⁵³ « Religion », *Encyclopédie Universelle*, vol. 14, p 27.

CHAPITRE I

SOUBASSEMENTS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES DE LA
MYTHOLOGIE

Toute recherche portant sur la question de la nature mythologique du personnage du roi Arthur requiert un voyage vers les artéfacts et les textes qui en ont inspiré, voire fixé les traits. C'est un travail qui a été effectué à de nombreuses reprises depuis les premières enquêtes sur ce sujet. Les livres, articles, conférences, associations savantes et profanes sur le sujet sont innombrables et la recherche ici ne s'attardera pas à en faire un inventaire exhaustif : les représentations et les traits caractéristiques du « roi » sont eux-mêmes tributaires de divers courants de recherche et témoignent d'une évolution constante de la réflexion arthurienne. Grâce aux recherches archéologiques et philologiques, l'hypothèse de l'existence d'un chef de guerre⁵⁴ de descendance romaine, actif dans les régions du sud de l'Angleterre, a par exemple pris les devants⁵⁵ sur l'idée d'une construction purement fictive attribuable aux romanciers français. E. Faral souligne en effet que les littératures⁵⁶ arthuriennes (donc postérieures à la seconde moitié du XII^e siècle) :

offrent [...] la peinture d'un idéal attachant, dont les éléments ont été puisés à des sources diverses et où l'on voit se heurter en combats violents ou se

54 « Not so long ago there were scholars of eminence who seriously believed that he was in origin a bear-god or an agricultural divinity, arguing from the linguistic roots *art* and *ar*. But now there is almost unanimous vote of both philologists and historians that he was a man of flesh and blood. » (R. S. Loomis, « Scotland and the Arthurian legend », *Studies in medieval literature*, Burt Franklin, 1970, p. 135)

55 L'histoire de l'histoire arthurienne est résumée de façon succincte par G. Ashe, « The Origins of the Arthurian Legend », p. 2.

56 « Les romans arthuriens (on les appelle aussi Romans de la Table-Ronde ou romans bretons) constituent l'un des grands genres de la littérature française du moyen âge. » (E. Faral, « Préface », *La légende arthurienne*, t.1, p. 1)

concilier en alliances subtiles les aspirations de la foi religieuse et les principes légers de la morale courtoise.⁵⁷

Ce pionnier de la recherche arthurienne a posé une question fondamentale sur le cycle romanesque arthurien : est-il né au XII^e siècle de l'imagination de son plus célèbre auteur, Chrétien de Troyes ? Cette remise en question de la paternité littéraire de la figure arthurienne bouleverse l'idée longtemps défendue selon laquelle Arthur serait la création d'un auteur en particulier. Les travaux d'E. Faral et de F. D. Reno, notamment, ont prouvé que les contenus et les motifs employés par Chrétien de Troyes, le « premier grand romancier français⁵⁸ », sont antérieurs à ses premiers romans. Même s'il a été démontré que ce dernier s'est inspiré de textes et de récits déjà en circulation, l'origine même de ces contenus pose encore un certain nombre de problèmes⁵⁹. En 1799 J. Ritson⁶⁰ affirmait déjà l'existence d'un substrat culturel breton utilisé de façon plus ou moins intégrale par Geoffroy de Monmouth, le clerc qui intégra la figure du roi Arthur dans l'*Histoire des rois de Bretagne* au XII^e siècle :

It may be possible that Walter the archdeacon had actually brought some book upon the subject of the British king out of Brittany, a book which Geoffrey made use of, perhaps translated, interpolated and enlarged, and in his conceit amended, improved, and rendered more palatable to men of learning or to the taste of his times.⁶¹

J. Ritson, que R. S. Loomis désigne comme le premier vrai chercheur arthurien⁶², ne doutait pas un seul instant de l'existence d'un matériau breton (donc celte) dont se serait inspiré Geoffroy de Monmouth. Son approche suggère qu'il

57 E. Faral, « Préface », *La légende arthurienne*, t.1, p. I.

58 P. Ménard, *De Chrétien de Troyes au Tristan en prose*, Droz, 1999, p. 73.

59 R. S. Loomis, sur le débat très complexe de la paternité de la matière de Bretagne et du corpus arthurien : « Let me assume that neither Geoffrey of Monmouth nor Chrétien de Troyes was the 'father of arthurian romance' in the sense that he first created or popularized the fantastic story-patterns characteristic of that tale. » (« By what route did the romantic tradition of Arthur reach the French? », *Studies in Medieval Literature*, p. 199)

60 *The life of King Arthur* est publié pour la première fois en 1803. Une version numérisée peut être lue en ligne et téléchargée : *The life of King Arthur and from ancient historians and authentic documents*, Payne and Foss, 1825 : http://openlibrary.org/books/OL7172477M/The_life_of_King_Arthur

61 Cité par R. S. Loomis dans « Pioneers in arthurian studies », *Studies in medieval literature*, p. 318.

62 « He deserves the title of the first arthurian scholar » (R. S. Loomis, « Pioneers in arthurian studies », p. 320)

existe bel et bien un « Arthur » historique dont les hauts faits auraient inspiré les chroniqueurs et auteurs des siècles suivants : « No character, eminent in ancient history, has ever been treated with more extravagance, mendacity and injustice, than the renowned Arthur, the illustrious monarch and valiant commander of the Britons ⁶³ ».

Ces premières tentatives de « réhabilitation historique ⁶⁴ » d'Arthur n'ont pas manqué de susciter de violentes controverses, mais ont permis à plusieurs générations de chercheurs de diverses disciplines d'examiner le problème avec un nouveau regard. Si le roi tel qu'il a été repris dans la littérature française postérieure à Geoffroy de Monmouth ne correspond à aucune figure historique précise, les travaux énoncés précédemment en arrivent à la conclusion qu'il est impossible de nier l'existence d'une source ou d'un prototype initial ⁶⁵. Les recherches archéologiques ont montré la validité de certaines des affirmations historiques véhiculées par les premiers textes arthuriens, qui en font un chef de guerre breton en territoire anglais. La question qui se pose ne porte plus sur l'existence historique d'Arthur, mais plutôt sur les mécanismes qui en ont soutenu le « développement » et assuré le succès ⁶⁶.

1.1 Généalogie littéraire

Les sources écrites à partir desquelles va se construire par la suite toute la littérature arthurienne sont rares et s'inscrivent dans une culture du manuscrit où « les exemplaires des livres sont rares et chers. Ils ne peuvent être obtenus que par

⁶³ J. Ritson, « Préface », p. B.

⁶⁴ Elles s'inscrivent dans un vaste courant dont G. Dumézil fait état dans *Du mythe au roman*, PUF, 1987, p. 25.

⁶⁵ « The historic Arthur lies under six centuries of layer upon layer of fabulous tales, legends, and myths between his lifespan and Monmouth's "pseudohistory", followed by three more centuries of folkloric and Britannic additions. » (F. D. Reno, *Historic Figures of the Arthurian Era*, McFarland & Co., 2000, p. 3)

⁶⁶ Ainsi, considérant Arthur comme un objet social et culturel qui ne peut être compris qu'à travers son sens, il nous faut tenter de découvrir les « procédures sociales qui le mettent en jeu, et dont il devient alors un marqueur, un outil, un enjeu ». (A. Guerreau, p. 201)

le travail long et ardu du copiste ⁶⁷ ». Notre réflexion devra par conséquent reposer sur quelques traces dans des œuvres qui s'échelonnent du IV^e au XII^e siècle. Il ne nous apparaît pas essentiel d'énumérer toutes les variantes connues de ces œuvres et nous retiendrons les quatre textes les plus significatifs pour cette recherche. Si leur nombre et le lieu de leur conservation vont nous fournir des renseignements précieux sur la popularité de l'un ou de l'autre des manuscrits concernés, les subtilités qui les différencient les uns des autres ne sont d'aucune utilité pour notre réflexion sur la nature mythologique du roi Arthur.

1.1.1 Gildas, *De Excidio et Conquestu Britanniae*

Le premier texte « arthurien », *De Excidio et Conquestu Britanniae*, aurait été rédigé vers 550 par Gildas, un moine familier avec les événements de la Cornouailles et du Pays de Galles. Le problème que pose le texte de Gildas au lecteur moderne se situe essentiellement dans l'intention de son auteur. Gildas n'a pas écrit en historien et, si ses récits s'intéressent à des faits vérifiables (conquêtes romaines, expéditions de César, invasions barbares), il ne donne pas de dates exactes⁶⁸. Par son genre panégyrique⁶⁹, le livre a plutôt le caractère d'un discours moral où l'histoire apparaît comme un prétexte à la réflexion⁷⁰. Cette

œuvre polémique émanant d'un moine breton sans concession pour le siècle, cette violente diatribe réorganise les faits historiques selon une ligne directrice visant à démontrer que la Grande-Bretagne et son peuple sont tombés sous les coups des Saxons en raison d'un châtement divin destiné à les punir de la décadence morale et spirituelle.⁷¹

⁶⁷ J. Goody, *Entre l'oralité et l'écriture*, Presses universitaires de France, 1993, p. 129.

⁶⁸ Gildas situe la bataille du Mont Badon 44 ans après l'arrivée des Saxons, soit « l'année de sa propre naissance ». Malheureusement, il ne précise pas sa date de naissance. (E. Faral, *La légende arthurienne*, t.1, p. 6)

⁶⁹ « L'objet de la louange est aussi bien un personnage qu'une ville, un pays, une saison, un animal, une plante, un art, une vertu, ou bien un saint, Dieu, la croix, la Vierge. (...) Moins qu'un genre proprement dit, il est une véritable manière de penser et de sentir. » (P. Zumthor, *Histoire littéraire de la France médiévale*, Slatkine, 1973, p.75)

⁷⁰ « C'est, selon la définition que Gildas lui-même en donne dans son prologue, une lamentation. » (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 9)

⁷¹ A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 31.

C'est cependant en s'appuyant sur le contenu du livre de Gildas que les chroniqueurs des siècles suivants vont commenter et enrichir l'histoire de l'Angleterre. C'est également vers Gildas qu'ils se tourneront pour fonder la thèse selon laquelle Arthur ne serait nul autre que le chef de guerre romain Aurélius Ambrosius :

Adressant leurs prières à Dieu et, comme il est dit, « emplissant l'air de leurs vœux innombrables » pour ne pas être anéantis jusqu'au dernier, ces malheureux prennent pour chef Ambrosius Aurélianus, de nationalité romaine, dont les parents, jadis revêtus de la pourpre, avaient été tués. (...) Sous la conduite d'Ambrosius, les Bretons reprennent quelque force, provoquent leur vainqueur au combat et, grâce à Dieu, connaissent la victoire.⁷²

1.1.2 Bède le Vénérable, *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*

Écrite par le moine anglo-saxon Bède le Vénérable, l'*Historia ecclesiastica gentis Anglorum* était essentiellement une histoire de l'Église anglaise rédigée dans le but d'exposer le plan de Dieu pour la conversion des Anglo-Saxons et la construction de leur Église. L'auteur est né en 673 en Northumbrie et confié par ses proches à l'abbé du monastère de Jarrow sur la côte Nord-Est de l'Angleterre, près de l'Écosse actuelle. Le peu que l'on sait de lui provient de ce qu'il écrivit lui-même à la fin de son *Historia* :

Voilà ce que, sur l'histoire ecclésiastique des Bretagnes et surtout du peuple anglais, selon ce que j'ai pu savoir par les écrits des Anciens, la tradition des aînés, ou moi-même par mes propres connaissances, avec l'aide du Seigneur, j'ai composé, moi, Bède, serviteur du Christ et prêtre du monastère des bienheureux apôtres Pierre et Paul, qui se trouve à Wearmouth et Jarrow. Je suis né sur le territoire de ce même monastère. Quand j'eus sept ans, mes parents me confièrent au très révérend abbé Benoît — et après lui Céolfred —, pour qu'il fit mon éducation. Depuis lors, passant tout le reste de ma vie entre les murs de ce même monastère, j'ai mis tout mon soin à étudier les Écritures et, tout en observant la discipline de la règle et en veillant chaque jour à chanter à l'église, il m'a toujours été doux d'apprendre, d'enseigner ou d'écrire.

⁷² E. Faral, *La légende arthurienne*, t.1, p. 18.

À l'âge de dix-neuf ans, je reçus le diaconat, à trente ans je fus ordonné prêtre, à chaque fois par le très révérend évêque Jean, à la demande de l'abbé Céolfrið.⁷³

L'immense succès de cet ouvrage se mesure aujourd'hui à la quantité de manuscrits dénombrés, soit plus de cent soixante-douze⁷⁴. *L'Historia ecclesiastica gentis Anglorum* « fût même l'un des fondements de la culture historique dans l'Occident médiéval.⁷⁵ »

L'héritage intellectuel laissé par cet auteur versé dans l'hagiographie, la science, la cosmologie, l'exégèse et les sciences de la nature est déterminant⁷⁶. À sa mort, plusieurs de ses contemporains, notamment Alcuin, Boniface et Egbert, « eurent conscience qu'un Père de l'Église venait de s'éteindre.⁷⁷ » C. Spicq en fait le premier écrivain d'importance du Haut Moyen-Âge⁷⁸ et Byrhtferth, auteur du X^e siècle, raconte avec une abondance de détails l'agonie de ce « blessed and most respected teacher Bede, a priest and eminent doctor of the monastery at Jarrow.⁷⁹ » On sait par exemple que, vers le milieu du XI^e siècle, les membres de la communauté clunisienne reçurent des ouvrages historiques parmi lesquels se trouvaient Bède le Vénérable, Orose, Josèphe et Tite-Live : « On considérait que les textes contenant la mémoire du passé pouvaient aider (...) à la construction du royaume de Dieu.⁸⁰ »

Son livre a été envoyé à deux reprises au roi de Northumbrie Ceolwulf (729-737) accompagné d'une lettre expliquant les sources utilisées pour la rédaction de cet ouvrage « historique ». Il y affirme avoir consulté les peuples concernés par

⁷³ *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 2, Livre V, ch. XXIV, p. 153.

⁷⁴ Malgré son caractère national l'œuvre eut autant de succès en Angleterre que sur le continent. Sur les cent soixante-douze copies, quatre-vingt-trois sont d'origine anglaise.

⁷⁵ « Tradition manuscrite », *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, p. LIII.

⁷⁶ Il dresse une liste exhaustive de ses sources à la fin du Livre V, ch. XXXIV (*Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 2, p. 153).

⁷⁷ « Introduction », *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, p. XIV.

⁷⁸ C. Spicq, *Esquisse d'une histoire de l'exégèse latine au Moyen Âge*, J. Vrin, 1944, p. 29.

⁷⁹ Byrhtferth's *East Anglian Chronicle: An Edition and Translation of the Old English and Latin Annals (The Early Chronicles of England, Volume II)*, trad. et ed. C. Hart, The Edwin Mellen Press, 2006, t. 3, p. 53.

⁸⁰ G. Duby, « L'an Mil », *Féodalité*, Gallimard, 1996, p. 276.

les généalogies et s'être fié à deux sources principales : les sept livres des *Histoires* d'Orose pour l'histoire des Bretons (source qui s'arrête en 418) et le *De Excidio et Conquestu Britanniae* de Gildas qui poursuit la narration quelque 50 ans plus loin qu'Orose.

Ici encore, on retrouve l'idée d'un peuple élu, les Anglo-Saxons, et d'un peuple condamné, les Bretons :

D'abord préservé d'une destruction totale, puis vite engourdi par la tranquillité et par une abondance exceptionnelle des denrées, corrompu par la luxure, décimé par la peste, menacé de nouveau par les barbares du nord et réduit finalement, pour se sauver, à faire appel aux Saxons.⁸¹

Il reprend le récit de la bataille du mont Badon en citant presque textuellement le *DE*: la victoire des Bretons obtenue grâce à Aurélius Ambrosius est suivie d'une période d'abondance qui les entraîne dans le péché et la luxure : « Au nombre de leurs forfaits indicibles, que leur historien Gildas décrit avec des mots d'affliction⁸² ». Comme Gildas, il reproche aux Bretons de n'avoir pas tenté de convertir les Anglo-Saxons à la foi catholique: « Jamais ils ne transmirent ni ne prêchèrent la parole divine aux peuples des Saxons ou des Angles qui habitaient la Bretagne avec eux.⁸³ »

81 E. Faral, *La Légende arthurienne*, t.1, p. 46.

82 Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, Livre I, ch. XXII, p. 41.

83 Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais* t. 1, Livre I, ch. XXII, p. 41.

1.1.3 *Historia Brittonum*

L'ouvrage qu'on désigne sous le titre d'*Historia Brittonum* est un recueil formé de sept opuscules différents⁸⁴ dont il existe aujourd'hui plusieurs versions⁸⁵. L'œuvre « finale » serait le résultat d'une superposition dont la construction se serait échelonnée sur plusieurs siècles à partir d'un noyau initial disponible dès le VIII^e siècle. L'histoire complexe de l'évolution de cette œuvre et les difficultés qui caractérisent son étude ne peuvent occulter l'importance qu'elle a eue pour l'imaginaire occidental et pour la politique du Moyen Âge. Les recherches portant sur la datation de l'*Historia Brittonum* ont permis d'en retrouver les traces chez plusieurs auteurs du XII^e siècle, confirmant la disponibilité de son contenu⁸⁶.

Largement inspirée des œuvres de Gildas et Bède dont elle reprend parfois les passages textuellement, cette histoire de la Bretagne exposait plusieurs éléments originaux qui ont contribué au développement du sentiment identitaire des Bretons insulaires. On y retrouve en effet une généalogie jusque-là inédite⁸⁷ qui les lie directement à la lignée d'Énée en passant par Brutus, faisant d'eux les descendants d'une des grandes familles romaines.

⁸⁴ *De sex aetatibus mundi, Historia Brittonum, Vita Patricii, Arthuriana, Regum genealogiae cum computo, Civilates britannicae, De miserabilibus Britanniae*. (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 56)

⁸⁵ W. Wells Newell en nomme cinq : le manuscrit de Chartres (IX^e ou X^e siècle), le plus récent texte découvert; le manuscrit Harleian (XI^e ou XII^e siècles), utilisé généralement pour établir les éditions critiques; des manuscrits qui sont en rapport avec les précédents mais attribuent une importance particulière au *De excidio et conquestu Britanniae* de Gildas; un texte qui rassemble celui de Chartres et celui de Gildas, soi-disant écrit par Marcus l'ermite, représenté par un codex de la bibliothèque du Vatican; finalement un dernier manuscrit qui correspond au troisième groupe mais qui porte la signature du moine Nennius, en plus d'une traduction irlandaise du texte datant de 1106. (« Doubts concerning the British History Attributed to Nennius » *PMLA*, vol. 20, no. 3, 1905, p. 623) E. Faral les rassemble plutôt en quatre groupes. (*La légende arthurienne*, t. 1, p. 56)

⁸⁶ Guillaume de Malmesbury et Henri de Huntingdon, notamment, considèrent ce texte comme étant légitime. (A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 33)

⁸⁷ Cette initiative ne semble pas avoir été spontanée : « En fait, notre interpolateur n'a eu devant les yeux qu'un seul modèle : la légende de l'origine troyenne des Francs. Francs et Bretons lui étaient présentés par ses devanciers comme unis par une certaine parenté : les uns et les autres, dans le tableau des peuples qu'avait utilisé le premier rédacteur de l'*Historia Brittonum*, étaient rangés parmi les descendants d'Hission. Quand il a pris garde que les Francs, selon la *Chronique de Frédégaire* et le *Liber historiae Francorum*, étaient issus des Troyens, il a développé le parallélisme précédemment amorcé par le texte; et les Bretons sont devenus à leur tour les Francs, fils de Troyens. » (E. Faral, *La Légende arthurienne*, t. 1, p. 181) À ce sujet le court texte de Francis P. Magoun Jr. fournit des informations cruciales : « Brutus and Englis Politics », *Speculum*, vol. 14, no. 3 (1947), p. 178-180.

Jadis attribué officiellement au chroniqueur Nennius de Bangor, le texte est aujourd'hui considéré comme une œuvre anonyme à laquelle aurait pu contribuer Nennius. Plusieurs chercheurs soulignent la mode de l'époque consistant à attribuer un texte à un intellectuel local bien en vue afin de légitimer son contenu⁸⁸. L'auteur du texte qui se présente comme Nennius⁸⁹, disciple d'Elvodugus, explique qu'il croit essentiel de présenter des extraits que ses prédécesseurs auraient laissés de côté, en dressant une compilation des annales romaines et des chroniques ecclésiastiques.

Les informations historiques tiennent en quelques lignes et reprennent en majeure partie le travail de Gildas. Outre l'aspect géographique de l'île, on y apprend qu'elle doit son nom à un consul romain qui s'appelait Brutus et qu'elle est habitée par quatre peuples: les Scots (ancien nom donné aux Irlandais), les Pictes, les Saxons et les Bretons. La généalogie des Bretons occupe un seul chapitre (17) et les lie de façon claire au christianisme en les associant à une généalogie biblique.

Pour arriver à ce résultat généalogique il semble que l'auteur de cette partie du manuscrit se soit basé sur un texte de la première moitié du VI^e siècle: le *Tableau des peuples*⁹⁰. Cependant, là où le texte rédigé vers 520 faisait mention d'un peuple breton (continental), l'auteur de l'*Historia Brittonum* croyait reconnaître les Bretons insulaires. Cette erreur fit en sorte que les Bretons de l'île furent dès lors liés à une généalogie divine.

⁸⁸ W. Wells Newell, p. 658.

⁸⁹ P. J. C. Field fait partie des chercheurs plus nuancés qui tendent vers l'idée d'un auteur rassembleur, peut-être Nennius. Il se situe en cela entre les rares défenseurs de la véracité intégrale de l'*HB* et de ceux qui, comme D. Dumville, soutiennent que le livre entier est faux. (cité par P. J. C. Field, « Arthur's Battles », *Arthuriana*, vol. 18, no. 4 (2008), p. 6)

⁹⁰ E. Fara, *La légende arthurienne*, t.1, p. 82.

« L'auteur » de l'*HB* s'intéresse ensuite à la conquête romaine et raconte comment les Bretons (insulaires) résistèrent trois fois aux assauts des Romains qui les pressaient de payer un tribut : il fait de ces batailles trois succès pour les Bretons. Ce n'est qu'avec la venue de Jules César que se termine au bénéfice des Romains l'épisode de la conquête. Les années qui suivent sont difficiles pour les Bretons qui doivent affronter simultanément les Pictes, les Scots et les Romains. C'est dans ce chapitre (*Arthuriana*) que le nom d'Ambrosius est mentionné : menés par un mauvais roi, les Bretons trouvent en ce « chef de guerre » (*dux bellorum*) un ardent défenseur de leurs intérêts. Le livre de Gildas ne suffit cependant pas à expliquer toutes les références historiques de l'*HB*. Il est évident pour E. Faral que l'auteur a eu accès à d'autres sources (notamment une *Vie de Saint Germain*)⁹¹ et P. J. C. Field insiste sur les efforts déployés « to preserve information about the past »⁹². Ce chapitre permettrait à l'auteur de combiner des récits préexistants et de les faire culminer dans le récit des douze batailles d'Arthur⁹³.

C'est dans l'*Historia Brittonum* que le roi breton Guorthigirn (Vortegirn⁹⁴) convoque ses sages afin de mettre fin à une malédiction qui le poursuit (il est notamment coupable d'avoir marié une païenne, fille d'un Saxon, et d'avoir ensuite commis l'inceste en épousant sa propre fille, issue de ce premier mariage). On lui conseille de trouver dans le royaume un enfant sans père et d'arroser de son sang le sol sur lequel il tente de construire une citadelle. Ses mages soutiennent que ce sacrifice mettra fin aux phénomènes étranges qui se sont manifestés sur le chantier (la disparition des matériaux à la faveur de la nuit). L'enfant trouvé confronte les mages et fait creuser le sol où l'on trouve un étang, deux vases dans lesquels est

91 W. Wells Newell considère que cette référence n'est qu'une autre façon de légitimer le texte aux yeux de ses lecteurs contemporains. (« Doubts concerning the British History according to Nennius », p. 658)

92 P. J. C. Field, « Arthur's Battles », p. 21.

93 G. Ashe rapporte que la liste des douze batailles est probablement adaptée d'un poème gallois sans toutefois avancer une date d'origine. (« The Origins of the Arturian Legend », p. 2)

94 « vor, préfixe intensif + *tigernm* « roi, tyran » en brittonique. » (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. I, p. 96.)

pliée une tente, et dans la tente deux serpents endormis. Les serpents commencent à se battre et l'enfant, nommé Ambrosius, donne au roi son interprétation du phénomène :

Pourtant, à la fin, le serpent rouge qui semblait plus faible que le blanc, est plus fort que lui et le chasse de la tente.

.....

Je vous le révélerai moi. La tente, c'est, Ô roi, ton royaume; les deux serpents sont deux dragons, et le rouge est le tien; l'étang représente notre monde terrestre. Le dragon blanc, c'est celui de ce peuple qui a conquis tant de terre en Bretagne et qui occupera cette île presque entière, de ma mer à la mer. Ensuite notre nation se relèvera et chassera les Anglais à travers les mers.

.....

Et le roi demande au jeune homme : « Quel est ton nom? » — « Je m'appelle Ambrosius, c'est-à-dire Embreis Guletic. » Et le roi lui demande : « De quelle race es-tu? » — « Mon père est de famille consulaire romaine. »⁹⁵

L'auteur du chapitre *Arthuriana* associe l'histoire d'Ambrosius (l'enfant prophète) avec celle d'un guerrier dont les exploits reprennent ceux évoqués par Gildas et Bède et qu'il nomme « Arthur ». Il raconte ensuite comment ce « nouveau » Arthur⁹⁶, capable d'aider la nation bretonne à se « relever » conformément à la prophétie de l'enfant, s'illustra au cours des douze batailles qui firent sa renommée :

Les Saxons croissaient en nombre et s'étendaient sur la Bretagne. À la mort d'Hengist, son fils Ochta quitte les régions septentrionales de l'île et gagne le Kent, où il devait devenir le chef de lignée des rois qui gouvernèrent ensuite le pays. C'est en ce temps-là qu'Arthur combat contre eux⁹⁷. Il combattait en même temps que les rois bretons, mais il était chef de guerre. Il livre une

⁹⁵ E. Faral, *La légende arthurienne*, t.1, p. 112.

⁹⁶ Les modifications des noms propres méritent plus que quelques phrases ; il ne nous appartient pas de développer toutes les théories concernant ce phénomène. C. Spicq s'intéresse à cette habitude en évoquant le principe de l'*analogie verbale* : quand deux mots se ressemblent phonétiquement, on en déduit que leur sens est le même. (C. Spicq, p. 240)

⁹⁷ « Le texte ne permet pas de reconnaître si c'est contre les Saxons en général, contre les Saxons du Nord, ou contre les Saxons du Kent. » (E. Faral, *La Légende arthurienne*, t.1, p. 132)

première bataille à l'embouchure du cours d'eau appelé Glein ; une seconde, une troisième, une quatrième et une cinquième batailles sur un autre cours d'eau appelé Dubglas, dans le pays de Linnuis; une sixième bataille sur le cours d'eau appelé Bassas; une septième bataille dans la forêt de Celidon, c'est-à-dire Cat Coit Celidon; une huitième bataille au château de Guinnion, où il porte sur ses épaules⁹⁸ l'image de la sainte Vierge Marie, et ce jour-là les païens, mis en fuite, sont tués en grand nombre par la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celle de la sainte Vierge sa mère; une neuvième bataille à la Ville des Légions; une dixième bataille sur les bords d'un cours d'eau appelé Tribruit; une onzième bataille au Mont Agned; une douzième bataille au Mont Badon, où périssent 960 ennemis par le seul effort d'Arthur et personne d'autre que lui n'a part à ce massacre. De toutes ces batailles Arthur sort victorieux. Et les ennemis, vaincus dans ces batailles, appellent constamment des renforts de Germanie, se multipliant et faisant venir des rois qui devaient régner sur la Bretagne, jusqu'au temps d'Ida, fils d'Eobba, premier roi de Bernicie.⁹⁹

Alors que les deux livres cités précédemment glorifiaient la race anglo-saxonne et faisaient du peuple breton un peuple maudit, faible et misérable, l'*HB* lie ces derniers par une généalogie complexe à une origine romaine, divine, chrétienne et grecque. Les problèmes chronologiques qu'elle soulève et qui, encore aujourd'hui, causent des embarras aux tenants de l'historicité d'Arthur ne sauraient cependant gêner notre réflexion sur la portée symbolique, culturelle et politique de son contenu. Que les événements de la chronologie avancée par le pseudo-Nennius fassent d'Arthur un centenaire n'affecte en rien l'influence qu'a pu avoir ce texte sur les chroniqueurs qui l'ont utilisé comme source par la suite.

1.1.4 Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*

Geoffroy de Monmouth est un clerc né vers 1100 et mort en 1154, originaire d'Oxford et évêque de Saint-Asaph. Il est selon toute vraisemblance né à Monmouth, descendant de Bretons continentaux qui auraient suivi Guillaume le Conquérant¹⁰⁰ et aurait été moine bénédictin au couvent de Monmouth fondé sous

⁹⁸ Cette partie peut être rendue de deux façons, les traducteurs ne s'entendant pas sur le mot source : *scuit* (bouclier) ou *scuid* (épaule). (T. Green, p. 6)

⁹⁹ E. Faral, *La légende arthurienne*, t.1, p. 132-133.

¹⁰⁰ L'hypothèse d'abord proposée par J. S. P. Tatlock est reprise par M. A. Faletra, qui confirme sa légitimité auprès de la majorité des chercheurs arthuriens. (M. A. Faletra, « The Conquest of the Past », p. 123)

Guillaume I^{er}. Deux chartes de cet établissement datées toutes les deux de 1125 mentionnent un prieur nommé Geoffroy et certains indices permettent de croire qu'il s'agit du même homme.

De nombreuses informations circulent à propos de la vie et de la carrière de Geoffroy et celles que fournit l'un de ses contemporains, Gautier d'Oxford, sont les plus utiles. C'est de cet homme qualifié par Henri de Huntingdon de «rhétoricien accompli» que Geoffroy a prétendu tenir un livre breton dont l'*HRB* aurait été une traduction¹⁰¹. Le succès continental de l'*HRB* est tel qu'Henri de Huntingdon, se rendant à Rome en compagnie de l'archevêque de Cantorbéry, passa en 1139 par l'abbaye du Bec (Normandie) où le moine Robert de Torigny lui montra un livre consacré aux rois bretons qui avaient régné sur l'Angleterre avant les Anglo-Saxons et les Normands : le livre était une copie de l'*HRB*.

Geoffroy de Monmouth compose vers 1138, au profit de la dynastie des Plantagenêts, une œuvre historique, partisane et revendiquée comme telle : l'*Historia regum Britanniae*. L'écriture de cette œuvre en latin¹⁰² de plus de deux cents pages se fait dans un contexte de grande instabilité politique, notamment en regard de l'occupation du Pays de Galles par les Normands. La quantité de manuscrits disponibles témoigne largement de l'importance de la diffusion de ce livre : 215 livres ou fragments¹⁰³ de l'*HRB* existent encore et cette abondance permet à plusieurs de considérer ce travail comme étant le plus important de l'histoire de l'Europe¹⁰⁴. La chronique élaborée par Geoffroy de Monmouth a longtemps fait figure d'histoire officielle de la Bretagne (Angleterre), au moins jusqu'à la fin du Moyen Âge et sa large diffusion assura à l'*HRB* une notoriété très

101 E. Faral, *La Légende arthurienne*, t. 2, p. 8.

102 « La langue de la vérité (...) qui assure la transmission d'un savoir mesurable, impossible à mettre en doute. » (A. Berthelot, F. Cornillat, *Moyen Âge /XVI^e siècle*, Hachette, 1988, p. 14)

103 M. A. Faletra, « Narrating the Matter of Britain: Geoffrey of Monmouth and the Norman Colonization of Wales », *Chaucer Review*, vol 35, no 1, (2000), p. 60

104 J. S. P. Tatlock, « Geoffrey of Monmouth's Motives for Writing His "Historia" », *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 79, no. 4, (1938), p. 695.

large, non seulement dans son pays d'origine mais dans l'ensemble de l'Europe. Le caractère doublement accessible du texte, soit une prose limpide et une longueur maniable, a nourri son autorité au point d'en faire la « Bible médiévale de l'histoire bretonne »¹⁰⁵.

Ces manuscrits confirment que Geoffroy a cherché à faire adhérer les seigneurs anglo-normands à la grandeur de la nation bretonne et à susciter le respect et l'estime de ces nouveaux dirigeants pour le passé des vaincus. Il s'agissait donc pour lui de vanter les mérites de la royauté normande tout en demeurant pro-Breton. La construction de son *Historia* est par ailleurs représentative de la mode historiographique du XII^e siècle ; la linéarité et la continuité de son « avènement des Bretons » se fonde sur la généalogie des rois depuis Brutus. Ce dernier apparaît comme une figure fondatrice mais aussi comme un ancêtre vénéré, notamment grâce à son affiliation à la lignée royale d'Énée, donc de Troie.

Les manuscrits dédiés à des représentants de l'aristocratie anglo-normande sont les exemplaires les plus consultés et correspondent à l'« histoire pour les chefs » dont fait état J. Goody. Il entend par là que l'histoire dynastique est essentiellement manipulée pour servir « les buts présents »¹⁰⁶. Le Manuscrit de Berne, le plus utilisé pour les éditions et les traductions, comporte une double dédicace à Étienne de Blois, roi d'Angleterre et prédécesseur d'Henri II sur le trône d'Angleterre, et à Robert, comte de Gloucester (fils illégitime d'Henri I^{er} Beauclerc). Une seconde famille de manuscrits est destinée à Galeran de Meulan (un des plus ardents défenseurs d'Étienne de Blois) et à Robert de Gloucester, alors qu'une troisième ne mentionne que Robert de Gloucester. A. Chauou se réfère à ces trois hommes comme « le gotha des nouveaux maîtres d'Angleterre » :

¹⁰⁵ G. Veyseyre, « L'*Historia Regum Britanniae* ou l'enfance de Perceforest », *Enfances arthuriennes*, Paradigme, 2006, p. 104.

¹⁰⁶ J. Goody, *Entre l'oralité et l'écriture*, p. 146.

Comment ne pas voir en eux, à la suite de G. H. Gerould et E. Köhler, des seigneurs avides de légitimer leur situation dans l'île conquise et de s'inscrire dans une filiation par rapport aux anciens maîtres de l'Angleterre, à savoir les Saxons et, avant eux, les Bretons?¹⁰⁷

Dans cette chronique historique pour laquelle, rappelons-le, il dit s'inspirer d'un livre très ancien que lui aurait offert l'archidiacre d'Oxford, Geoffroy de Monmouth fait des Romains les premiers civilisateurs de la Bretagne, entraînés par un Brutus en exil qui découvre avec extase les richesses d'une Bretagne pure et vierge de toute humanité¹⁰⁸, comme en témoigne sa rencontre avec la déesse Diane sur l'île Loegetia¹⁰⁹ :

Brutus, il y a sous le soleil par-delà la Gaule et au milieu de la mer, une île de l'Océan habitée autrefois par des géants. Elle est vide maintenant et prête à recevoir les tiens. Cherche à atteindre cette île qui sera votre séjour à jamais ; tes descendants y trouveront une nouvelle Troie, une race royale y naîtra de ton lignage, race qui soumettra toute la terre.¹¹⁰

Le pays n'est cependant pas vide de toute vie et, avant de pouvoir y vivre dans le calme, Brutus et ses hommes doivent débarrasser l'île des quelques géants qui s'y trouvent :

Au temps où Brutus y arrive, la Bretagne s'appelle Albion. Elle est uniquement habitée par quelques géants. Brutus, de son propre nom, la dénomme *Britannia* et dénomme ses compagnons *Britones*. La langue du nouveau peuple, primitivement appelée *Trojana*, ou *curvum Graecum*, prend le nom de *britannica*. [...] Un jour, tandis que Brutus célébrait une fête dans le port où il avait pris terre, Goemagog survient avec vingt autres géants et maltraite cruellement les Bretons. Ceux-ci finissent par les mettre tous à mort, à l'exception de Goemagog, que Brutus laisse en vie pour le faire lutter avec Corineus, friand de ce genre de combat. [...] Après ces événements, la

107 A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 40.

108 Il avait auparavant fondé la ville de Tours en Gaule. Geoffroy s'inspire là directement de l'*Historia Brittonum* : « Il passa en Gaule et fonda la cité des Tourageaux, qui se nomma Turnis. » (E. Faral, *La Légende arthurienne*, t.2, p. 84)

109 Ce nom serait une invention de Geoffroy. (L. Mathy-Maille, *Histoire des Rois de Bretagne*, p. 290, note 9)

110 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, ch. 16, p. 43.

Bretagne étant conquise, Brutus fonde sur la Tamise une Troja Nova, qui, par corruption du nom, s'est appelée plus tard Trinovantum.¹¹¹

La présence des géants n'est pas mentionnée pas Gildas ou par Bède ; E. Faral y voit un emprunt à la Bible (*Genèse*, 6, 4) et à la mythologie païenne (Ovide, *Métamorphoses*, I, 151). La fondation de la ville de Nouvelle Troie¹¹² par Brutus témoignerait de la volonté de l'auteur de faire de son héros le fondateur de la cité qui, au XII^e siècle, était la capitale de l'Angleterre. Le mythe de fondation a été modelé sur celui d'Énée : les dieux avaient promis au fils d'Anchise une Troie nouvelle qu'il avait fondée en Italie. C'est aussi une Troie nouvelle que Brutus fonde sur l'île. Geoffroy montrait ainsi comment les Bretons avaient recouvert de leurs établissements le sol entier de la Grande-Bretagne et comment les plus belles villes du royaume anglo-saxon avaient été créées de leurs mains¹¹³. « Il a voulu, de plus, que les rois Bretons y eussent, au cours des siècles, multiplié les traces de leur puissance.¹¹⁴ »

Geoffroy énumère ensuite tous les rois bretons ayant régné sur l'île parmi lesquels se distingue sans contredit Arthur. La Conquête romaine, que Geoffroy narre en s'inspirant notamment de l'*HE* de Bède, de l'*HA* d'Henri de Huntingdon et de l'*HB* et témoigne de la bravoure et de la grandeur des Bretons qui refusèrent de payer tribut à Jules César.

Geoffroy relate trois rencontres entre les Romains et les Bretons qui se soldent par deux victoires bretonnes suivies d'une soumission à Rome. Affirmant toujours appuyer son récit sur Gildas et Bède, il modifie de façon substantielle la participation des Romains à la guerre que mènent les Bretons aux envahisseurs barbares. Là où Gildas dépeignait avec une pitié dédaigneuse l'inaptitude des

¹¹¹ E. Faral, *La Légende arthurienne*, t. 2, p. 87.

¹¹² D'abord nommée la Nouvelle Troie, la ville prit ensuite le nom de Trinovantum avant de devenir Londres.

¹¹³ E. Faral, *La Légende arthurienne*, t. 2, p. 97.

¹¹⁴ E. Faral, *La Légende arthurienne*, t. 2, p. 124.

Bretons à se défendre sans l'aide des Romains, Geoffroy modifie le récit pour que les Bretons n'aient plus à rougir de leurs ancêtres :

Les Romains annoncent qu'ils ne pourront plus assurer, à l'avenir, la charge de si lourdes expéditions et, pour des brigands errants, fatiguer sur terre et sur mer les enseignes romaines. Que plutôt les Bretons, s'habituant à la guerre et combattant courageusement, assurent la protection de leur terre, de leurs biens, de leurs femmes, de leurs enfants et, ce qui est plus, de leur liberté et de leur vie ! Pour adresser cette admonition aux Bretons, les Romains les convoquent tous à Londres et chargent Guetelin, évêque de cette ville, de porter leur parole. Celui-ci commence par exprimer sa grande pitié. Vous êtes, dit-il à ses auditeurs, tout ce qui reste de la Bretagne depuis que Maximilien a dépouillé le pays de tous ses guerriers : plèbe ignorante des armes et faite seulement pour les travaux des champs et le commerce.¹¹⁵

Geoffroy utilise ce passage pour faire des Romains ceux qui, après avoir dépouillé la Bretagne de ses meilleurs combattants, abandonnent les plus faibles à leur triste sort. Malgré une lutte tenace contre les envahisseurs barbares les Bretons sont déchirés « comme des agneaux par les loups¹¹⁶ » et les appels qu'ils lancent aux Romains restent sans réponse. Ce sont donc plutôt les compatriotes continentaux des Bretons qui viennent à leur secours en envoyant Constantin, frère du roi de Petite-Bretagne (ou Armorique) avec 2000 soldats. Il est salué en ces termes : « Le Christ vainc, le Christ règne, le Christ domine. Voici le roi de la Bretagne désertée ! Que le Christ nous assiste : voici notre défense, voici notre espérance et notre joie !¹¹⁷ » À son arrivée en Bretagne, Constantin rassemble la jeunesse de l'île et disperse l'ennemi ; les Bretons le proclament roi et lui donnent pour femme une Romaine de haut lignage. De ce mariage naissent trois enfants : Constant, qui devient moine, Aurèle Ambroise et Uterpendragon dont l'évêque Guetelin assure l'éducation.

115 E. Faral, *La Légende arthurienne*, t. 2, p. 210.

116 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 211.

117 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 213.

Constantin règne dix ans et meurt. Pendant que les grands du royaume hésitent entre couronner Aurèle Ambroise ou Uther Pendragon (tous deux encore au berceau) Vortegirn, « roi » d'un royaume voisin, en profite pour aller chercher Constant dans son monastère et lui promettre la couronne. Ce dernier accepte et tombe sous l'emprise de Vortegirn. Roi faible et sans talent, Constant abandonne à son conseiller le contrôle du gouvernement mais ce dernier, encore insatisfait, conçoit l'ambition de le remplacer sur le trône. Pour arriver à ses fins il fait un pacte avec les Pictes qui mettent Constant à mort et livrent à Vortegirn sa tête sur un plateau. Celui-ci feint l'indignation, mais ceux qui avaient charge d'élever Aurèle Ambroise et Uterpendragon jugent prudent de faire passer les enfants en Petite-Bretagne, où ils les placent sous la protection du roi Budic.

Commence alors le récit d'un règne sombre qui attire sur l'île le pire fléau d'entre tous : l'invasion saxonne. Geoffroy efface cependant toutes les traces de faute religieuse ou éthique (l'inceste, notamment) qui se trouvaient dans l'*HB* et insiste plutôt sur les crimes « politiques » perpétrés par Vortegirn et responsables du tragique destin des Bretons. Marié avec une païenne, affaibli par l'emprise qu'avait sur lui son beau-père et incapable de s'imposer au peuple breton, le nouveau roi fut remplacé par son fils Vortimer. Le fils parvient à s'imposer grâce à quelques victoires contre les Saxons mais meurt empoisonné par sa belle-mère païenne. Son père est rapidement remis sur le trône et invite les Saxons à revenir de Germanie, où ils s'étaient réfugiés. Hengist, le roi des Saxons, planifie une trahison et parvient à égorger avec ses compatriotes quelque 460 chefs bretons au cours d'un banquet. Ces derniers se défendent avec vaillance avant de céder aux Saxons qui prennent ainsi le contrôle de Londres, York, Lincoln et Winchester, et dévastent le pays. Les Bretons décrits par Geoffroy luttent avec bravoure contre un envahisseur barbare, fourbe et païen.

Geoffroy s'éloigne de ses sources en ce qui a trait à l'implication des Bretons dans la succession des événements, mais conserve l'un des épisodes essentiels à la construction de l'idéologie Plantagenêt, celui de la prédiction d'Aurèle Ambrosius. L'histoire implique à nouveau Vortegirn qui, impuissant devant les ravages exercés par les Saxons dans son royaume, reçoit de ses mages le conseil de se bâtir une tour qui lui servirait de refuge :

Mais leur travail de chaque jour était englouti dans la terre le lendemain et ils ignoraient où leur ouvrage disparaissait. À cette nouvelle, Vortegirn consulta de nouveau ses mages pour apprendre la cause de ce phénomène. Ils lui prescrivirent de chercher un enfant sans père et lorsqu'il l'aurait trouvé, de le tuer afin d'arroser les pierres et le mortier de son sang. Cela contribuerait, affirmaient-ils, à affermir les fondations. (...) Aussitôt des messagers furent envoyés dans toutes les provinces du royaume. Ils arrivèrent dans la ville de que l'on appela Kaermerdin, où ils aperçurent de jeunes garçons jouant devant la porte. (...) les messagers (...) levèrent la tête et fixant attentivement Merlin, ils interrogèrent ceux qui étaient là au sujet de son identité. On leur répondit que personne ne connaissait son père ; quant à sa mère, elle était fille du roi de Démétie et vivait dans cette même ville, au milieu de religieuses dans l'église de Saint-Pierre.¹¹⁸

Après avoir ordonné aux hommes du roi de creuser le sol pour y trouver un étang, l'enfant nommé Merlin révèle la présence de deux dragons endormis au fond de l'eau. Quand les sages invitent l'enfant à expliquer d'où il tient ses connaissances, ce dernier fond en larmes et s'abandonne « à l'esprit prophétique et commence ses révélations ¹¹⁹ ». Le nom d'Aurélius Ambrosius, dont les prophéties avaient alimenté le récit du pseudo-Nennius, est dès lors remplacé par celui de Merlin et la mère de ce dernier est introduite dans le récit de façon formelle. Toujours en suivant l'ordre des événements proposé par Gildas et Bède, Geoffroy récupère le nom d'Aurélius Ambrosius, en fait un nouveau personnage (Aurèle) et le dote d'une personnalité exceptionnelle :

¹¹⁸ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 154.

¹¹⁹ E. Faraï, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 231.

Conformément à la prédiction particulière qu'en a faite Merlin en terminant sa prophétie générale sur les destinées de la Grande-Bretagne, Aurèle débarque dans l'île, revenant d'Armorique. À cette nouvelle, les Bretons, pleins de joie, se rallient, tandis que le clergé sacre le prince et se range sous ses ordres. Aurèle, négligeant pour un temps les Saxons, commence par marcher contre Vortegirn, qu'il veut châtier de la trahison par laquelle il a fait périr son père Constantin. Il dirige ses forces vers la Cambrie et gagne la ville de Genoreu, où s'était réfugié l'homme détesté : c'était dans le pays d'Hergin, sur la Wye, au sommet du mont Cloartius. Là, s'adressant à Eldol, duc de Gloucester, le nouveau roi se répand en imprécations contre Vortegirn, dont il rappelle les crimes à l'égard de Constantin, à l'égard de la nation bretonne, à l'égard de l'Église. Puis il fait attaquer les murailles et, comme celles-ci résistent aux machines, il allume un incendie qui détruit la forteresse et où pérît Vortegirn.¹²⁰

Geoffroy crée donc deux êtres distincts à partir du personnage initial d'Aurélius Ambrosius : le roi Aurèle et le devin Merlin. La destinée d'Aurèle est cependant de courte durée puisqu'il meurt empoisonné. Sa succession est assurée par son frère Uterpendragon. C'est ce même Uterpendragon que Geoffroy donne pour père d'Arthur dans sa généalogie des rois de Bretagne, s'inspirant pour cela en partie de l'*Historia Brittonum*.¹²¹

Suite à sa victoire sur les Saxons et sa domination de la Scotie, Uterpendragon convoque tous les princes du royaume aux fêtes de son couronnement. C'est là qu'il aperçoit Ingern, l'épouse du duc de Cornouailles et la plus belle femme de Bretagne. Il s'éprend d'elle et manifeste si clairement son désir que le duc, outré, quitte la cour sans prendre congé du roi. Uterpendragon le somme de revenir réparer son outrage, mais le duc refuse. Il est contraint de se retirer sur ses terres avec sa femme et de soutenir l'assaut de son suzerain qui a juré de se venger.

Mais au bout d'une semaine, repris par le souvenir d'Ingern, il appelle son compagnon Ulfin de Ridcaradoc, lui confie la passion dont il souffre et lui demande de l'aider à la satisfaire. Ulfin lui représente que Tintagel, sur son

¹²⁰ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 235.

¹²¹ Les raisons qui ont motivé l'insertion du nom d'Uther dans la liste des rois de Bretagne demeurent inconnues. E. Faral croit y voir une mauvaise lecture du mot « Petr » contenu dans une liste généalogique galloise qu'a beaucoup utilisée Geoffroy, et qui était précédait un certain « Arthur ». (*La légende arthurienne*, t. 2, p. 248)

rocher presque entièrement environné d'eau, est à peu près imprenable et il conseille de recourir à Merlin. Celui-ci, mandé, consent à s'employer en faveur du roi. Par des philtres magiques il donne à Uther l'apparence de Gorlois, et il prend lui-même la forme de Brithael. Les trois hommes, à la faveur de cette transfiguration, se font ouvrir les portes de la ville. Uther s'approche d'Ingern, passe la nuit près d'elle, la trompant par son aspect et par ses propos : et cette nuit-là Ingern conçoit celui qui devait être Arthur, si célèbre par sa prodigieuse vaillance.

.....

Cependant, en l'absence d'Uther, ses troupes donnent l'assaut à Dimilioc. La ville est livrée au pillage, Gorlois est tué. [...] Heureux qu'Ingern soit désormais libre, il l'épouse. Il a deux enfants : un fils, nommé Arthur, et une fille, nommée Anna.¹²²

Il n'est pas utile dans le cadre de ce travail de raconter tous les exploits d'Arthur ni de comparer avec précision ces derniers avec ceux relatés dans les textes précédents. Nous nous attarderons aux passages qui soutiennent de façon particulière l'intention de Geoffroy, celle de fournir aux Plantagenêts un ancêtre susceptible de légitimer leur revendication à la couronne et leur expansion territoriale. Déjà ancré dans un lignage royal et soutenu par un pouvoir mystérieux avant même sa naissance, Arthur était promis à un avenir impressionnant qui se manifesta dès la mort de son père Uther :

Arthur était alors un jeune homme de quinze ans, d'une vaillance et d'une libéralité inouïes, et qui attirait tous les cœurs. Le nouveau prince prodigue les présents, à en épuiser toutes ses ressources; mais quand une générosité native s'allie à la bravoure, la gêne n'a qu'un temps. Les Saxons, incités par la mort d'Uther, accrus de renforts venus de Germanie, avaient occupé le pays depuis le nord jusqu'à l'Humber sous le commandement de Colgrim : Arthur, par besoin de refaire sa fortune et par désir de reconstituer un empire qui lui appartenait de droit héréditaire, marche contre eux.¹²³

Aidé par son neveu Hoel le roi d'Armorique, Arthur repousse les Saxons et accepte qu'ils se retirent moyennant un lourd tribut. Ils changent d'idée sitôt

122 E. Fara1, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 254.

123 E. Fara1, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 257.

embarqués sur leurs bateaux et assiègent la ville de Badon. Indigné, Arthur se rend sur place et exhorte ses soldats à combattre en leur promettant la victoire « avec l'aide du Christ » :

À ces mots, saint Dubrice, archevêque de la Ville-des-Légions, monta au sommet d'une éminence et proclama d'une voix forte : « Hommes marqués par la foi chrétienne, que demeure en vous l'amour de vos concitoyens et de votre pays ! (...) Combattez pour votre patrie et, si la mort survient, acceptez-la pour elle-même ; c'est en effet une victoire et la délivrance de l'âme. (...) » Arthur lui-même, revêtu de la cuirasse qui convenait à un si grand roi, se coiffa d'un casque en or, gravé d'une figure représentant un dragon ; il accrocha sur ses épaules son bouclier Pridwen, sur lequel était représentée l'image de sainte Marie, mère de Dieu, image qui la rappelait sans cesse à sa mémoire. Il se ceignit aussi de son épée de grande valeur, Caliburn, qui avait été fabriquée dans l'île d'Avallon, et plaça dans sa main droite sa lance nommée Ron qui était longue, large et faite pour massacrer.¹²⁴

En recevant le diadème des mains de l'archevêque Dubrice et en rétablissant les sanctuaires d'York détruits par les Saxons, Arthur se pose en protecteur et en protégé de l'Église. Les exploits du jeune roi ne se limitent pas à la conquête de la Grande-Bretagne et de l'Écosse¹²⁵ et, après avoir conquis l'île de Bretagne, Arthur passe sans plus tarder en Hibernie¹²⁶, où il fait prisonnier le roi Gillamurius et soumet le pays. Il en fait autant en l'Islande et, à la nouvelle de ses irrésistibles succès, il reçoit la soumission spontanée de Doldave (roi du Gothland) et de Gunvaise (roi des Orcades).

La réputation d'Arthur était alors immense. Sa suite devenait de plus en plus nombreuse et sa courtoisie servait de modèle aux nations les plus éloignées. Les plus nobles personnages se seraient crus déshonorés de ne pas imiter ses chevaliers dans leur façon de se vêtir et de s'armer. Les rois du dehors, inquiets de voir sa libéralité et sa bravoure, s'organisaient pour lui résister. En

¹²⁴ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 147, p. 208.

¹²⁵ La conquête de l'Écosse par Arthur ne pouvait être justifiée historiquement par Geoffroy puisque les rois écossais donnaient encore au XII^e du fil à retordre aux rois anglais ; il a donc imaginé qu'Arthur avait laissé derrière lui les chefs du pays conquis : « il recommença à massacrer les Pictes et les Scots, toujours avec la même cruauté. (...) [les évêques] s'avancèrent pieds nus pour implorer la pitié du roi et demander le salut de leur peuple. (...) Il devait permettre à ces hommes, qui porteraient le joug d'une servitude éternelle, de posséder une petite part de terre. » (*Histoire des rois de Bretagne*, ch. 149, p. 212)

¹²⁶ Irlande.

l'apprenant, Arthur, qui avait cultivé la paix pendant douze années, décide de conquérir l'Europe.¹²⁷

Cette conquête commence par la Norvège où Arthur installe Lot, son beau-frère et neveu du défunt roi de Norvège. Il passe ensuite sur le continent et, après une entrée triomphale dans la ville de Paris, Arthur conquiert le reste de la Gaule. Neuf années plus tard, « tout le pays lui appartenait ¹²⁸ ».

Rentré en Grande-Bretagne et maître d'un empire immense, Arthur décide de réunir une grande cour¹²⁹ pour célébrer son couronnement. Il choisit comme date la Pentecôte et comme lieu de réunion la Ville des Légions [...]. La cité était riche, ceinte de bois et de prairies, ornée de palais, dont les toitures dorées faisaient penser à Rome. Une église, dédiée à Julien le Martyr, abritait une cour virginale de jeunes filles consacrées à Dieu ; une autre, placée sous l'invocation d'Aaron, compagnon de Julius, et entretenue par des chanoines, représentait le troisième siège métropolitain de la Grande-Bretagne. En outre, un gymnase de 200 philosophes, versés dans l'astronomie et les autres arts libéraux, observaient les astres et prédisaient à Arthur les événements à venir¹³⁰.

.....

Le jour de la cérémonie, les archevêques se rendent au palais et Dubrice, dans le diocèse duquel se passait l'événement, place la couronne sur la tête du roi. Celui-ci se rend ensuite solennellement à l'église métropolitaine : à sa droite et à sa gauche, un archevêque ; devant lui, conformément à leur prérogative, quatre rois, — ceux d'Albanie, de Cornouailles, de Démétie et de Vénédotie, — portant quatre glaives d'or et, avec eux, une foule de clercs chantant. D'un autre côté, des prélats et des prêtres conduisent la reine à l'église des femmes : quatre reines, épouses des quatre rois déjà nommés, la précèdent, portant quatre colombes blanches. La procession finie, musique et chants. Après quoi,

127 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 266.

128 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 267.

129 L'énumération des rois et nobles présents occupe une large place dans le récit du couronnement d'Arthur. Parmi les rois nationaux ou étrangers énumérés, plusieurs ont été inventés par Geoffroy ; c'est le cas notamment de Cadur de Comouailles, de Loth de Norvège ou de Gillamuir, roi d'Irlande. Il nomme également Keu d'Anjou et Hoel d'Armorique. Au milieu de cette liste fantaisiste se trouvent deux noms valides, utiles à la légitimité du propos : celui de Leodegarius, duc de Boulogne et Gêrin de Chartres qui représente un emprunt aux légendes épiques de la France. (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 278)

130 Cette caractéristique de la cour arthurienne aurait pu être suggérée à Geoffroy par de nombreuses sources, parmi lesquelles Cicéron : « De la divination », *Œuvres complètes de Cicéron*, C.L.F. Panckoucke, 1840, Livre I, XL, p. 91 : « En général, chez les anciens, ceux qui se mettaient à la tête des affaires disposaient aussi des augures. Ils regardaient également comme un attribut de la royauté, la sagesse et la divination » ; et la Bible, Daniel, I, 2 : « Puis il dit à son chef eunuque, Ashpenaz, de faire un choix parmi les fils d'Israël, dans la descendance royale et parmi les premiers du royaume : des garçons impeccables, beaux, intelligents, lettrés et bien élevés, capables de tenir leur rang au palais royal pour étudier le chaldéen, science et littérature. » (*La Bible : Nouvelle traduction*, Bayard, 2001) ainsi que par les collègues d'augures romains.

déposant leurs couronnes et dans un costume plus simple, le roi et la reine se rendent pour le repas, l'un à un palais, avec les hommes, l'autre à un autre palais, avec les femmes : car selon l'usage troyen, hommes et femmes célébraient les fêtes séparément. [...] La Bretagne était alors à la tête de toutes les nations pour la richesse, le luxe et l'élégance.¹³¹

Le repos d'Arthur est de courte durée car Lucius Hiberius, procureur de la République, le somme de comparaître à Rome : il lui reproche de ne plus payer le tribut et de s'être emparé de provinces romaines. Cette provocation est interprétée comme un don de Dieu qui permet aux Bretons de faire valoir leurs droits sur l'Empire romain. La réponse d'Arthur est à la hauteur de ses ambitions et il propose plutôt de réclamer à son tour le tribut aux Romains. Quand tous les rois de la cour ont vent du projet, Arthur peut compter sur une armée de 60 000 soldats de Grande-Bretagne, 120 000 étrangers (Irlande, Islande, Gothland, Orcades, Norvège, Dacie) et 80 000 venant des duchés de Gaule (Ruthènes, Portiviens, Estrusiens Cénomans, Angevins, Poitevins). Après avoir soumis presque tous les peuples d'Europe, voilà que l'empire breton pouvait prétendre affronter l'armée romaine.

En son absence, Arthur confie la régence de la Grande-Bretagne à son neveu Modred et à sa femme. Or, tandis qu'il navigue, il fait un rêve dans lequel un ours volant perd un combat contre un dragon venu de l'Ouest. Dans l'entourage du roi, on interprète ce songe comme le signe de sa prochaine rencontre avec un géant, mais le roi y voit plutôt le symbole de la guerre qu'il engage avec l'empereur. L'annonce qu'un géant venu d'Espagne aurait ravi la nièce du duc Hoel interrompt le voyage et force le roi à intervenir. Il en résulte un affrontement qui se termine trop tard pour sauver la vie de la jeune fille, mais qui donne néanmoins son nom au lieu où elle est ensevelie : la Tombe d'Hélène sur le Mont Saint-Michel¹³².

¹³¹ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 271.

¹³² Outre les caractéristiques typiquement épiques que relate cet épisode, Geoffroy s'éloigne légèrement de l'image du roi parfait pour enrichir son personnage des traits du champion prodigieusement fort. De plus, les faits racontés ici semblent s'inspirer d'une légende locale : la légende du rocher d'Hélène était connue sur le continent dès le XII^e siècle. (E. Faral, *La*

Après cette victoire du roi sur le géant, les troupes bretonnes reprennent leur marche sur Rome. Arthur envoie trois ambassadeurs vers Lucius Hiberius pour le sommer de se rallier ou de combattre ; la délégation provoque plutôt une bataille qui se clôt par une victoire des Bretons, suivie de plusieurs sorties au cours desquelles Arthur se démarque par sa bravoure. Au moment où Arthur s'apprête à marcher sur Rome il apprend la trahison de son neveu Modred, qui s'est emparé de sa couronne et de la reine. Il abandonne alors toute idée de conquête romaine et revient en Angleterre, soucieux de récupérer son dû. S'en suit alors une bataille qui oppose les deux hommes et qui se conclut par le décès de Mordred, mais aussi par la « disparition » d'Arthur.

La suite de l'*HRB* raconte le déclin du prétendu empire breton et dresse une généalogie fictive des rois de Bretagne et d'Armorique. L'influence des textes de Gildas, de Bède et du Pseudo-Nennius sur cette partie de l'œuvre de Geoffroy a été largement démontrée¹³³. Il les utilise à son avantage, en faisant par exemple de Brutus un fondateur colonisateur positif dont les efforts ont permis aux Bretons, aux Saxons et aux Normands de bénéficier des innovations romaines (routes, aqueducs, lois codifiées, villes) ; alors que Nennius, à l'opposé, faisait du Troyen « Brutus the Hateful »¹³⁴. Il est admis que Geoffroy a tiré avantage de la rareté de certaines sources ; ses fausses références, en ce qui concerne Gildas par exemple, montrent qu'il prenait pour acquis que personne ne serait en mesure de valider ses affirmations.

Les emprunts de Geoffroy à la mythologie celte et plus précisément bretonne ne font aucun doute pour plusieurs savants. Dans *Celtic Myth and Arthurian Legend*¹³⁵, R. S. Loomis montre les emprunts que le clerc a faits aux personnages

légende arthurienne, t. 1, p. 287)

133 R. S. Loomis en démontrait l'évidence dans son article « Geoffrey of Monmouth and arthurian origins », p. 18.

134 M. A. Faletra, « Narrating the Matter of Britain: Geoffrey of Monmouth and the Norman Colonization of Wales », p. 65.

135 R. S. Loomis, *Celtic Myth and Arthurian Legend*, p. 344-349.

et motifs bretons. Il affirme également que Geoffroy aurait récupéré certains personnages ou divinités du panthéon celte, dont les noms auraient été traduits. Bien que son enthousiasme pour une origine exclusivement celte de la matière arthurienne lui ait été reproché, Loomis demeure convaincu que Geoffroy de Monmouth a été inspiré par les traditions orales celtes¹³⁶ et aurait invoqué une source écrite pour légitimer ses dires. En cela, il rejoint l'opinion de J. S. P. Tatlock¹³⁷ et, à ces objections, R. S. Loomis rétorque : «At least, the burden of proof is upon those who maintain that Geoffrey excavated his materials largely from his own brain.¹³⁸»

Arthur est présenté par Geoffroy de Monmouth comme le successeur d'une lignée de rois bretons d'origine romaine dont émergent Brutus, Aurèle Ambroise et Uterpendragon, son père. Le fait n'est pas nouveau et se trouvait déjà dans l'*HB*. Le « personnage » d'Arthur est donc inscrit dans une généalogie expliquant les erreurs et les grandeurs des Bretons, leur transformation en un peuple diminué et la passation des pouvoirs aux Saxons. Le déclin qui commence avec la disparition d'Arthur n'est cependant pas sans espoir de rédemption, car Geoffroy n'enterre pas formellement le roi :

C'est dans cette même bataille que notre illustre roi fut mortellement blessé ; il fut alors transporté dans l'Île d'Avallon pour y soigner ses blessures. Arthur abandonna la couronne de Bretagne à son parent Constantin, qui était le fils de Cador, duc de Cornouailles. C'était en l'an 542 ap. J.-C. Que l'âme de notre roi repose en paix.¹³⁹

136 « In the early years of the 12th century and later, Breton conteurs came across the Tweed to find a welcome from the Breton and Norman lords. » (R. S. Loomis, « Scotland and the Arthurian legend », p. 143)

137 « For a good many reasons I believe this book never existed, and was invented by Geoffrey to make his own work plausible. Such an invention has many parallels in both literary and historical writing, and should not be judged as severely back in the twelfth century as it would be in the twentieth. » (J. S. P. Tatlock, « Geoffrey of Monmouth's Motives for Writing His "Historia" », p. 697)

138 R. S. Loomis, *Celtic Myth and Arthurian Legend*, p. 349.

139 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 178, p. 258 ; la traduction d'E. Faral ne mentionne pas l'abandon de la couronne à Constantin, ni la prière qui clôt le passage : Arthur « lui-même tombe mortellement blessé et on le transporte dans l'île d'Avalon pour y soigner ses blessures. » (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 296)

L'étendue exacte de la paternité de Geoffroy de Monmouth vis-à-vis de la légende arthurienne n'est donc pas résolue. Si certains, comme R. S. Loomis, refusent de lui attribuer la moindre influence directe sur le développement ultérieur du genre (dans la mesure où le contenu circulait déjà de façon autonome) et soutiennent que la popularité de la Matière de Bretagne le précédait ; d'autres, comme E. Faral et G. H. Gerould, affirment au contraire que Geoffroy lui a donné naissance. Chose certaine, le texte « à vocation historique ¹⁴⁰ » a été écrit pour un public précis, et il faut le lire avec « l'idée que tout dans le texte avait un sens (...), et que globalement l'auteur écrivait pour dire quelque chose de compréhensible pour ses auditeurs ou lecteurs, ce quelque chose ayant d'abord et avant tout rapport à la société dont tous faisaient partie. ¹⁴¹ »

1.2 Vestiges historiques

Les recherches archéologiques du XX^e siècle ont permis de mettre en évidence la validité de certaines associations géographiques et typographiques liées à la figure du roi Arthur. L'énumération et l'analyse de ces associations peuvent obéir à différentes logiques. Pour des raisons de clarté chronologique, nous procéderons dans cette partie du travail en suivant les grandes étapes de la vie de notre personnage. Ainsi, de la conception d'Arthur à sa « mort », il nous sera possible de dresser la géographie de ses tribulations. Un travail d'identification exhaustif de tous les lieux et de tous les événements ne saurait être entrepris ici et n'ajouterait rien à notre démonstration. Nous tenterons donc dans les pages qui suivent de décrire l'essentiel de l'espace géographique arthurien, tel qu'il a été compris dans recherches des dernières décennies. Comme G. Ashe, nous croyons que :

¹⁴⁰ M. Aurell, *La légende du roi Arthur*, p. 13.

¹⁴¹ A. Guerreau, p. 215.

The people who focused on these places knew something about them. (...) They drew on traditions originating in the Britain to which they assigned Arthur, the Britain of the century or two after the separation from Rome.¹⁴²

1.2.1 La conception d'Arthur

Geoffroy de Monmouth situe la conception d'Arthur dans le château de Tintagel¹⁴³. La description qu'il en donne correspond en tous points au lieu qui, depuis maintenant plus d'un siècle¹⁴⁴, fait plus ou moins régulièrement l'objet de fouilles archéologiques. C'est aussi à Geoffroy qu'on doit la première mention du nom, un dérivé de l'ancien cornouaillais : *Tin-tagell* (*Tin* ou *Din* désigne une forteresse, une place forte ou encore une fortification naturelle alors que *tagell*, un dérivé de *tage* (étrangler) pourrait décrire un détroit ou une péninsule¹⁴⁵). Ces considérations linguistiques motivent C. Thomas à croire que Geoffroy aurait ancré la naissance du personnage d'Arthur à cet endroit précis à cause d'une source écrite¹⁴⁶.

L'association de Tintagel et de la conception d'Arthur a été étudiée par de nombreux chercheurs : F. D. Reno y cherche des preuves de l'existence d'un Arthur romano-breton¹⁴⁷ alors qu'E. M. R. Ditmas¹⁴⁸ s'intéresse plutôt, comme son prédécesseur J. S. P. Tatlock, aux liens politiques et aux ambitions de Geoffroy : « Tatlock suggests that Geoffrey's choice of Cornwall was influenced

142 G Ashe, « The Origins of the Arthurian Legend », p. 5.

143 Voir extrait page 39.

144 C. A. R. Radford, « Tintagel: the Castle and Celtic Monastery : Interim Report », *The Antiquaries Journal*, vol. 15, (1935), 401-19 ; « Tintagel in History and Legend », *Journal of the Royal Institution of Cornwall*, vol. 26 (1937-42).

145 C. Thomas, *Tintagel Castle*, English Heritage, 1988, p. 14.

146 « **Tagell* would have a hard /g/ (rhymes with 'snaggle'), and we have to guess that early writers in Norman French and Latin, like the poet Beroul and Geoffrey of Monmouth, saw this in *writing*. When *spoken* in Norman French, this *g* became a /j/ sound, hence in 1207 the name of Robert de *Tintaiol* (where the second *i* represents /j/, or very close to it) and Geoffrey's own *Tintagol* (with *g* = /j/), which because of the prestige of these literary forms the present pronunciation. » (C. Thomas, *Tintagel. Arthur and Archeology*, English Heritage, 1993, p. 37)

147 « With barbarism pressing on all sides, his parents killed in the misfortune of war, and his country on the brink of annihilation, this king, a lone beacon of hope, optimism, and confidence, deflected catastrophe for approximately half a century. » (F. D. Reno, *Historic Figures of the Arthurian Era*, p. 270)

148 « A Reappraisal of Geoffrey of Monmouth's Allusions to Cornwall », *Speculum*, vol. 48, no. 3 (1973), p. 510-524.

by the fact that the title of Earl of Cornwall was prominent when Geoffrey was writing.¹⁴⁹ » Mais l'intérêt de Geoffroy de Monmouth pour la reconnaissance et le soutien de la noblesse n'est pas le seul à avoir dicté le lieu de la naissance d'Arthur : la situation géopolitique de la Cornouaille au XII^e siècle place en effet cette région dans un état d'isolement et d'autonomie bretonne unique en Angleterre :

Looking at Cornwall from Geoffrey's point of view, it had much to commend it. Because of the royal connections of the first holders of the earldom, the title was well known yet probably few people had ever visited the county. Its magnates did not frequent the court. Geoffrey needed a British background for his British hero-king and, outside Wales, Cornwall was the last stronghold of that race. The countryside with its numerous Celtic memorials, its standing stones and "giant's graves," reminders of former and little-known inhabitants, lent itself to a tale of shape-shifting and romantic seduction. Also there were local traditions of a warlike "duke" Teudar or Tador and legends of little known saints. In short it supplied an excellent background for a "history" of an antique hero-king to which Geoffrey's own elaborations could be added without much fear of challenge.¹⁵⁰

Ces considérations politiques, géographiques et archéologiques fournissent à Geoffroy de Monmouth d'excellentes raisons pour planter à Tintagel le décor de la naissance d'Arthur. Bien que le lieu qu'il nomme Tintagel n'ait pas existé sous ce nom, les discussions sur les sources directes de Geoffroy de Monmouth sont nombreuses et les tenants de l'historicité d'Arthur sont convaincus que le choix de l'auteur a été motivé par la présence réelle et attestée d'une activité commerciale et militaire importante sur le promontoire associé au Tintagel de l'*HRB*.

Le résultat des fouilles archéologiques témoigne en effet d'une activité intense entre 450 et 600 ; si l'hypothèse auparavant privilégiée d'un monastère celte est

149 E. M. R. Ditmas, « A Reappraisal of Geoffrey of Monmouth's Allusions to Cornwall », p. 510.

150 E. M. R. Ditmas, « A Reappraisal of Geoffrey of Monmouth's Allusions to Cornwall », p. 511.

aujourd'hui réfutée¹⁵¹, des fragments de poterie coïncidant avec une production méditerranéenne (Afrique du Nord et Asie mineure) remontant à la période entre 400 et 600 suggèrent un degré de richesse et d'opulence significatif. La seule certitude qui se dégage de ces découvertes archéologiques demeure celle de la présence sur le site d'un occupant socialement supérieur. Elle permet ainsi de soutenir l'hypothèse selon laquelle y résidait une famille noble, issue de l'aristocratie romaine et à laquelle aurait pu appartenir un Arthur historique¹⁵². Il est également possible que ce lieu ait été un site royal contrôlant l'exportation de l'étain produit par les mines toutes proches et dont le rayonnement restera longtemps considérable¹⁵³.

Ainsi l'existence d'un lieu de pouvoir habité par un personnage puissant et riche aurait pu traverser les siècles pour nourrir et inspirer l'*HRB* de Geoffroy de Monmouth. Mais cette association Arthur/Tintagel était-elle recevable aux yeux de ses contemporains ? En d'autres termes, l'idée de faire concevoir Arthur au château de Tintagel était-elle motivée par le souci d'ancrer un récit fictif dans un univers réaliste et plausible ? E. M. R. Ditmas ne doute pas de cette intention : « He did, however, go to considerable lengths to secure verisimilitude by a careful choice of names of people and places, utilising odd fragments of knowledge mentally garnered and stored. »¹⁵⁴ »

Les plus récentes fouilles archéologiques effectuées directement sur le promontoire et aux environs soutiennent l'hypothèse d'une résidence royale et d'une place forte érigée pour contrer l'envahisseur irlandais entre le V^e et le VII^e

151 I. Burrow, « Tintagel – some problems », *Scottish Archeological Forum*, vol. 5, (1973), p. 99-103 ; C. Thomas, « East and West: Tintagel, Mediterranean Imports and the early Insular Church », *The Early Church in Western Britain and Ireland*, Oxford, 1982, p. 17-34.

152 « résidences de haut standing social. » (S. Lebecq, *Histoire des Îles Britanniques*, Presses universitaires de France, 2007, p. 70)

153 S. Lebecq, p. 78.

154 « A Reappraisal of Geoffrey of Monmouth's Allusions to Cornwall », p. 520.

siècle¹⁵⁵ ou d'un « regional seat of government »¹⁵⁶. Par contre, aucune preuve ne confirme l'hypothèse d'un château médiéval connu de Geoffroy de Monmouth au début du XII^e siècle : le seul château connu sur le promontoire a été construit autour de 1230. La renommée de Tintagel au début du XIII^e siècle était largement reconnue en Occident grâce aux littératures arthuriennes et le château aurait été construit par un propriétaire soucieux d'associer son nom au prestige des lieux. O. J. Padel, comme C. Thomas¹⁵⁷, découpe l'exploitation du site de Tintagel en trois phases :

first, its occupation, as a site of considerable importance, between c. 450 and c. 600, followed by a period of apparent unimportance lasting for several centuries. Second, its appearance in international legend in the twelfth century, as a residence or defensive site of the supposed Dark-Age rulers of Cornwall; and third, a century after the first appearance of those legends in written texts, the building of a castle there, which does not seem to have served any function other than exemplifying the legends themselves.¹⁵⁸

Ces informations sur Tintagel ne peuvent soutenir l'idée d'un lien préexistant entre Arthur et cet espace géographique. En ancrant la vie d'Arthur sur ce promontoire, Geoffroy de Monmouth l'inscrivait plutôt dans la continuité d'un lieu impressionnant dont les ruines¹⁵⁹ encore visibles au début du XII^e siècle suggéraient la demeure d'un homme puissant et auquel le nom en ancien Cornique faisait écho.

¹⁵⁵ Le site appartient à une catégorie, plus large, de structures fortifiées « utilisant des défenses naturelles (comme Dunadd en Argyll, Dumbarton Rock dans le Strathclyde, Dinas Powys dans le Gwent, Dinas Emrys dans le Gwynedd, ou Tintagel sur la côte nord de la Cornouaille) ». (S. Lebecq, p. 77)

¹⁵⁶ G. Ashe, « The Origins of the Arthurian Legend », p. 4.

¹⁵⁷ C. Thomas, *Tintagel, Arthur and Archeology*, p. 13.

¹⁵⁸ O. J. Padel, « Some south-western sites with Arthurian associations », *The Arthur of the Welsh: the Arthurian legend in medieval Welsh literature*, University of Wales Press, 1991, p. 234.

¹⁵⁹ L'absence d'une présence humaine importante en dépit des avantages stratégiques que laissait apparaître le site du futur château de Tintagel s'explique notamment par le mode d'occupation des envahisseurs saxons : « ... les Anglo-Saxons qui, dans leur pays d'origine, ne connaissaient pas le phénomène urbain se sont peu intéressés aux villes – du moins dans un premier temps. Longtemps, on a même cru que la vie des cités s'était complètement arrêtée dans la Grande-Bretagne occupée, peut-être sur la foi d'un poème anglo-saxon contenu dans le *Book of Eceter* (recueil de la fin du X^e siècle contenant des poèmes qui peuvent avoir été écrits plusieurs siècles plus tôt) (...) En réalité, les fouilles de Dorchester, de Londres, de Canterbury ou d'Eboracum\York suggèrent qu'il put y avoir encore une vie à l'intérieur des remparts aux V^e-VI^e siècles, mais que cette vie, délaissant les monuments de prestige, ne se déroulait plus guère dans l'ancien habitat, mais dans ces cabanes excavées dont les Anglo-Saxons avaient transporté le modèle depuis le continent. » (S. Lebecq, p. 59)

1.2.2 Le couronnement d'Arthur

Les textes à la disposition d'un auteur au XII^e siècle donnent peu d'informations sur l'enfance d'Arthur et sur son entrée dans le monde adulte. C'est essentiellement à Geoffroy de Monmouth que l'on doit des épisodes sur cette période de sa vie, dont celle-ci :

Après la mort d'Uterpendragon, les nobles de la Bretagne venus de différentes provinces se rassemblèrent dans la cité de Silchester et suggérèrent à Dubrice, archevêque de la Ville-des-Légions, de sacrer le roi Arthur, fils d'Uther. (...) Dubrice souffrait du malheur qui affligeait son pays ; il couronna donc Arthur du diadème royal en présence des évêques.¹⁶⁰

Ce bref passage donne au lecteur contemporain de Geoffroy de Monmouth une représentation concrète du siège du pouvoir arthurien. M. R. Dimtas remarque à cet effet: « If he knew the traditions it seems that the visible ruins of Roman civilisation at Caerlon-on-Usk, his City of Legions, appealed to him more than a hill-fort in Cornwall.¹⁶¹ » Le couronnement d'Arthur est dès lors relié à une ville que les lecteurs familiers avec la géographie du Pays de Galles pouvaient reconnaître :

Certes, Geoffroy de Monmouth situe la capitale du roi des Bretons dans une autre cité, une ville du Pays de Galles, Caerleon, qu'il connaissait bien parce qu'elle était proche de Monmouth, le pays de ses parents, et qui présentait à son époque des vestiges romains importants, comme un système de chauffage par hypocauste bien visible.¹⁶²

¹⁶⁰ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 203, ch. 143.

¹⁶¹ E. M. R. Dimtas, « Geoffrey of Monmouth's Allusions to Cornwall », p. 520.

¹⁶² A. Chauou, *Le Roi Arthur*, Seuil, 2009, p. 38.

La ville de Caerleon, ou « La Cité des Légions ¹⁶³ », a été fondée en 74 ou 75 par les Romains et fait partie des trois bases légionnaires alors établies en Bretagne romaine. La forteresse était pourvue de tout ce qui était nécessaire à la présence romaine : bains, hôpital, unité administrative, écuries, greniers, etc. À l'extérieur des remparts se trouvaient un amphithéâtre, les installations civiles ainsi qu'un cimetière ; sa situation géographique particulièrement clémente lui valut une réputation enviable auprès des voyageurs et des commerçants ¹⁶⁴. La ville fut systématiquement démolie avec le départ des légions qui l'habitaient et cette destruction, associée au pillage des pierres qui eut cours pendant tout le Haut Moyen Âge, fit en sorte que les traces de l'occupation romaine furent réduites à quelques bouts de murs. Les premières découvertes archéologiques eurent lieu en 1602, mais ce n'est qu'en 1847 que de véritables fouilles furent entreprises ¹⁶⁵. Entre 290 et 1847, les observateurs et historiens ne pouvaient donc se fier qu'aux légendes, aux traditions orales et aux quelques vestiges trouvés par hasard.

La Ville des Légions était cependant connue des chroniqueurs anglais qui avaient été associés à la création et la diffusion du personnage d'Arthur. Bède mentionne du reste la ville dans un contexte de glorification chrétienne, en lien avec le martyre de saint Alban :

À la même époque subirent la passion Aaron et Jules, citoyens de la Ville des Légions, et d'autres, hommes et femmes, en grand nombre, en divers lieux, qui, torturés par des supplices variés et écartelés avec un raffinement sans précédent, élevèrent, la lutte finie, leur âme vers les joies de la cité terrestre. ¹⁶⁶

Ce passage reprend presque textuellement Gildas, le seul autre auteur qui ait mentionné le supplice d'Aaron et Jules :

¹⁶³ R. J. Brewer, *Caerleon and the Roman army: Roman Legionary Museum: a guide*, National Museums & Galleries of Wales, 2000, p. 5.

¹⁶⁴ A. Fox, « Roman Exeter », *The civitas capitals of roman Britain*, Leicester University Press, 1966, p. 46.

¹⁶⁵ R. J. Brewer, p. 9.

¹⁶⁶ Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, Livre I, ch. VII, p. 19-20.

C'est alors que Dieu daigna éclairer la Bretagne par l'exemple des saints Martyrs, dont les lieux de sépulture et les lieux de passion, s'ils n'avaient pas été enlevés aux Bretons par les Barbares, continueraient d'enflammer les esprits du zèle divin. Du moins a-t-on vu subsister le culte de saint Alban de Verolamium, de saint Aaron et de saint Julius de la Ville des Légions (Caerlion).¹⁶⁷

Geoffroy de Monmouth enrichit l'histoire de la Ville des Légions en expliquant qu'elle fut fondée par Belin sous le nom de *Kaerusc* (*Caer Wysc*) avant d'être reprise par les Romains et rebaptisée. C'est également là que fut enterré Gurguint Barbtruc, roi « mesuré et sage (qui) aimait la paix et la justice. ¹⁶⁸ » L'énumération des rois et reines de renom associés à cette cité continue avec Lucius qui se convertit au christianisme¹⁶⁹. La ville devient avec lui une capitale de la royauté chrétienne et c'est sous son règne que les sages envoyés par le pape, pour soutenir la foi du nouveau converti, installèrent des archevêques dans « trois des plus nobles cités : Londres, York et la Ville-des-Légions dont le site, sur l'Usk dans le Glamorgan, est attesté par d'anciennes murailles et d'anciens édifices. ¹⁷⁰ » Geoffroy raconte à son tour l'histoire des martyres Aaron et Julius :

Parmi tous ceux, hommes et femmes, qui figurent avec majesté dans l'armée du Christ, il y eut les martyrs Alban Verolaminus ainsi que Julius et Aaron, habitants de la Ville-des-Légions. Alban brûlait de charité divine; voyant son confesseur Amphibalus poursuivi par les persécuteurs et sur le point d'être pris, il le cacha dans sa maison, puis, ayant échangé ses vêtements avec lui, s'avança vers la mort en sacrifice, imitant en cela le Christ qui avait donné sa vie pour ses brebis. Quant aux autres, le corps horriblement déchiré et lacéré, ils s'envolèrent rapidement vers les merveilleuses portes de Jérusalem avec le trophée des martyrs.¹⁷¹

¹⁶⁷ Gildas, dans E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 14.

¹⁶⁸ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 45.

¹⁶⁹ Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, Livre I, ch. IV, p. 14.

¹⁷⁰ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 72.

¹⁷¹ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 77, p. 115.

Geoffroy insiste sur l'association de cette ville avec le martyr de Julius en envoyant la reine Guenièvre, épouse d'Arthur, s'y retirer dans le monastère de Julius après qu'elle eut trahi son époux : « Elle s'enfuit d'York vers la Ville-des-Légions où elle se retira parmi les religieuses du monastère de Julius le Martyr, promettant d'y mener une vie chaste. ¹⁷² »

Dans le chapitre 156 de l'*Histoire des rois de Bretagne*, à l'occasion du couronnement d'Arthur, Geoffroy y va aussi d'une description de la ville :

[Caerlon] se trouvait dans le Glarmorgan, sur l'Usk, non loin de la mer de Severn : bénéficiant d'un site agréable et plus abondamment pourvue de richesses que les autres cités, elle était le lieu idéal pour une telle cérémonie. D'un côté de la ville, coulait le fameux fleuve de la Severn, par lequel les rois et les princes d'outre-mer qui devaient venir pouvaient accéder avec leurs navires. De l'autre côté, elle était entourée de bois et de prairies ; des palais royaux témoignaient de sa puissance et leurs toitures dorées rappelaient Rome. Elle était aussi réputée pour ses deux églises dont l'une, édifiée en l'honneur de Julius le Martyr, abritait un très beau chœur de vierges consacrées à Dieu. La seconde avait été fondée à l'intention de saint Aaron, compagnon de Julius : elle était entretenue par une communauté de chanoines et représentait le troisième siège métropolitain de la Bretagne. La ville possédait entre autres un gymnase et deux cents philosophes ; versés dans l'astronomie et les autres arts libéraux, ils observaient scrupuleusement le cours des astres et, par de sûres estimations, prédisaient au roi Arthur les prodiges des temps à venir. (...) Il y avait aussi les archevêques des trois sièges métropolitains, celui de Londres, celui d'York et Dubrice, archevêque de la Ville-des-Légions. Ce dernier, primat de Bretagne et légat du siège apostolique, était d'une si remarquable piété qu'il guérissait par ses prières les hommes atteints de maladie. ¹⁷³

Ce passage ne fournit pas plus de renseignements précis sur les lieux occupés par le roi, mais ne nuit en rien à la plausibilité que Geoffroy voulait donner à son récit en en campant l'action dans des lieux connus de ses contemporains. En effet, la présence de ruines importantes ¹⁷⁴ associées à Caerleon permettait de suggérer

¹⁷² Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 177, p. 256.

¹⁷³ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 156, p. 219-220.

¹⁷⁴ « At Tintagel the headland would have gone through a long phase of vacancy or near-vacancy before Geoffrey told his

aux lecteurs l'existence d'un roi glorieux ancré dans l'histoire de la région. Si les détails que fournit Geoffroy ne nous permettent pas aujourd'hui de lier la conception, le règne et le couronnement d'Arthur à une géographie précise¹⁷⁵, il semble néanmoins qu'il a tenté d'ancrer l'histoire du roi dans un environnement alliant à la fois grandeur spirituelle et militaire.

1.2.3 Batailles d'Arthur

Les exploits du « chef de guerre » consistent en une série de douze batailles menées contre l'envahisseur saxon, batailles au cours desquelles il eut l'occasion de démontrer sa bravoure et pour lesquelles il bénéficia de l'aide du Seigneur et de la Vierge Marie. La principale, la bataille du mont Badon, a été étudiée et datée de façon approximative grâce à une confrontation et à une mise en commun de différentes sources : le texte de Gildas ; le texte des *Goddoddin* (*Y Goddoddin*), un éloge en Gallois dédié à une milice du royaume anglais des *Goddoddin*, près d'Édinbourg, et qui aurait été décimée au cours d'un raid contre la Northumbrie anglaise autour de 600 ; et, enfin, le gallois *Marwnad Cynddylan* (*Lamentation pour Cynddylan*), qui raconte l'histoire d'un roi de la moitié du VII^e siècle (v. 655) qui se serait battu contre les Anglais¹⁷⁶. Dans tous ces cas, les textes suggèrent qu'Arthur aurait été un modèle parmi les guerriers sans pour autant préciser son statut social.

C'est par Nennius que nous parvient la suite des exploits militaires d'Arthur. Alors que Gildas et Bède ne mentionnaient qu'une seule bataille, l'*HB* en mentionne douze qui seraient reliées¹⁷⁷ aux terres du centre nord de

talé. He was not spinning a fantasy around famous ruins as he did at Caerleon. » (G Ashe, « The Origins of the Arthurian Legends », p. 5)

¹⁷⁵ Certains lieux peuvent être identifiés sans problème mais plusieurs demeurent l'objet de vives discussions : la Ville-des-Légions, par exemple, n'a pas été fermement identifiée. De plus, certaines traditions savantes campent le personnage au Sud-Est de l'Angleterre plutôt qu'en Comouailles. (F. D. Reno, p. 11)

¹⁷⁶ P. J. C. Field, « Arthur's Battles », p. 16-17.

¹⁷⁷ Cette association est soutenue par F. D. Reno, qui s'inscrit cependant contre les résultats proposés par L. Alcock. Ce

l'Angleterre¹⁷⁸. Les difficultés inhérentes à la traduction et à l'interprétation des passages où elles sont évoquées font qu'on ne peut guère compter sur une bonne version française. Comme le fait remarquer K. Jackson, une étude avancée de la géographie militaire de l'*HB* ne peut se passer d'une solide connaissance des langues celtiques anciennes. Bon nombre d'études s'appuient sur des analogies phonétiques que désavouent les spécialistes du monde celtique¹⁷⁹. La liste des batailles qui suit reprend les principaux travaux en la matière :

1) La première bataille aurait eu lieu dans l'estuaire de la rivière Glein : « *Primum bellum...in ostium fluminis quod dicitur Glein.* » Plusieurs affluents peuvent correspondre à cette toponymie (Glenmore, Glen Gary, Glen (affluent de la Till, mentionné par Bède sous la forme *Gleni*))¹⁸⁰ et P. J. C. Field, comme K. Jackson, souligne que le mot *glein*¹⁸¹ voulait dire « pur » ou « clair » en ancien Gallois ; il peut donc désigner n'importe quel cours d'eau. De plus, le mot *ostium* peut signifier « estuaire » ou « confluent ». Field remarque cependant que les verbes employés par Nennius pour décrire le lieu de ce premier affrontement sont au présent, impliquant par le fait même une utilisation contemporaine du vocabulaire¹⁸². F. D. Reno associe à ce terme les rivières Glyme ou Cain¹⁸³.

2) *Secundum et tertium et quartum et quintum (bellum) super aliud flumen quod dicitur Dubglas et est in regione Linnius*¹⁸⁴. L'emploi du présent permet encore une fois de supposer une connaissance contemporaine du terrain, mais

demier désignait plutôt le Kent comme environnement arthurien. (L. Alcock, *Arthur's Britain*, Penguin, 1973, p. 32-33)

178 La progression du récit et des différentes batailles serait également soutenu par le fait, très concret, que la voie romaine qui quittait Londres vers le nord se rendait en Écosse, passant par Lindsey, York et Binchester, tous de hauts lieux arthuriens. Que ces épisodes soient réels ou non, le fait de les associer à une géographie plausible ne peut que renforcer le pouvoir évocateur du récit.

179 K. Jackson, « Once Again Arthur's Battles », *Modern Philology*, The University of Chicago Press, vol. 43, no. 1 (1945), p. 45.

180 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 140.

181 Parmi les variantes : Gem, Glem, Glen, Cain, Glyme.

182 « That implies that the name was in use in Nennius's time, but we cannot be sure that it is in use now. » (P. J. C. Field, « Arthur's Battles », p. 13)

183 F. D. Reno, p. 314.

184 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 141.

l'identification précise des termes *Dubglas* et *Linnius* confond les chercheurs, et K. Jackson n'hésite pas à approuver ceux qui, devant la multitude des possibilités, « make no claim »¹⁸⁵. E. Faral accepte d'emblée l'association *Dubglas* \ Douglas (rivière du Lancashire qui se jette dans la mer d'Irlande). Il ne trouve cependant aucune correspondance pour *Linnius*, à moins de supposer des erreurs de transcription du manuscrit (ce qui permettrait, par exemple, de proposer un original *Liunius* \ *Liun-ius* qui serait l'équivalent de *Leonenses* (*Leon-enses*) : habitants de *Caer Leon Gawr*¹⁸⁶. P. J. C. Field remarque néanmoins qu'un très grand nombre de cours d'eau portent encore aujourd'hui des noms dérivés du vieil Anglais *Dubglas*, « bleu-noir », et qu'un plus grand nombre encore aurait pu être répertorié au moment de la rédaction de l'*HB*¹⁸⁷.

3) *Sextum bellum super flumen quod vocatur Bassar*. Le lieu pourrait être une rivière à quelques kilomètres du Douglas. Il pourrait aussi s'agir de la rivière Perry qui, tirant son nom d'une agglomération proche, serait devenue la Bassas, soit « rivière de Baxenden »¹⁸⁸. Motivé par son interprétation voulant que les batailles d'Arthur se soient déroulées en Écosse, W. F. Skene y lit une référence à Dunipace¹⁸⁹. Plus critique qu'E. Faral et W. F. Skene, P. J. C. Field conclut que « No-one has been able to suggest a plausible location for this, although Nennius's present tense shows that he knew where it was »¹⁹⁰.

4) *Septiumum...bellum in silva Celidonis ; id est Cat Coit Celidon*. Ce passage de l'*HB* demeure obscur. L'interprétation habituelle veut que Celidon soit le nom d'une ville et se traduise par *bois de Celidon*. L. Mathey-Maille précise :

185 K. Jackson, p. 47.

186 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 141.

187 De toute évidence, les recherches portant sur le théâtre des aventures arthuriennes ne peuvent faire l'économie d'une connaissance poussée de toutes les langues parlées en Angleterre, et autour, et ce bien avant l'arrivée des Romains. Ce travail ne peut prétendre à une telle érudition et il nous faudra tenter de cerner les principales propositions soumises par ceux et celles qui ont tenté de créer des liens entre le vocable des textes et les réalités linguistico-géographiques.

188 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 141.

189 W. F. Skene, *The Four Ancient Books of Wales*, Edmonston and Douglas, 1868, p. 54.

190 P. J. C. Field, « Arthur's Battles », p. 14.

« Désignation vague de la sauvage Écosse. Geoffroy utilise ici la forme galloise du nom.¹⁹¹ » P. J. C. Field affirme aussi que la forêt concernée doit se trouver en Écosse¹⁹² : « A Caledonian forest must be in Scotland. Early Welsh tradition puts it between Carlisle and Glasgow.¹⁹³ » Convaincu également de l'origine écossaise du nom, K. Jackson¹⁹⁴ soupçonne l'auteur de l'*HB* d'avoir utilisé un terme vaguement connu par la tradition galloise sans pour autant l'associer à un lieu précis.

5) *Octavum...bellum in castello Guinnion*. E. Faral, comme A. Anscombe¹⁹⁵, admet pour cette bataille l'emplacement de *Vinovia* ou *Vinnovium* (Binchester, au Nord-Est de l'Angleterre)¹⁹⁶. Les fouilles archéologiques démontrent que cet emplacement a pu être repris et renforcé par les Bretons des V^e et VI^e siècles en résistance à l'envahisseur saxon. L'identification est phonétiquement correcte et les ruines correspondant à un *castellum* (site fortifié) sont encore visibles. Les lecteurs de l'*HB* pouvaient ainsi reconnaître aisément l'endroit où se déroule cette partie de la vie d'Arthur. Selon E. Faral, l'association entre le récit et le lieu avait été préalablement établie par l'*HB* et faisait de Château-Guinnion le lieu où Arthur avait porté sur ses épaules l'image de la Vierge :

On conçoit mal que la localisation de la légende sous forme d'un culte régulier ait pu suivre l'apparition d'une simple phrase noyée dans une compilation. Tout semble indiquer que l'auteur de l'*Historia Brittonum* n'était pas un familier des régions de la Northumbrie. Ce n'est pas lui qui aurait trouvé le nom de Château-Guinnion si on ne le lui avait pas fourni. Et si quelqu'un lui a fourni, c'est sans doute parce qu'une légende ecclésiastique l'avait popularisé.¹⁹⁷

191 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 342.

192 D'autres, notamment G Ashe, ne doutent pas de cette probabilité : « Two of Nennius's battles can be located with fair confidence, one at Chester and one in southern Scotland; they make sense only in the context of widespread Saxon raiding in alliance with Picts, which is attested by Gildas and Bede... » (G Ashe, « The Origins of the Arthurian Legend », p. 2)

193 P. J. C. Field, « Arthur's Battles », p. 14.

194 K. Jackson, p. 49.

195 A. Anscombe, « Local Names in "Arthuriana" in the "Historia Brittonum" », *Zeitschrift für celtische Philologie*, vol. 5, no. 1, 1905, p. 103.

196 Station romaine sur la route de Cataracto à Bremenium.

197 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 150.

Cette assurance n'est cependant pas partagée par F. D. Reno, pour qui le *castello Guinnion* ne correspond à aucun lieu connu¹⁹⁸. K. Jackson remet également en question l'association *castello Guinnion* / Binchester, affirmant que « The general consent given to Binchester is the most striking in that the arguments are mistaken. »¹⁹⁹

6) *Nonum bellum...in urbe Legionis*. E. Faral²⁰⁰ identifie là Cester (Nord-Ouest de l'Angleterre). Cette affirmation est notamment corroborée par le fait que les Anglais y auraient perdu une bataille en 613\616 (la *Bataille de Chester*). L'ensemble des chercheurs arthuriens accepte d'emblée le fait que Nennius aurait traduit par *urbs legionis* une phrase originale en gallois: *cair legion*, qui était couramment utilisée pour désigner un lieu. Le mot *cair* est au centre de la polémique qui porte sur l'identification du lieu désigné par Nennius : est-il attribuable à toutes les villes, à un lieu-dit ou à une fortification²⁰¹?

7) *Decimum...bellum in lotore fluminis quod vocatur Tribuit*. Alors qu'E. Faral²⁰² n'est pas convaincu par l'interprétation d'A. Anscombe qui joue avec le mot *Tribuit* pour en faire *traetheu goit* (fleuve Goyt), il ne propose pas d'autre possibilité. P. J. C. Field rappelle que ce lieu est mentionné dans trois poèmes du *Black Book of Carmarthen*²⁰³. L'un de ces poèmes associe le lieu avec Arthur et mentionne qu'un des guerriers d'Arthur aurait ramené un bouclier brisé de *Tribuit*. Un autre utilise la phrase *traetheu Tribuit* (les berges de Tribuit), ce qui correspondrait à ce que Nennius désigne comme *litus fluminis* (les rives de la

198 F. D. Reno, p. 315.

199 K. Jackson, p. 49.

200 Ses conclusions sont également influencées par les travaux d'A. Anscombe.

201 « However, unlike Gildas, Nennius seems to have had no sense of a distinction between *urbs* and *civitas* (he uses both words for the same place more than once.), and he appears to have a slight preference for the former. » (P. J. C. Field, « Gildas and the city of the legions », *The Heroic Age*, vol. 1, 1999, article en ligne : <http://www.mun.ca/mst/heroicage/issues/1/hagcl.htm>)

202 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 142.

203 Un des plus vieux livres entièrement rédigé en Gallois par un seul auteur, vers 1250. (P. J. C. Field, « Arthur's Battles », p. 15)

rivière \ fleuve). Le gallois *traeth* se traduit par « la bande de sable entre les marques de la marée haute et de la marée basse » et les deux phrases associées pourraient désigner un estuaire marin. K. Jackson croit que cette bataille aurait pu se dérouler dans le Sud de l'Écosse.²⁰⁴

8) *undecimum...bellum in monte qui dicitur Agned*. Cette partie de l'énumération des douze batailles d'Arthur pose un problème qui se rattache au travail d'édition. En effet, le manuscrit irlandais²⁰⁵ ne nomme ni la onzième ni la douzième bataille. A. Anscombe, cité par E. Faral, soutient que ces dernières auraient été, en fait, les batailles de Breguoinion et du Mont Agned :

Breguoinion serait l'ancien Bravonium, localité mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin et à laquelle correspond aujourd'hui Leintwardine, entre Kentchester et Wroxter. Le Mont Agned serait voisin d'*Acornbury* (Herefordshire), corruption du nom d'*Acconbury*, ou *Aconbury*, où la racine *agon-* correspondrait au brittonique *agn-*. Quant au Mont Badonis, ce ne serait autre chose qu'un Mons Hagonis, c'est-à-dire le Mons Agned. Ce nom de *Mons Hagonis*, *Mons Hagonicus*, aurait été, dans le texte de Gildas, déformé par un scribe en *Mons Badonicus*, et cette leçon, accueillie par Bède, se serait vulgarisée, pour se glisser finalement dans le texte des *Arthuriana* lui-même. Ainsi se serait introduit indûment dans ce texte le nom d'une treizième bataille, et les scribes des divers manuscrits, cherchant à résoudre la difficulté qui en résultait, auraient supprimé, pour revenir au nombre douze, les uns le nom d'Agned (MN), les autres celui de Breguoinion (HK), les autres celui du Mont Badon lui-même (P et version irlandaise). Mais cette théorie est très hasardée.²⁰⁶

G. Ashe soutient que « An unlocated Arthurian battle in Nennius, 'Agned', has been explained as a scribal contraction and corruption of Andegavum, that is, Angers.²⁰⁷ » En remettant en doute l'existence du mont Badon²⁰⁸, A. Anscombe,

²⁰⁴ K. Jackson, p. 53.

²⁰⁵ Todd, *Leabhar Breathnach anno sis: The Irish Version of the Historia Brittonum of Nennius*. Cité par E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 57.

²⁰⁶ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 143-144.

²⁰⁷ G. Ashe, « The Origins of the Arthurian Legend », p. 17.

²⁰⁸ G. Ashe ne remet pas en question l'existence absolue du Mont Badon qu'il situe près de Swindon ou plus à l'ouest, près de Bath; il souligne néanmoins l'immense problème de crédibilité associé à cette bataille causé par l'exagération des exploits

tout comme G. Ashe et E. Faral, s'éloignait cependant des conclusions de plusieurs autres chercheurs et son interprétation de la mutation subie par les onzième et douzième batailles ne fait pas l'unanimité. E. Faral ne retient finalement que quatre certitudes de l'information fournie par l'*HB* de Nennius :

Dubglas = Douglas;

Castellum Guinuion = Binchester;

Urbs Legionis = Chester;

Breguoinion = Leintwardine.

Plus prudent, K. Jackson ne retient que deux certitudes de son analyse²⁰⁹ :

Urbs Legionis = Chester

Silva Celidonis = Coed Celyddon (Écosse)

Le doute sur l'existence réelle du mont Badon²¹⁰ n'est pas commun à tous les lecteurs de l'*HB* et plusieurs considèrent le texte comme étant l'héritier d'une tradition orale digne de confiance. G. Ashe associe (comme C. Snyder) le mont Badon à Badbury Rings dans le Dorset, ou à Liddington Castle au sud de Swindon²¹¹. La lecture historicisante de P. J. C. Field est plus conciliante que celle d'E. Faral et il conclut que:

We might conclude that Nennius gives us a plausible list of battlefields contaminated by wild interpolations from a vernacular source or sources about the image of the Virgin Mary and the casualties inflicted by Arthur. (...) In summary, we may say that the Arthurian passages in the *Historia*, the *Annales Cambriae*, Nennius's battle-listing poem, and even the lost source Q look like serious and largely successful efforts to preserve information about the past.²¹²

d'Arthur. (G. Ashe, « The Origins of the Arthurian Legend », p. 3).

209 K. Jackson, p. 57.

210 C. Snyder propose un lexique « plus représentatif qu'exhaustif » qui permet d'entrevoir toute la complexité du problème de la localisation des éléments géographiques arthuriens. Par exemple, il nomme Badbury Rings, dans le Dorset, « L'un des candidats pour le Mont Badon de Gildas. On y voit encore les traces d'un camp fortifié de l'âge du fer qui a également accueilli un poste romain. » (p. 180)

211 G. Ashe, *King Arthur's Avalon*, p. 77.

212 P. J. C. Field, « Arthur's Battles », p. 21.

Son avis est motivé par l'emploi constant que fait Nennius d'une formule qui replace les événements dans le passé mais désigne les lieux par le présent: « Il combattait en même temps que les rois bretons (...) à l'embouchure du cours d'eau appelé Glein (...) appelé Dubglas (...) »²¹³. La transmission de la mémoire de ces batailles, ou campagnes, relayée par Nennius²¹⁴, se poursuit grâce à l'œuvre de Geoffroy de Monmouth. La démonstration de V. I. J. Flint dans son article *The Historia Regum Britanniae of Geoffrey of Monmouth: Parody and Its Purpose. A Suggestion* montre que les noms et lieux choisis par Geoffroy auraient pu l'être dans le but de ridiculiser ou de dénigrer²¹⁵ les auteurs auxquels il fait référence.

Si les intentions dernières de Geoffroy nous échappent, en définitive les commentateurs s'entendent néanmoins sur le fait qu'il a écrit pour des lettrés capables de discerner l'essentiel de son propos. Ainsi, le choix de certains lieux géographiques éclaire d'autant plus son intention d'ancrer Arthur dans le réel que ses lecteurs connaissent une certaine histoire de la Grande Bretagne et les lieux auxquels il fait référence. La sélection des batailles à laquelle Geoffroy procède en éliminant neuf épisodes (sur les douze initiales) n'est pas sans conséquences. E. Faral remarque à cet égard :

Au terme du récit qui racontait l'effort d'Arthur contre les Saxons, on avait vu, en somme, comment le roi avait nettoyé d'ennemis les trois régions de la Grande-Bretagne qu'on se rappelait encore, au temps de Geoffroy, comme les trois principaux centres de l'occupation germanique : la Mercie (batailles de la Douglas et de Lincoln-bois de Calidon), le Wessex (bataille du mont Badon), le Kent-Essex (blocus de Tanet). Mais Geoffroy voulait montrer mieux encore :

213 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 132.

214 « It looks very much as if, in writing about Arthur, Nennius or his source knew only that he had won twelve famous victories. » (K. Jackson, p. 57)

215 « In this attempt to suggest that Geoffrey meant not to make one history book but to mock many » (V. I. J. Flint, « The Historia Regum Britanniae of Geoffrey of Monmouth: Parody and Its Purpose. A Suggestion », *Speculum*, vol. 54, no. 3 (1979), p. 460.)

ce qu'Arthur avait soumis, ce n'était pas seulement la Bretagne, c'était l'Écosse.²¹⁶

1.2.4 Les conquêtes

La liste de conquêtes d'Arthur est tellement impressionnante qu'elle aurait pu laisser perplexe le public du XII^e siècle. Pourtant, à l'exception de quelques critiques qui ont souligné qu'Arthur a conquis plus de royaumes qu'il n'en existait à l'époque, on reçoit favorablement l'idée d'un Arthur maître de l'Occident, tel que dépeint par Geoffroy de Monmouth :

Après avoir conquis l'île de Bretagne, Arthur passe sans plus tarder en Hibernie, fait prisonnier le roi Gillamaur, et soumet le pays. Il en fait autant de l'Islande ; et à la nouvelle de ses irrésistibles succès, il reçoit la soumission spontanée de Doldave, roi du Gothland, et de Gunvaise, roi des Orcades.

Les rois du dehors, inquiets de voir sa libéralité et sa bravoure, s'organisaient pour lui résister. En l'apprenant, Arthur, qui avait cultivé la paix pendant douze années, décide de conquérir l'Europe. Il commence par cingler vers la Norvège pour y installer Lot, son beau-frère, père de Gaugain... Les Norvégiens ayant vainement opposé à Arthur un certain Riculf, qui est tué au cours de la lutte, le Breton assied son empire sur la Norvège et sur la Dacie.

Laissant alors Lot à la tête du royaume de Norvège, Arthur passe en Gaule. La Gaule, province romaine, était gouvernée, au nom de l'empereur Leo, par le tribun Flollo, qui tente de résister. Mais la nombreuse armée d'Arthur, augmentée de la fleur des chevaliers de Gaule, qu'il s'était attachée par ses largesses, est irrésistible : l'ennemi en est réduit à s'enfermer dans Paris. (...) Vainqueur, Arthur fait son entrée dans Paris...il conquiert l'Aquitaine et la Gascogne...neuf années plus tard, tout le pays lui appartient.²¹⁷

Cette liste des conquêtes d'Arthur confirme le caractère exceptionnel du roi breton en inversant les rôles historiques. On se souviendra en effet que, dans les faits, la Bretagne n'a jamais eu le dessus sur les Pictes, les Irlandais, les Scots, les Saxons, les Norvégiens, les Danois, les Gaulois, les Albanais ou les Romains,

²¹⁶ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 262.

²¹⁷ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 266-267.

pour ne nommer que ceux-là. Les noms de Gillamaur (roi d'Irlande), de Doldave (roi de Gothland), de Gunvaise (roi des Orcades) et de Sichelin (roi de Norvège) ne correspondent à aucune réalité et, si l'on connaît l'existence d'un Leo (ou Leon) I (règne de 457 à 474) et d'un Leo II (règne de 695 à 698), rien ne permet de les relier à l'histoire d'Arthur.

L'épisode du couronnement d'Arthur donne lieu à une énumération impressionnante de noms et de titres: « une adroite accumulation de noms propres est bien faite pour attraper l'air de l'histoire véritable.²¹⁸ » E. Faral en retrouve certains dans les généalogies galloises qu'aurait utilisées Geoffroy²¹⁹ mais une large part de ce chapitre demeure une pure fabrication de son auteur. Les noms qu'il invente ne sont cependant pas nés du hasard et, dans certains cas, ils lui permettent d'ajouter une dose de réalisme et de familiarité à ce récit fictif²²⁰.

Les conquêtes « locales » d'Arthur, soit celles qui auraient pu correspondre à la réalité géopolitique des contemporains de Geoffroy, « avaient été inspirées par plusieurs sources parmi lesquelles l'*HB* de Nennius²²¹ », mais c'est à Geoffroy que l'on doit les noms des différents chefs concernés :

Anguselus, chef de ce qui formait aux XI^e et XII^e siècles le Scotland proprement dit (ou Albanie), en bordure de la Mer du Nord, au nord du Firth of Forth, et dont la partie centrale formait le comté d'Angus ; — Urian, chef du Moray, au nord-ouest de la province précédente, à cheval sur le Glenmore ; — Lot, chef de la Lodonesie, c'est-à-dire du Lothian, sur la mer du Nord, au sud du Firth of Forth. En même temps, Geoffroy a établi certaines parentés et certaines alliances d'Arthur (...) il a précisé que Lot était le beau-frère d'Arthur et le père de Gauvain ainsi que de Modred; et d'autre part il a, dès cet endroit, mentionné le mariage d'Arthur avec Guennevere.²²²

218 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 275.

219 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 276.

220 Par exemple, quand Geoffroy utilise le nom de *Borel* pour le duc du Mans, il a recours à un nom qui commençait à se répandre dans le nord de la France au XII^e siècle. (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 277)

221 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 263.

222 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 264.

En plus d'associer le nom d'Arthur à la conquête de royaumes insulaires, Geoffroy profite de la liste des victoires pour unifier les deux grandes familles de Bretons: insulaires et continentaux. C'est en effet grâce à l'aide de son neveu Hoel, fils du roi Budic et roi de la Bretagne armoricaine, que les conquêtes d'Arthur sont possibles:

Pour finir, d'un commun accord, on envoya des messagers en Armorique au roi Hoel pour le mettre au courant du malheur qui frappait la Bretagne. Hoel était le fils de la sœur d'Arthur et de Budic, roi des Bretons armoricains. Informé des tourments qui étaient infligés à son oncle, Hoel donna l'ordre de préparer sa flotte. Il rassembla quinze mille soldats et profitant du premier vent favorable, aborda à Southampton.²²³

Cette partie du récit se justifie dans le texte par le rappel des prophéties qui concernaient Arthur :

Les oracles sibyllins l'ont prédit : un troisième empereur romain doit sortir de Bretagne. Les deux premiers étaient Belin et Constantin : nul doute que le troisième ne soit Arthur.²²⁴

En faisant du roi l'héritier d'une lignée d'empereurs et le protagoniste d'une prophétie « ancienne », le texte tel que présenté par E. Faral répond davantage à l'hypothèse d'un roi dont la nature mythologique, parce qu'ancrée à la fois dans la fondation du royaume et dans son territoire, contribue à sa popularité.

1.2.5 Avalon

Avalon a été décrit pour la première fois par Geoffroy de Monmouth et rien ne permet de savoir exactement à quoi il faisait référence, ni d'où il tenait cette

²²³ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 144, p. 206.

²²⁴ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 281. La traduction de L. Mathey-Maille ne contient pas cette référence aux prophéties de l'oracle.

information²²⁵. Parmi les explications proposées L. Mathey Maille retient celle de G. Ashe :

This was a Celtic Otherworld. In Welsh the name is Avallach or Afallach. Geoffrey has adopted an oddly charged spelling which is thought to have been influenced by the place-name Avallon in Burgundy. 'Avallon' is Gaulish and means 'place of apples' as its counterparts in Britain supposedly does.²²⁶

Cette association entre le nom Avalon et un « au-delà » rejoint la perspective celtisante de plusieurs commentateurs modernes et soutient aussi une lecture ésotérique de l'histoire arthurienne. Ainsi, dans son livre *King Arthur's Avallon*, G. Ashe décrit Glasonbury (Avalon) comme étant magique, « a national shrine, standing for the creative reconciliation of races and provinces. Here, says the legend, they buried Arthur, the human symbol of British unity against the Saxon invader.²²⁷ » Ses conclusions sont soutenues entre autres par les fouilles de R. Radford (1962-1963), qui démontraient que le lieu avait été occupé par un personnage proéminent à un moment coïncidant avec le règne d'Arthur. On découvrit, sous l'abbaye fondée par le roi Ines de Wessex (688-726), des preuves d'occupation subromaine (néolithique), romaine et postérieure : traces de bâtiments en bois, centaines d'os d'animaux, charbon, pierres calcinées, tuiles romaines, porte-lamper en fer, amphores, etc. Ces trouvailles permettent de supposer que ces vestiges étaient connus des habitants locaux. Qu'il s'agisse d'un lieu de culte païen, d'un ermitage chrétien, de la place forte d'un chef de guerre ou d'un poste de guet, il était crédible pour un lecteur du XII^e siècle d'imaginer que c'était le lieu de repos du plus grand roi chrétien de tous les temps.

225 E. Faral affirme de son côté : « Un fait matériel, solide, indiscutable, est que le nom d'Avallo apparaît pour la première fois chez Geoffroy et que ce nom n'est pas proprement un nom géographique, mais un nom de personne : l'île d'Avallo est l'île du personnage nommé Avallo. (...) l'adaptateur en vers latins du même Geoffroy, probablement Guillaume de Rennes, a écrit expressément qu'Arthur blessé s'était rendu à la cour du roi Avallo » (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 299)

226 G. Ashe, « A certain ancient book », *Speculum*, vol. 56, no. 2 (1981), p. 315-316.

227 G. Ashe, *King Arthur's Avallon, The story of Glastonbury*, Collins, 1957, p. 11.

En tout état de cause, l'aspect le plus marquant du lieu demeure le Tor, une « énigmatique colline en terrasse qui se dresse haut au-dessus de la plaine du Somerset ²²⁸ ». Des sentiers érodés et des terrasses labyrinthiques subsistent, témoins d'une vie dynamique et spirituelle et A. Chauou ²²⁹ rappelle les anciennes croyances reprises par les poésies galloises qui font du Tor un gouffre, un passage vers l'Autre Monde celtique. Le lien est renforcé par un jeu étymologique : Glastonbury serait la traduction du nom celte *Inys Wytrin*, l'île de Verre (la traduction omet de préciser que le mot « verre » serait, à l'origine, un nom propre) ²³⁰ :

As I reconstruct the story, a settlement called Avallonia (or, rather, Alballonia, Apple (place)), already famous as a British Elysium, intimately associated with the Arthurian cycle, and a renowned centre of Christianity, was occupied, about 500, by a band headed by Vitrinus Glast, who had migrated from Manau Guotidin, the littoral area between the Firth of Forth and the Aln, along the west coast through Glassonby and Glasson to Wells. He gave his own name to Alballonia (Inisvitrin), but the appellation was soon changed from his original name to his nickname and made to include his followers as well – probably something like *Glastineodunom. Finally, between 658 and 688, with the Saxon conquest, this name was transformed into its Saxon equivalent Glaestingaburgh, whence the present designation Glastonbury. ²³¹

228 C. Snyder, p. 43.

229 A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 205 en référence à G. Ashe, *The Quest for Arthur's Britain*, Praeger, 1968, p. 139-153, qui cite le poème gallois *The Spoils of Annwn*.

230 L. H. Gray, dans son article « The origin of the name of Glastonbury », donne un aperçu de la précision du débat : « Such is the material - by no means too abundant or too clear! If we had only the form Glastonia = Anglo-Saxon *Glestuin, we might indeed follow Caradoc and interpret the name as 'Urbs Vitrea,' 'Glaston,' 'Greenville,' comparing it with Glasbury-on-Wye (Breconshire), whose Welsh name is *y Clas* ('green en-closure'), and with the numerous Cornish and Irish place-names beginning with *glas* ('green'). The oldest appellation, however, was obviously Inisvitrin, which implies a Gaulish *inissis Vitrini (or Vitrina), and which must date from the Gaulish period because of the retention of initial *v*, which would become *f* in Irish, *gw* in Welsh (from the beginning of the ninth century), *uu=w* in Old Breton, and *gw* in Middle and Modern Breton; *inissis or *inissi is represented in Old and Modern Irish by *inis*, in Gaelic by *innis*, in Manx by *insh*, in Welsh by *ynys*, in Cornish by *enys*, and in Breton by *enez* (Vannetais *iniz*). The second part of the name may have been either *Vitrina or *Vitrini. The former is the traditional view, meaning 'green' (cf. Caradoc's 'gutrin [Welsh form!] vero vitrea'); but though this is, indeed, possible, as we have just seen, it seems best, on the whole, to regard it as the second, the genitive singular of a proper name *Vitrinos, i.e., 'island (or, peninsula) of Vitrin,' as has been maintained by Williams. In Latin, *vitrinus* is recorded by Du Cange only in an inventory of the Sainte Chapelle at Paris in 1376, but that it is much older is shown by Old French *vitrin* and Italian *vitрино* 'glassy'; and *Vitrinus is a perfectly possible formation on *vitrum* either in Latin or in Gaulish. That Vitrin was a Celtic saint, as Williams suggests, is, however, not so certain; he would seem to have been, rather, the chief of a band who settled at the 'island' which was to bear his name. » (*Speculum*, vol. 10, no. 1 (1935), p. 49)

231 L. H. Gray, p. 51.

1.3 Les découvertes pseudo-historiques

L'association directe de l'abbaye de Glastonbury et du roi Arthur commence quelques années après la publication de l'*HRB* de Geoffroy de Monmouth et participe au développement de la popularité de l'abbaye en reliant « les textes et la réalité, au carrefour de l'historiographie, de la fiction et de la politique.²³² » En effet, c'est sous l'autel de cette opulente²³³ et prestigieuse abbaye bénédictine bien ancrée dans le folklore et la tradition locale, peut-être la plus ancienne communauté chrétienne britannique²³⁴, que furent exhumées par les moines les dépouilles du roi et de la reine Guenièvre en 1191. Ils permettaient alors à l'abbaye, qui avait été gravement fragilisée financièrement par un incendie, de relancer les pèlerinages, de renflouer les coffres et de maintenir son statut : « During the period which marks the beginning of imaginative literary production, namely the twelfth century, Glastonbury Abbey was in the very center of English affairs.²³⁵ »

La découverte des tombes s'inscrit dans une économie reliquaire²³⁶ extrêmement bien développée au Moyen Âge, qui fonctionne selon une logique symbolique que M. Pastoureau analyse : « Le symbole est toujours plus fort et plus vrai que la personne ou la chose réelle qu'il a pour fonction de représenter²³⁷ ». Si l'abbaye de Glastonbury était reconnue comme un site chrétien d'importance, le prestige et la qualité de ses reliques, en revanche, ne lui permettaient plus de soutenir la concurrence avec les nouveaux établissements comme Cantorbéry, qui abritait les restes des premiers archevêques d'Angleterre,

232 A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 203.

233 Vers 1080-1086 l'abbaye aurait été la plus riche de tous les monastères (monastic house) d'Angleterre ; ses possessions incluaient des manoirs et des centaines de milliers d'âres de terres agricoles. (N. E. Stacy, « Henry of Blois and the Lordship of Glastonbury », *The English Historical Review*, vol. 114, no. 455 (1999), p. 3)

234 Cette interprétation est largement remise en question. À ce sujet : J. Clark, « Glastonbury revisited », *Folklore*, vol. 106 (1995), p. 93-96.

235 C. H. Slover, « Glastonbury Abbey and the Fusing of English Literary Culture », *Speculum*, vol. 10, no.2 (1935), p. 160.

236 L'expression nous a été inspirée par le texte « Reliques » de G Duby dans « L'an Mil », *Féodalité*, p. 332.

237 M. Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Seuil, 2004, p. 22.

dont saint Augustin. L'abbaye dut demander l'aide de la communauté et du roi Henri II pour surmonter les pertes occasionnées par l'incendie et commissionna deux auteurs, Guillaume de Malmesbury²³⁸ et Caradoc de Llancarfan²³⁹, pour redorer son histoire et lui créer un passé à la hauteur de ses ambitions. Leurs œuvres parvinrent à refleurir le blason de l'abbaye en y établissant l'ancienneté de la tradition chrétienne et en consolidant ses liens avec au moins trois saints de renom : saint Dunstan²⁴⁰, saint Patrick l'Irlandais et saint Gildas. Les œuvres produites ne sont toutefois pas des modèles de crédibilité selon nos critères modernes : « Le secret n'en est pas un pour nous : ces pièces, qui devaient si bien la servir, elle les avait pour la plupart fabriquées et, selon l'expression de M. Ferdinand Lot, Glastonbury fut, à partir du X^e siècle, une véritable officine de faux.²⁴¹ »

C'est à Caradoc de Llancarfan qu'il revient d'avoir une première fois lié l'histoire de l'abbaye avec celle du roi Arthur. Il raconte dans sa *Vie de saint Gildas*²⁴² que Gildas se prit d'affection pour le grand roi et il lui accorda sans peine le baiser de paix et le pardon. Il (Gildas, selon Caradoc de Llancarfan) dut plus tard se réfugier dans l'abbaye de Glastonbury, où il aurait écrit son *De excidio et conquestu Britanniae*.

Glastonia, l'île de Verre (*Urbs vitrea*), fut alors assiégée par le roi Arthur (*Arturus tyrannus*), à cause de Guennuvar, sa femme, que lui avait enlevée Melvas et que le ravisseur avait mise en sécurité derrière l'obstacle du fleuve et de marécages pleins de roseaux. Arthur, ayant cherché la reine pendant une année entière, avait enfin découvert le lieu de son séjour. Il y avait levé aussitôt l'armée de toute la Cornouailles et de toute la Dibnenie et l'on allait en venir

²³⁸ Il rédigea une première version de *De Antiquitate Glastonniensis ecclesiae* entre 1129 et 1135 environ; cette composition initiale n'existe plus et le texte encore lisible est un manuscrit postérieur. (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 406)

²³⁹ Il écrit vers 1135 la *Vie de saint Gildas*.

²⁴⁰ Il fut abbé de Glastonbury de 943 à 956 avant de devenir évêque de Worcester (957), évêque de Londres (959) et archevêque de Cantorbéry (961).

²⁴¹ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 404.

²⁴² Éditée dans T. Mommsen, *M. G. H., Auctorum Antiquissimorum*, XIII, *Chronica Minora*, Berlin, 1898, III, p. 107-110.

aux mains quand l'abbé de Glastonbury, se présentant au roi Melvas en compagnie de Gildas et à la tête de ses moines, lui persuada de rendre la reine qu'il avait enlevée. (...) « Glastonia », ajoute Caradoc en terminant, « s'appelait autrefois *Ynisgutrín* et c'est le nom que donnent les Bretons de l'endroit : le breton *ynis* répond au latin *insula* et *gutrín* veut dire *vitrea*. Après l'arrivée des Anglais et l'expulsion des Bretons, c'est-à-dire des Gallois, le nom devint *Glastigberi*, correspondant au nom ancien : car l'anglais *glas* répond au latin *vitrum* et *beria* à *civitas*. De là *Glastiberia*, c'est-à-dire *Vitrea civitas*. »²⁴³

La lecture de ce texte et les caractéristiques que Caradoc de Llancarfan attribue à Arthur suggèrent à E. Faral²⁴⁴ une influence galloise : le prince séculier est brutal, violent et enclin aux abus, mais s'incline devant l'autorité ecclésiastique et craint le jugement de Dieu. C'est donc dans ce contexte et grâce aux liens établis entre le roi et l'abbaye que se déroula l'épisode décrit par Giraud de Barri, un Gallois « ecclésiastique devenu *familiare* du roi, (...) sorte de haut fonctionnaire²⁴⁵ » :

Nous ne devons pas négliger de rappeler aussi l'illustre Arthur, roi des Bretons, que célèbrent les histoires du noble monastère de Glastonbury, dont il fut en son temps le principal patron et le bienfaiteur le plus libéral. Par-dessus toutes les églises de son royaume, c'est celle de Glastonbury, dédiée à Marie, la sainte mère de Dieu, qu'il aima et fit bénéficier d'une dévotion toute particulière. Aussi, homme de guerre, avait-il fait peindre sur le haut de son bouclier, du côté intérieur, l'image de la sainte Vierge, afin de l'avoir constamment sous les yeux pendant la bataille, et jamais, quand il était sur le point d'engager le combat, il ne manquait de baiser ses pieds avec ferveur.

Or, ce corps, dont la légende prétendait qu'il avait disparu dans un pays de rêve et qu'il avait été emporté au loin par des sortes d'esprits sans avoir été atteint par la mort, ce corps, après avoir été révélé par des signes presque miraculeux, a été retrouvé de nos jours à Glastonbury, entre deux pyramides de pierre élevées jadis dans le cimetière, gisant profondément en terre dans un tronc de chêne creusé, et, solennellement transféré dans l'église, il y a été pieusement déposé dans un tombeau de marbre. Une croix de plomb placée sur une pierre, non pas à l'endroit (comme c'est notre usage) mais à l'envers (je l'ai

243 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 410.

244 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 414.

245 A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 72.

vue et j'en ai touché l'inscription, taillée, non pas en relief, mais en creux, et tournée du côté de la pierre), disait : « Ici gît l'illustre roi Arthur, enseveli avec Wenneveria, sa seconde femme, dans l'Île d'Avallonie. »

.....

Bien qu'il existât plusieurs indices que le corps était là, les uns dans les textes conservés au monastère, d'autres dans les inscriptions (d'ailleurs presque effacées par le temps) des pyramides, d'autres dans les visions et révélations reçues par certains hommes de bien et de religion, c'est surtout le roi d'Angleterre, Henri II, qui, ayant recueilli de la bouche d'un chanteur d'histoire breton une tradition ancienne, fournit aux moines l'indication précise qu'ils trouveraient le corps profondément enfoui, à seize pieds au moins sous terre, et non pas dans la pierre, mais dans un tronc de chêne creusé.²⁴⁶

Cette association du roi Arthur avec l'abbaye et le lieu n'était pas unique en son genre²⁴⁷ et ne pouvait surprendre ses contemporains ; l'abbaye possédait les tombeaux authentiques de plusieurs rois anglais. L'efficacité de ce récit a été renforcée par les fouilles réelles entreprises en 1191 et attestées par deux preuves : d'une part, les fouilles de 1963 par l'archéologue C. A. Raleigh Radford ont démontré que les moines avaient bien creusé à cet endroit ; d'autre part, la croix de plomb portant l'inscription HIC IACET SEPULTUS INCLITUS REX ARTURIUS IN INSULA AVALONIA a été conservée jusqu'au XVIII^e siècle et a été reproduite à deux reprises²⁴⁸. La double caution des saints et des rois permettait donc aux moines de se protéger dans les domaines du temporel et du spirituel. Elle sous-entend également que le nom d'Arthur était alors suffisamment prestigieux et reconnu pour que cette association soit fructueuse²⁴⁹.

²⁴⁶ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 440.

²⁴⁷ La monarchie capétienne entretenait déjà une alliance avec les moines de St-Denis qui permit de renforcer le culte de Charlemagne; les abbés du couvent, Suger en tête, mirent en valeur les tombeaux des Carolingiens à côté des reliques nationales et de la bannière de Charlemagne. (R. Foltz, *Le couronnement de Charlemagne*, p. 294).

²⁴⁸ A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 226.

²⁴⁹ L'abbaye possédait une copie de l'*HRB* depuis 1170. (T. Green, p. 2)

1.4 La tradition populaire

Pour bien montrer dans quel système dynamique s'inscrivent les récits arthuriens, il nous semble essentiel de réfléchir sur la nature et la classe sociale de leur public. Dans son article *Arthurian Tradition and Folklore*, R. S. Loomis²⁵⁰ souligne bien que le contenu et la forme de ces récits, tout en intégrant un contenu accessible et connu des gens du peuple, ne constituent pas un réel patrimoine folklorique dans la mesure où les prédécesseurs des romanciers français formaient une classe de conteurs bretons et gallois qui s'adressaient aux riches et aux puissants et qui étaient donc bien éloignés des « folks » du folklore²⁵¹. Le contenu véhiculé vers les XI^e et XII^e siècles, bien qu'inspiré par les traditions populaires orales et compris par tous, devait correspondre aux envies et aux désirs d'un public relativement peu instruit et désireux de se reconnaître de façon magnifiée dans les œuvres qui lui étaient présentées. C'est donc un matériau transformé et adapté à ses ambitions qui est offert à ce public et qui nous a été transmis par Geoffroy de Monmouth et les romanciers qui l'ont suivi. Malgré les changements dynastiques, politiques et économiques, la demande reste relativement stable tout au long du Moyen Âge et P. Zumthor souligne la lenteur des évolutions culturelles en parlant du caractère fixe qui caractérise la littérature européenne pré-moderne :

Cette fixité est la conséquence d'une attitude foncière de l'homme à l'égard de la vie et de sa propre histoire : attitude qui oblige toute nouveauté intellectuelle à séjourner longtemps dans l'inconscient de la masse avant de s'imposer plus clairement; elle correspond à la continuité même des structures sociales, dont l'évolution suit un rythme lent et dont les modifications successives ne touchent guère à l'essentiel.²⁵²

Cet immobilisme culturel fait en sorte que les nouveautés intellectuelles mettent un certain temps à s'imposer clairement et à apparaître dans les

250 R. S. Loomis, « Arthurian Tradition and Folklore », *Folklore*, vol. 69, no. 1 (1958), pp. 1-25.

251 P. Mac Cana évoque les travaux de C. Jullian, du début du XX^e siècle : « Ces documents de langue britannique (sic), cycle mythologique irlandais, etc., sont en grande partie des œuvres artificielles, dues à l'imagination ou à l'érudition de conteurs ou de demi-savants, et sont loin de donner l'écho fidèle de l'Irlande elle-même, de refléter ses croyances ou de conserver ses traditions. » (P. Mac Cana, « Mythology and the oral tradition, Ireland », *The Celtic World*, Routledge, 1996, p. 784)

252 P. Zumthor, *Histoire littéraire de la France médiévale*, p. 10.

manifestations (textes, arts visuels, chansons de geste) et permet à leur contenu d'imprégner toutes les couches de la société. C'est ainsi qu'en faisant circuler chez les nobles issus de l'aristocratie française les contenus culturels inspirés des traditions bretonnes et galloises, les conteurs participaient à ce que Georges Duby²⁵³ définit comme un mouvement de popularisation : la noblesse française (à laquelle appartiennent les Plantagenêts) a intégré dans sa propre culture²⁵⁴ ce contenu « de bas niveau²⁵⁵ » pour mieux le transformer en outil de propagande chrétien et politique. Elle a ainsi absorbé les éléments les plus utiles à la diffusion de ses valeurs et a permis leur évolution, si bien qu'il nous est impossible de considérer les représentations subséquentes comme étant de nature bretonne ou galloise.

Une étude des contenus oraux qui circulaient en même temps que les textes cités précédemment est impossible à réaliser dans la mesure où la tradition orale a été fixée par des clercs ou des spécialistes : « le texte que nous possédons a été écrit de l'intérieur, qu'il ait été dicté à un compatriote ou rédigé par le chanteur lui-même, si celui-ci était capable de se servir d'une plume et de papier²⁵⁶ ».

Certains témoignages permettent toutefois de mesurer la popularité de la figure d'Arthur. L'exemple du chanoine Herman de Tournai, parti en tournée de financement pour la reconstruction de son église incendiée en 1112, est éloquent :

Comme il arrivait communément entre Bretons et Français, qui se disputaient au sujet du roi Arthur, cet homme se prit de querelle avec l'un des gardiens de la châsse, nommé Haganello, parent de Guy, l'archidiacre de Laon. Il prétendait qu'Arthur était encore en vie. Une rixe éclata ; des gens armés envahirent l'église²⁵⁷

253 G. Duby, « The Diffusion of Cultural Patterns in Feudal Society », *Past and Present*, no. 39 (1968), p. 4.

254 « realm of literacy or artistic creation, of religious knowledge, belief and attitudes. » (G. Duby, *The Diffusion of Cultural Patterns in Feudal Society*, p. 3)

255 Par opposition avec les « activités « nobles » de l'Église et de l'État ». (J. Goody, *Entre l'oralité et l'écriture*, p. 105)

256 J. Goody, *Entre l'oralité et l'écriture*, p. 104.

257 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 224.

Les témoignages des compagnons d'Herman de Laon suggèrent aussi qu'en 1113, on montrait, aux environs de Bodmin, en Cornouailles, une chaire et un four qui auraient appartenu au roi Arthur²⁵⁸. La noblesse féodale réagit à ces nouveaux contenus en se les appropriant alors qu'elle tente elle-même de s'imposer au sein d'un univers en mutation qui voit s'affirmer deux phénomènes essentiels :

l'émergence de la masse paysanne comme groupe de pression culturelle, l'indifférenciation culturelle croissante – à part quelques exceptions individuelles ou locales – de toutes les couches sociales laïques face au clergé qui monopolise toutes les formes évoluées, et notamment écrites, de culture. Le poids de la masse paysanne, le monopole clérical sont les deux forces essentielles qui agissent sur les rapports entre milieux sociaux et niveaux de culture dans le Haut Moyen Âge.²⁵⁹

Ce premier chapitre aura permis de montrer que les principaux auteurs arthuriens ne peuvent en aucun cas revendiquer la paternité intellectuelle du personnage tel qu'il est rendu par Geoffroy de Monmouth. Entre les sources d'inspiration de Gildas et les différents auteurs de l'*HB*, une quantité indéterminée d'auteurs, de conteurs et de chroniqueurs connus et anonymes a porté le contenu arthurien, faisant en sorte que des Bretons auraient cru au retour du roi Arthur lors de la visite du chanoine de Laon.

Cette pluralité des voix (culturelle, linguistique et sociale) témoigne de la popularité du « roi » mais suggère également que les efforts d'appropriation géographique ont été multiples et sincères : la liste des batailles est un exemple de la valeur émotive des exploits d'Arthur. La volonté des différents auteurs d'ancrer les hauts-faits dans une géographie locale permet au contenu de circuler librement puisque, s'adaptant à chaque réalité, il est toujours « vrai ». Les vestiges archéologiques et pseudo-historiques cautionnent les récits, les actualisent et

258 E. Faraal, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 228.

259 J. Le Goff, « Culture cléricale et traditions folkloriques dans la civilisation mérovingienne ? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 22, no 4 (1967), p. 781.

confirment à leurs auditeurs le bien-fondé de l'histoire qu'ils rapportent. Si les premiers contenus arthuriens ont été portés par le peuple, c'est essentiellement grâce à l'émergence d'une nouvelle aristocratie en quête de légitimité qu'ils sont arrivés jusqu'à nous. La montée au pouvoir d'Henri II Plantagenêt s'inscrit dans une période de bouleversement politique et culturel qui met à profit le raffinement et l'intelligence des clercs, lesquels puisent dans les récits les plus populaires pour faire la promotion des nouveaux modèles de gouvernements. Cet emploi des littératures (orales et écrites) et des référents populaires s'inscrit dans ce qu'H. Martin définit comme un « spectre de comportements assez ouvert dans les milieux curiaux²⁶⁰ ». Parmi les nombreux modèles proposés par ces récits, lieux et monuments, deux se distinguent particulièrement : le modèle royal, qui, au Moyen Âge, culmine dans l'image de Dieu, et celui du chevalier. C'est ainsi que le roi médiéval, « figure centrale du champ politique²⁶¹ » doit, pour régner en toute légitimité, correspondre à cet idéal. L'accession au trône d'Henri II Plantagenêt est un exemple particulièrement riche des divers moyens de « propagande diffuse²⁶² » dont disposait le monarque médiéval.

260 H. Martin, *Mentalités médiévales* II, p. 136.

261 H. Martin, *Mentalités médiévales* II, p. 143.

262 J. Le Goff, « Conclusion », *Le forme della propaganda*, p. 519-528.

CHAPITRE II

ÉVOLUTION ET SACRALITÉ DE LA ROYAUTÉ OCCIDENTALE

Les manifestations de la figure arthurienne gagnent à être contextualisées : « rien ne fonctionne hors contexte ¹ », car c'est essentiellement en tant que représentations ancrées dans un espace-temps défini qu'elles révèlent l'essentiel de leur contenu. Portées par des générations de conteurs, de clercs et de traducteurs, les représentations de la figure du roi Arthur ont évolué selon un schéma qui s'apparente à celui de la royauté occidentale, dans une progression allant des rois barbares aux grands rois centralisateurs de la chrétienté. Comprendre les transformations vécues par le pouvoir royal, expérimenté en tant que « réalité objective ² », entre la chute de l'Empire romain et le XII^e siècle (le règne d'Henri II Plantagenêt) permet donc d'envisager la figure d'Arthur dans ses dimensions politiques et sociales, pour mieux appréhender la charge symbolique dont elle a été investie.

La période qui a été retenue pour ce travail s'amorce au début du V^e siècle, avec un « retour en arrière » des autorités britanniques post-romaines³, et culmine avec l'arrivée sur le trône des rois anglo-normands, héritiers des traditions royales françaises, anglaises, saxonnes, normandes et bretonnes. Issue de la conquête de

1 M. Pastoureau, p. 22.

2 P. Berger, T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Armand Colin, 2010, p. 126.

3 L'influence réelle des structures de pouvoir romaines demeure difficile à déterminer : « At this level, it can perhaps be argued that Rome merely added an extra tier of tribute and obligation onto the old redistributive hierarchy ». (B. C. Burnham, « Celts and Romans », *The Celtic World*, p. 131)

l'Angleterre menée par Guillaume le Bâtard en 1066, cette nouvelle dynastie intègre dans son discours légitimateur un ensemble de contenus où « The regularity of familial succession subtly legitimates the idea not only that kingship has a divine ordination, but that the progression of history itself is as natural as fathering children. ⁴ »

Cette partie du travail s'intéressera donc à quelques aspects ciblés de l'évolution de la royauté occidentale et montrera comment, par un phénomène de déplacement du sacré, elle perd l'autorité intrinsèque et le « caractère surnaturel ⁵ » des rois barbares, pour en arriver à dépendre de la caution de l'Église de Rome.

2.1 Évolution de la royauté occidentale : du Chef de Tribu au Roi Très Chrétien

Notre intérêt pour la royauté et ses différentes représentations ne peut faire l'économie d'une définition plus précise de la personne royale, de son discours et de ses champs d'action. Par son vocabulaire, par ses héritages et par ses rites, l'institution qu'est la royauté manifeste un profond désir de continuité « qui impliqu[e] (...) l'historicité et le contrôle ⁶ » ; or, le roi occupe une position « peu enviable » au sein de la chrétienté en plein essor, « sans espace autonome dans lequel s'affirmer, entre la sphère de l'Église et celle, en devenir, de l'État. ⁷ » C'est cette instabilité qui sera mise en lumière ici, celle d'une institution ⁸ ancrée dans les coutumes germaniques et nordiques des barbares, mais soumise au jeu des négociations avec l'Église romaine émergente.

Sur le plan étymologique, la royauté médiévale occidentale se modèle sur l'héritage indo-européen : le roi est *rex*, « celui qui étend en ligne droite

4 M. A. Faletta, « The Conquest of the Past », p. 128.

5 M. Bloch, « Introduction », *Les Rois thaumaturges*, Gallimard, 1983, p. 19.

6 P. Berger, T. Luckmann, p. 118.

7 J. Revel, « La royauté sacrée ; éléments pour un débat », *La royauté sacrée dans le monde chrétien*, EHESS, 1989, p. 11.

8 Et à ce titre « une objectivité produite et construite par l'être humain. » (P. Berger, T. Luckmann, p. 127)

garantissant à la fois une extension et une rectitude.⁹ Il recueille de l'héritage romain les fonctions de *regere sacra* (définir un pouvoir sacré) et de *regere fines* (tracer le territoire royal), alors qu'une seconde source étymologique venue du gothique *kuni* (race, famille) mène au terme *king* et s'apparente au mot latin *gens*. C'est l'homme noble, l'homme bien né, défini par une bonne famille mais aussi par son lignage. Détenteurs du pouvoir militaire et de la puissance économique, guerriers et riches propriétaires, ces « chefs de sociétés nationales¹⁰ » ou « chefs-rois » ne présentent pas seulement un caractère sacré, mais ils « concentrent tous les pouvoirs ». Si, de son côté, Jean-Paul Roux admet qu'aucune définition de peut être entièrement satisfaisante, il reconnaît cependant « qu'une seule semble s'imposer : le roi est un objet religieux, et l'un des plus significatifs qui soient¹¹ ».

Pour montrer de façon concise les transformations opérées dans la sphère royale, le schéma de base que propose H. Martin (« inévitablement réducteur¹² ») nous servira de base d'analyse. Il permet en effet d'étudier le roi médiéval dans son contexte sociohistorique tout en suggérant un modèle dynamique et souple. Selon ce schéma, le noyau formé de la royauté traditionnelle s'enrichit au fil des siècles des attributs du monarque féodal, de ceux du roi souverain, des caractères du roi Très Chrétien et du prestige du mécène sans perdre complètement l'aura sacré des premiers temps :

1. Chef de tribu, chef de Maison, inséré dans une chaîne dynastique.
2. Chef de guerre, Juge, Garant de la fertilité, détenteur des trois fonctions.
3. Maître d'un territoire, redistributeur, ordonnateur du don et du contre-don.
4. Responsable de la paix et de l'ordre, chargé de punir les contrevenants.
5. Tête du corps politique (cf. Jean de Salisbury, *Policraticus*).
6. Suzerain supérieur, *primus inter pares*.

9 J. Le Goff, « Le roi dans l'Occident médiéval », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, Callimard, 2004, p. 1079.

10 J. Le Goff, « Rois », *La civilisation de l'Occident médiéval*, Arthaud, 1984, p. 469.

11 J.-P. Roux, *Le roi. Mythes et symboles*, Fayard, 1995, p. 13.

12 H. Martin, *Mentalités Médiévales II*, p. 143.

7. Souverain, détenteur de la *potestas*¹³ et de l'*auctoritas*, empereur en son royaume.
8. Garant du bien commun.
9. Oint du Seigneur, Nouveau David, Lieutenant de Dieu sur la terre, thaumaturge.
10. Convertisseur, guide de son peuple vers le salut.
11. Roi Très Chrétien, Roi-Christ, *Imago Dei*.
12. Principe de sagesse, mécène (cf. Salomon).¹⁴

Le cadre de ce travail ne nous permet pas de résumer l'intégralité de l'évolution de la figure royale occidentale telle qu'elle peut être comprise à partir de ce schéma, ne serait-ce que dans les territoires qui nous intéressent. Nous tenterons plutôt d'en observer le développement en relation avec une certaine idée de la sacralité¹⁵ du roi, ce qui nous permettra de montrer comment différentes traditions ont pu converger¹⁶ vers une figure composite relativement uniforme dans tout l'Occident.

Le schéma guide également la réflexion dans la mesure où l'évolution chronologique s'accompagne d'une inversion des lieux de pouvoir au profit de l'Église. C'est donc en nous intéressant aux relations complexes qu'entretiennent la royauté et l'Église, ainsi qu'aux fonctions socioreligieuses du roi et à sa nature (le roi est *persona mixta*), que nous pourrons observer plus précisément quelques manifestations de la figure royale en France (Mérovingiens, Carolingiens et Capétiens) et en Grande-Bretagne (Irlande, Écosse et Pays de Galles). Une dernière partie du chapitre s'intéressera aux textes qui mettent en scène Arthur le

¹³ La *potestas* correspond aux champs recouverts par la *justicia*, c'est-à-dire la capacité à imposer une norme avec force. (P. Buc, *L'ambiguïté du Livre, prince, pouvoir, et peuple dans les commentaires de la Bible au Moyen Âge*, Beauchesne, 1994, p. 53)

¹⁴ H. Martin, *Mentalités Médiévales II*, p. 143.

¹⁵ Nous employons le terme comme le fait J. Le Goff : « si avec le saint et le roi, nous sommes toujours d'une certaine façon dans le domaine du sacré, ce sont des sacrés de différents types, et je dirais de densité différente (...) le roi est l'héritier d'un certain nombre de pratiques et de croyances qui relèvent du sacré. » (« Introduction », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 8)

¹⁶ La cérémonie du sacre entretient certainement cette idée de continuité : « Pour être efficace, le sacre doit être une cérémonie profondément conservatrice, dont l'archaïsme garantit la validité. » (J. Le Goff, « Le roi du « Miroir des Princes » », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 527)

« roi » ; ces quelques exemples concrets montreront comment la figure arthurienne répond aux impératifs généraux de l'évolution royale.

2.1.1 La royauté et l'Église : une relation complexe

Imbriquées dans un univers essentiellement chrétien dès le début du Moyen Âge, les royautés luttent pour se définir dans les rapports de force qu'elles entretiennent avec l'Église. Elles sont issues d'une longue tradition qui concevait la royauté comme étant « sacrée »¹⁷, et la montée du christianisme ne pouvait que signifier une perte de puissance pour ces rois « vraiment divins (...) censés posséder un certain pouvoir sur la nature »¹⁸. C'est en ce sens que nous pouvons employer l'expression « déplacement du sacré »¹⁹. La toute-puissance des rois germaniques et scandinaves²⁰, ces « païens du nord »²¹, étant graduellement épuisée au profit de la nouvelle proposition symbolique offerte par l'Église.

Les différentes traditions royales dont il sera question en ces pages ont ceci de commun qu'elles sont toutes soumises au même schéma évolutif, lequel les condamne irrémédiablement à négocier leur « part de sacralité » avec « l'État-Église » tel que le définit (avec des nuances importantes) R. W. Southern : « Au sens large du terme, l'Église était un État. Elle disposait de tout l'appareil d'État : lois et tribunaux, impôts et collecteurs d'impôts, puissante machine administrative, droit de vie et de mort sur les citoyens de la chrétienté et leurs ennemis, internes ou externes. »²²

¹⁷ M. Bloch, *Les Rois thaumaturges*, p. 57.

¹⁸ M. Bloch, *Les Rois thaumaturges*, p. 57.

¹⁹ La question du « déplacement du sacré » de la royauté vers l'Église correspond à ce déplacement de l'« expérience du sacré ». Le sacré se déplace vers d'autres « objets » dans d'autres sphères de l'existence. (G Ménéard, *Petit traité de la vraie religion*, Liber, 1999, p. 28)

²⁰ Les Germains et les Scandinaves sont issus « d'un tronc linguistique commun », mais les grandes migrations des II^e et III^e siècles les ont séparés, creusant les différences et faisant « disparaître beaucoup d'éléments de contact et de transition ». (M. Bloch, *La société féodale*, Albin Michel, 1968, p. 39)

²¹ M. Bloch, *La société féodale*, p. 40.

²² R. W. Southern, p. 12.

Cette évolution, ou négociation du « pouvoir symbolique », ne se fait pas de façon uniforme et chaque modèle royal se transforme selon un certain nombre de contraintes. La pluralité des modèles évolutifs rend difficile une synthèse du phénomène, laquelle ne peut qu'être réductrice et imparfaite : « Car ce qui frappe, encore une fois, c'est l'importance des modulations particulières de la sacralité royale à l'intérieur du monde chrétien. ²³ » En effet, malgré que les rois anglais et français arrivent à une certaine uniformité ²⁴ à partir du XII^e siècle, les différentes traditions lignagères dont ils sont issus ont influencé les conditions d'accès au trône de chaque monarchie. Elles méritent que l'on s'y attarde, leurs principales composantes ayant été récupérées par la royauté anglo-normande dans un modèle syncretique dont l'efficacité idéologique a été démontrée.

2.1.2 La double nature du roi

Les différentes traditions abordées ici ont subi l'influence des peuples d'origine germanique (Saxons, Francs, Angles) et nordique (Danois). Ces structures sociales barbares, si elles n'ont pas « donné naissance à une société essentiellement germanique ²⁵ », ont certainement contribué à l'essor de la monarchie puisque les États barbares qui se développent avec le déclin de l'Empire romain sont des « États monarchiques ²⁶ » dans lesquels le roi exerce son autorité grâce à une volonté divine (« divinely-willed ²⁷ »).

23 J. Revel, « La royauté sacrée ; éléments pour un débat », *La royauté sacrée dans le monde chrétien*, p. 15.

24 H. Martin associe les figures royales du XII^e siècle à la sous-catégorie des « oints du Seigneur et thaumaturges ».

25 J. Ellul, *Histoire des institutions*, PUF, 2006, p. 16.

26 J. Ellul, *Histoire des institutions*, p. 16.

27 F. Kem, *Kingship and Law in the Middle Ages*, Harper & Row, 1970, p. 11 : « The accident of birth, an act of nature, wherein the will of God must be venerated, indicates the person who is to be king, and the king owes exclusively to God not only the essential content of his power but also his subjective and personal claim to the throne. »

Issues essentiellement de ces peuples germaniques et scandinaves, mais aussi influencées par les Indiens, les Grecs, les Romains et le Moyen-Orient²⁸, les royaumes de France et d'Angleterre sont donc tributaires d'une multitude de traditions et de conceptions du pouvoir. La nouvelle conception de la royauté qui se développe à partir du haut Moyen Âge est cependant fortement influencée par la Bible et « Quand on veut faire au Moyen Âge l'éloge d'un roi, on l'identifie à un roi biblique.²⁹ » C'est ainsi que le « vrai roi » doit être celui qui « Garde les observances du SEIGNEUR, (...) marche dans ses chemins, garde ses lois, ses commandements, ses coutumes et ses exigences.³⁰ » Il est comparé à David, le fondateur de la lignée des rois de Juda, dont l'excellence lui a valu une « alliance éternelle³¹ » avec Dieu. Comme Salomon, le fils de David, le roi médiéval est confirmé dans ses fonctions par la cérémonie de l'onction : « Le prêtre Sadoq prit dans la Tente la corne d'huile et fit sur Salomon l'onction qui le sacrait roi³² ».

En incarnant une fusion idéalisée des qualités spirituelles des rois bibliques et les aptitudes guerrières des princes barbares, les rois médiévaux se placent en dehors de la sphère humaine³³ : « Intermédiaires entre Dieu et les hommes, ils relèvent autant du profane que du sacré, du temporel que du spirituel. Ils viennent de l'humanité et non de la divinité³⁴ » et parviennent à se forger une identité propre dont l'efficacité demeure indiscutable : « Il y a l'apparition (...) d'un nouveau type de gouvernement, supérieur par nature à ses sujets, le roi.³⁵ »

28 J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Arthème Fayard, 1999, p. 985.

29 J. Le Goff, « Introduction », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 9.

30 I Rois, 2,3

31 2 Samuel, 23,5

32 I Rois, 1,39

33 « Le roi (...) supérieur et extérieur au schéma triparti. » (D. Boutet, p. 20)

34 A. Guéry, « La dualité de toutes les monarchies et la monarchie chrétienne », *La royauté sacrée dans le monde chrétien*, p. 42.

35 J. Le Goff, « Introduction », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 5.

Le champ d'action du roi est ainsi défini par sa « double nature ³⁶ », (« participant à la fois de l'humain et du divin ³⁷ »), celle qui fait de lui « une personne humaine et faillible exerçant temporairement un pouvoir qui le dépasse ³⁸ ». Cette nature autorise le roi à intervenir là où il lui semble bon dans la mesure où il demeure soumis ou, selon les cas, sympathique au pouvoir de l'Église³⁹.

Cependant, l'omnipotence ⁴⁰ du pouvoir royal ne saurait être comprise autrement qu'en envisageant la société médiévale comme « une société humaine universelle, partie intégrante d'un univers ordonné par Dieu dans le temps comme dans l'éternité, dans la nature comme dans l'au-delà, dans la politique concrète comme dans le monde des essences spirituelles. ⁴¹ ». Lui-même issu de cette société humaine, le roi s'élève néanmoins au-dessus des hommes en tant que figure autonome :

Sans limite, sans lien, sans dépendance et sans partage donc, l'autorité du roi le place déjà dans un ordre ⁴² qui n'est pas et qui ne peut pas être celui des autres hommes. Mais si de plus ce même roi incarne le principe même de la monarchie comme ordre social qui perdure au-delà de sa vie, il ne peut être convenable qu'en sa personne existe seulement une simple humanité. ⁴³

³⁶ Cette double nature est celle d'une « personne géminée dont l'une descend de la nature, l'autre de la grâce. » (E. Kantorowicz, « Les deux corps du roi », *Œuvres*, Gallimard, p. 690)

³⁷ J.-P. Roux, p. 27.

³⁸ A. Guéry, p. 40.

³⁹ S. B. Chrimes, « Introduction by the translator », *Kinship and law in the Middle Ages*, p. xix.

⁴⁰ « Ils sont en même temps des juges, des guerriers et des bienfaiteurs. » (J. Le Goff, « Introduction », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 7)

⁴¹ R. W. Southern, p. 15.

⁴² La société médiévale est « divisée en « corps » et en « ordres », mais non en classes. La différence entre ces deux termes est la suivante : la classe est un phénomène socio-économique (...), l'ordre est un phénomène fonctionnel et juridique. Un ordre répond à une certaine fonction de la société et la répartition d'après les fonctions est sanctionnée juridiquement. Chaque ordre a un statut juridique particulier correspondant à sa fonction (...). On entre dans un ordre par une cérémonie juridique » (J. Ellul, p. 135)

⁴³ A. Guéry, p. 40.

2.1.3 Le roi *persona mixta*

Envisagé comme un médiateur qui accumule en sa personne les pouvoirs séculiers et spirituels⁴⁴, le roi médiéval est *persona mixta*⁴⁵. Il ne se contente pas de gouverner, mais « il doit être un concentré de toutes les vertus⁴⁶ », un concentré de toute l'humanité qui, en incarnant l'idéal biblico-barbare, s'inscrit dans la sphère sociale comme un « représentant de l'ordre institutionnel⁴⁷ », de « ce qui va de soi⁴⁸ ». Ses attributs (rites, représentations, *regalia*) témoignent de sa capacité d'agir en tant qu'intermédiaire laïc entre Dieu et les hommes : « Il est dans la société chrétienne le seul homme dont la puissance s'établisse à la jonction entre le spirituel et le temporel, à la frontière du visible et de l'invisible, ministre à la fois du profane et du sacré.⁴⁹ »

En tant que modèle et gardien que Dieu, le seul et le vrai roi, a placé là pour guider et protéger ses ouailles, le roi terrestre devra répondre de ses actes : « Souvenez-vous toujours, mon Roi, que vous êtes le député de Dieu, votre Roi. Votre tâche est de garder et de gouverner tous ses membres, et vous devrez rendre des comptes pour eux au jour du Jugement.⁵⁰ » Il est « *rex et sacerdos*, comme le Christ dont il occupe ici-bas la place exacte, dans le rapport de symétrie qui unit la terre au ciel⁵¹ » et dans l'idéologie chrétienne où le « système dominant de

44 « L'attelage de ces deux sphères apparemment hétérogènes présentait un attrait particulier pour une époque anxieuse de concilier la dualité de ce monde et de l'autre, les choses temporelles et éternelles, séculières et spirituelles. » (E. Kantorowicz, « Les deux corps du roi », p. 689)

45 « Il était considéré ainsi parce qu'une certaine capacité spirituelle lui était attribuée comme une sorte d'émanation de sa consécration et de son onction. Cette appréhension de la nature du roi n'est pas ici reliée à sa double nature, la *persona mixta* concerne essentiellement les capacités temporelles et spirituelles. » (E. Kantorowicz, « Les deux corps du roi », p. 689)

46 J. Le Goff, « Saint Louis », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 516.

47 P. Berger et T. Luckmann, p. 148.

48 P. Berger et T. Luckmann, p. 134.

49 G. Duby, *Adolescence de la Chrétienté occidentale*, A. Skira, 1984, p. 59.

50 Alcuin en 775, *MGH Epistolae Karolini Aevi*, II, 503, cité par R. W. Southern, p. 24.

51 G. Duby, « Les trois ordres », *Féodalité*, p. 503.

l'orientation de l'espace est l'opposition entre un haut valorisé et un bas déprécié, la place du roi est en-haut, au-dessus ⁵²».

L'évolution de la figure royale, du Chef de tribu au roi mécène et Très Chrétien, s'articule donc en relation avec la naissance d'un christianisme étatique et en fonction de diverses fusions culturelles. Des rois germaniques et celtes à la monarchie du XII^e siècle, c'est un ensemble de symboles, de rites et fonctions qui se déplacent, se croisent et s'entrechoquent pour s'ancrer dans un modèle royal contractuel ⁵³ et trifonctionnel ⁵⁴, « conséquence de l'image chrétienne du monarque dans le cadre du monothéisme appliqué au gouvernement terrestre. ⁵⁵»

Ces changements s'inscrivent dans la longue durée, soutenus et diffusés par une société médiévale réfractaire au changement dont les « mentalités, sensibilités, attitudes sont surtout ordonnées par le besoin de se rassurer. ⁵⁶» À ce titre, la permanence des représentations royales fournit un point de repère intemporel, un ordre du monde éternel à « l'intérieur d'un monde de changement. ⁵⁷» Les exemples donnés par Gildas et Bède montrent bien que « Les représentations écrites ou figurées des rois présentent une grande fixité. Rien n'est plus stéréotypé qu'un portrait de souverain. ⁵⁸»

Dans tout ce qu'ils font, les médiévaux cherchent à produire l'image d'un monde éternel et c'est pour cette raison que le conservatisme et l'archaïsme l'emportent dans le fonctionnement des rituels royaux comme dans les autres

52 J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 987.

53 «le roi médiéval est un roi contractuel, qui a pris des engagements vis-à-vis de Dieu, de l'Église et du peuple » (J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 990)

54 La « proposition trifonctionnelle » d'Adalbéron : « Triple est la maison de Dieu que l'on croit une. Les uns prient, les autres combattent, les autres encore travaillent. Ils sont trois ensemble et ne souffrent pas d'être désunis. » (G. Duby, « Les trois ordres », *Féodalité*, p. 510)

55 J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 991.

56 J. Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, p. 365.

57 R. W. Southern, p. 25.

58 H. Martin, *Mentalités Médiévales II*, p. 144.

types de manifestations. Ces « rituels d'immobilisation de l'Histoire ⁵⁹ », dans lesquels le roi est à la fois garant du passé et gage de stabilité pour l'avenir, répondent aux besoins d'une population en situation de « perpétuelle précarité ⁶⁰ ».

2.2 Le roi et l'empereur

Les différents vocables employés pour désigner les détenteurs du pouvoir peuvent entraîner une certaine confusion et celle qui règne entre les termes de « roi » et d'« empereur » mérite quelques réflexions. Si en théorie le roi est au-dessous de l'empereur et du pape, « l'évolution du pouvoir impérial et du pouvoir pontifical au Moyen-Âge joue en faveur de l'émancipation de l'image du roi et de son pouvoir ⁶¹ ». J. Le Goff remarque ainsi que les divers objets symboliques associés aux trois principaux détenteurs du pouvoir médiéval (roi, empereur et pape) sont sensiblement les mêmes (couronne, sceptre, trône) et que le nom courant pour désigner l'ensemble de ces objets emblématiques est le même : les *regalia*. Le mode de désignation et d'élection joue également en faveur des rois ; alors que les papes et les empereurs sont choisis par élection, « les rivalités pour le pouvoir royal ne mettent pas de la même façon en péril l'autorité royale. Pour les hommes du Moyen Âge, le modèle incarné de la souveraineté n'est pas l'empereur ou le pape, mais abstraitement *le* roi, et concrètement *les* rois. ⁶² » Il est vrai que le règne de l'empereur germanique Otton le Grand (983-1002) a réanimé la verve impériale, mais « le rêve est éphémère ⁶³ » et la vision d'une Chrétienté divisée en royaumes dirigés par des rois autonomes prend le dessus.

L'évolution même des structures de pouvoir qui ont été évoquées plus haut témoigne de l'ambiguïté des concepts rendus par les termes « roi » et

⁵⁹ J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 992.

⁶⁰ M. Bloch, *La société féodale*, p. 116.

⁶¹ J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 987.

⁶² J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 988.

⁶³ M. Balard, *Le Moyen Âge en Occident*, Hachette, 1995, p. 130.

« empereur ». Dans son étude de la figure royale, Jean-Paul Roux admet : « j'inclus en effet dans mon sujet les empereurs et les chefs tribaux, tout en sachant en quoi ils peuvent se distinguer des rois (bien que la distinction ne soit pas toujours pertinente). ⁶⁴ » S'intéressant au règne de Charlemagne et à ses mécanismes, R. Folz souligne :

Autant qu'on puisse voir (...) le mot « Empire » n'existait dans aucune langue germanique où *rîchi* (Reich) recouvrait à la fois les concepts de *regnum* (royaume) et d'*imperium* (empire) et où l'équivalent d'« empereur », *casere*, apparaît comme une importation d'origine gréco-romaine (*Kaisar*, *Caesar*). Empire et empereur correspondaient à des idées romaines. ⁶⁵

Les auteurs du Moyen Âge, férus d'antiquité classique et « passeurs de l'Antiquité ⁶⁶ », donnent aux maîtres de plusieurs royaumes le titre d'« empereur », signifiant ainsi leur autorité éminente sur des peuples divers ⁶⁷ malgré le peu de liens réels établis entre le dirigeant médiéval et l'empereur « modèle » Jules César, à peine effleuré par les textes avant le XIII^e siècle ⁶⁸. Ce retour en arrière est cependant affecté par une « déformation systématique de la pensée des auteurs, l'anachronisme perpétuel, la pensée par citations détachées de leur contexte. La pensée antique n'a survécu au Moyen Âge qu'atomisée, déformée, humiliée par la pensée chrétienne ⁶⁹ ». Les clercs ont vidé de son sens et employé, « dans des constructions incertaines et instables, au gré des circonstances », un langage a priori vide, « en ce sens que les structures romaines auxquelles ils renvoyaient n'avaient aucun équivalent médiéval. ⁷⁰ » C'est néanmoins en se réclamant d'une Antiquité fantasmée que le Moyen Âge a, paradoxalement, fait du roi médiéval le « nouveau héros de l'art de gouverner ⁷¹ ».

⁶⁴ J.-P. Roux, p. 14.

⁶⁵ R. Folz, p. 164.

⁶⁶ J. Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Seuil, 2003, p. 17.

⁶⁷ R. Folz, p. 165.

⁶⁸ C. Croizy-Naquet, « César et le roman au XII^e siècle », *Cahiers de Recherche Médiévales et Humanistes*, 2006, par. 1.

⁶⁹ J. Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, p. 137.

⁷⁰ A. Guerreau, p. 211.

⁷¹ J. Le Goff, « Introduction », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 5.

2.3 La France

2.3.1 Les rois mérovingiens, détenteurs du *mund*

Les débuts de la France politique sont ancrés dans l'histoire du royaume franc, imprégné de mœurs et de coutumes germaniques. C'est au milieu du III^e siècle, lors des premières invasions de la Gaule, que les guerriers barbares pénètrent le territoire romain pour se rendre jusqu'à Rome qu'Alaric I^{er} met à sac en 410⁷². Leur installation « se fait sans réelle expropriation, sur le mode de l'hospitalité, c'est-à-dire selon une répartition non pas de la terre, mais des revenus tirés de la fiscalité romaine qui en attribue les deux tiers aux vainqueurs tandis que le dernier tiers reste aux vaincus.⁷³»

Les Francs se distinguent des différents groupes qui colonisent le territoire ; ils entretiennent des relations relativement harmonieuses avec les autorités romaines, fonctionnent de façon autonome et subissent peu l'influence de l'Empire : « Ce sont les mœurs et les coutumes germaniques à l'état pur que nous y trouvons mais sans hostilité contre Rome⁷⁴ ». Ils sont dirigés par des rois guerriers⁷⁵ qui incarnent la puissance ou la faiblesse de leur royaume⁷⁶, et qui sont porteurs d'un pouvoir symbolique très puissant, le *mund*⁷⁷, acquis par le sang et conservé par une longue chevelure⁷⁸. Engagés dans une relation organique avec leur communauté, les rois

72 J. Le Goff, « Alaric », *La civilisation de l'Occident médiéval*, p. 423.

73 C. Gauvard, *La France au Moyen Âge*, PUF, 1996, p. 6.

74 J. Ellul, p. 45.

75 Bède les fait descendre du dieu Woden : « Hengist et Horsa étaient les fils de Wecta, lui-même fils de Woden ; c'est de ce dernier que la lignée royale de nombreuses provinces tire son origine. » (Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, Livre I, ch. XV, p. 30)

76 Ils correspondent ainsi aux points 1, 2, 3 et 4 de la classification proposée par H. Martin.

77 Puissance virile et guerrière, capacité mystérieuse de victoire, force divine. (M. Balard, p. 37.)

78 Théophane, à la fin du VI^e siècle, transmet la légende selon laquelle les Mérovingiens ont l'épine dorsale couverte de poils, comme les sangliers. (D. Boutet, p. 54)

germaniques sont « inséparables des forces de la nature ⁷⁹ ». Ils sont également les représentants de la race, de la « conscience collective ⁸⁰ » et se confondent avec leur peuple.

La conversion du roi franc Clovis au christianisme (le 25 décembre 498 ou 499) marque un tournant décisif dans l'évolution de la royauté. Les Francs païens, dont l'allégeance « magico-religieuse ⁸¹ » au roi tribal s'était effritée du fait de leur sédentarisation, se rallièrent à la nouvelle foi soutenue par Clovis. L'Église devient alors le « principe d'unité de (son) nouveau royaume ⁸² » au détriment des anciennes croyances germaniques. L'avènement de Clovis marque ainsi le début d'une civilisation nouvelle, une « synthèse d'apports franciques, germaniques, romains, d'éléments gaulois et chrétiens ⁸³ ». La christianisation en cours n'élimine pas complètement les traditions germaniques (le culte des morts, entre autres ⁸⁴) et le *mund* logé dans la chevelure est si important que la destitution d'un Mérovingien peut se faire par la mort, ou par la tonte.

When wicked relatives handed scissors and sword to one of the Merovingian queens so that, in the words of Gregory of Tours, she might choose whether her grandsons should be shorn « like the rest of the people » — whether, that is to say, they should be deprived of the long locks which were the distinctive symbol of Merovingian royalty — or whether they should be executed, she instinctively, in the agony of her dilemma, chose death for her loved ones, as being a more tolerable alternative. ⁸⁵

Avec les Mérovingiens se développe une notion hybride de la royauté, pratiquée derrière une façade de gouvernement romain. Ses qualités dites « barbares » ne disparaissent pas complètement, comme en témoigne l'importance

79 D. Boutet, p. 54.

80 D. Boutet, p. 54.

81 J. Ellul, p. 46.

82 J. Ellul, p. 49.

83 C. Wenzler, *Généalogie des rois de France et épouses royales*, Ouest France, 2010, p. 2.

84 J. Ellul, p. 46.

85 F. Kern, p. 15.

du *mund*, mais sont intégrées dans un système symbolique médiateur⁸⁶ émergent : le christianisme.

2.3.2 Les Carolingiens : le sacre fait le roi, naissance du roi ministériel

Les nombreux conflits internes⁸⁷ dans lesquels se sont engagés les Mérovingiens au VIII^e siècle permettent à Pépin d'Herstal, maire du Palais d'Austrasie, de diriger le royaume franc sans toutefois en être le roi officiel. Les relations de son héritier, Pépin le Bref, et du pape Zacharie donnent naissance à une nouvelle dynastie quand, face à une crise politique interne, le prétendant au trône fait appel au pontife de Rome : pour éliminer définitivement l'opposition de l'aristocratie franque encore attachée au pouvoir magique des « rois chevelus », il interroge le pape « au sujet des rois qui en Francia en ce temps-là n'avaient pas le pouvoir royal, s'il était bien ou non qu'il en fut ainsi. » La réponse de Zacharie est demeurée célèbre : « Il valait mieux appeler roi celui qui avait la puissance que celui qui en fait ne l'avait pas⁸⁸ » afin que l'ordre⁸⁹ ne soit pas bouleversé.

Le roi est désormais défini comme étant « celui qui peut gouverner » et cet épisode marque un tournant décisif dans la transmission de la royauté : « contre l'antique croyance germanique en la transmission de la royauté comme d'un pouvoir magique par les liens du sang, elle mettait l'accent sur la capacité à être roi, ou l'idonéité sur laquelle avaient insisté les Pères de l'Église.⁹⁰ ». Pépin put

86 « Sur le plan institutionnel comme sur le plan culturel, l'Église est médiatrice. — Elle a conservé les institutions romaines pour une grande part (...) Elle fait la transition en éduquant les barbares, elle sert aussi de médiatrice entre les mœurs et les coutumes différentes. » (J. Ellul, p. 48)

87 « À la fin du VII^e siècle, les rois mérovingiens des divers royaumes (...) sont devenus les rois fainéants. (...) Les véritables détenteurs du pouvoir sont les Maires du Palais. » (J. Ellul, p. 77)

88 Y.-M. Hilaire, *Histoire de la papauté*, Tallandier, 2003, p. 144.

89 L'ordre auquel le pape fait référence est celui du monde tel qu'il avait été défini par saint Augustin dans la *Cité de Dieu* : « La paix du corps, c'est l'agencement harmonieux de ses parties [...] La paix de la cité, c'est la concorde bien ordonnée des citoyens dans le commandement et l'obéissance ; la paix de la cité céleste, c'est la communauté parfaitement ordonnée et parfaitement harmonieuse dans la jouissance de Dieu et dans la jouissance mutuelle en Dieu ; la paix de toutes choses, c'est la tranquillité de l'ordre. L'ordre, c'est cette disposition qui, suivant la parité ou la disparité des choses, assigne à chacune sa place. » (*La Cité de Dieu*, Valon, 1845, Livre XIX, ch. XIII, p. 364)

90 R. Folz, p. 48.

donc, en détenteur de la *potestas*, se faire élire roi par l'assemblée des Francs en 751 pour ensuite tondre et enfermer dans un couvent Childéric III, le dernier Mérovingien. La légitimité du geste fut confirmée pas les chroniqueurs carolingiens qui soulignèrent la faiblesse du Mérovingien en insistant sur ses attributs barbares :

Le prince, pour toute prérogative, devait se contenter du seul titre de roi, de sa chevelure flottante, de sa longue barbe, et du trône où il s'asseyait pour représenter l'image du monarque, pour donner audience aux ambassadeurs des différents pays, et leur notifier, à leur départ, comme l'expression de sa volonté personnelle, des réponses qu'on lui avait apprises et souvent même imposées.⁹¹

L'élection de Pépin le consacrait roi, mais le signe « créateur d'une légitimité nouvelle (...) fut le sacre que les évêques francs conférèrent à Pépin quelques mois après son avènement.⁹²» Par ce rite biblique au cours duquel le roi était marqué par l'imposition d'un liquide sacré⁹³, Pépin devenait l' élu et le fils adoptif de Dieu, assurant à sa descendance une légitimité supérieure à celle de ses prédécesseurs⁹⁴. Cette cérémonie, conçue pour soutenir les ambitions du monarque, offre paradoxalement une nouvelle autorité au clergé qui prend le contrôle de la remise du pouvoir.

À partir de ce moment, le sang ne détermine plus la royauté comme il le faisait dans les royautes germaniques, mais c'est le sacre qui fait le roi : « Le charisme païen du sang s'efface devant le charisme de la grâce divine.⁹⁵» Grâce à un rituel destiné à « ressourcer à chaque changement de règne le pouvoir dans son origine divine⁹⁶», Dieu fait maintenant les rois et Pépin se retrouve à la tête des deux plus

91 J. B. A. T. Teulet, *Les œuvres d'Eginhard*, Firmin Didot frères, 1856, p. 3.

92 R. Folz, p. 49.

93 Voir 2.1.2

94 Pépin a été oint deux fois, la première en 751 suite à la réponse de Zacharie et la seconde, en 754, par le pape Étienne II à l'image de Saül et de David. La cérémonie de 754 sacre aussi la femme de Pépin et ses deux fils : Charles et Carloman. (J. Le Goff, « Saint Louis », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 503)

95 M. Balard, p. 49.

96 J. Le Goff, « Saint Louis », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 527.

grandes forces politiques de l'époque, l'aristocratie et l'Église⁹⁷. C'est le début de ce que J. Le Goff nomme le *roi ministériel*, celui qui est « lié par son office, par son devoir de fonction qui l'oblige à être un ardent défenseur de la foi et de son peuple, mais respectueux de l'Église et dépendant d'elle. »⁹⁸

Qu'il me soit permis bientôt, écrit Alcuin⁹⁹ à Charlemagne, de me porter avec des rameaux de palmes, accompagné d'enfants chantant des cantiques, à la rencontre du triomphe de votre gloire et retrouver votre cher visage dans la Jérusalem de notre patrie tant désirée où se trouve le temple que le très sage Salomon a élevé à Dieu.¹⁰⁰

Il faut attendre l'arrivée sur le trône de Louis le Pieux (ou le Débonnaire) pour qu'un souverain reçoive les deux symboles (couronnement et onction) dans la même cérémonie¹⁰¹ ; encouragé par les anciens conseillers de son père Charlemagne, il croit en une rationalisation des institutions en accord avec l'Église et agit en ce sens, instaurant un « progrès important dans la sacralisation des nouveaux rois (...) par l'union entre deux rites »¹⁰². Il conçoit la royauté comme un ministère « au service du peuple chrétien »¹⁰³.

La centralisation entreprise par Louis le Pieux éclate rapidement à sa mort et c'est à l'Église qu'il revient de contrôler l'ordre social en réaffirmant le pouvoir de la royauté : « C'est à l'onction, acte épiscopal et spirituel, c'est à cette bénédiction, beaucoup plus qu'à votre puissance terrestre, que vous devez la dignité royale »¹⁰⁴. Le pouvoir royal est dès lors étouffé par l'autorité de l'Église et par les opinions des grands aristocrates. Ces derniers s'érigent en seigneurs

97 Les Carolingiens reçoivent du pape Étienne II le titre de « Patrice des Romains », c'est-à-dire qu'ils deviennent officiellement les protecteurs de la papauté. (C. Gauvard, p. 83)

98 J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 986.

99 Moine d'origine anglo-saxonne (v. 730-804) qui fut l'un des promoteurs de la Renaissance carolingienne. Conseiller intellectuel de Charlemagne, il fit reproduire dans son atelier (*scriptorium*) les textes des auteurs païens et chrétiens de l'Antiquité. (J. Le Goff, « Alcuin », *La civilisation de l'Occident médiéval*, p. 424)

100 R. Folz, p. 146.

101 J. Le Goff, « Reims, ville du sacre », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 1001.

102 J. Le Goff, « Introduction », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 10.

103 Y. Sassier, « L'iconographie carolingienne face à la Rome païenne : quelques brèves remarques », *Famille, violence et christianisation au Moyen Âge, Mélanges offerts à Michel Rouche*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p. 433.

104 C. Gauvard, p. 192.

locaux autonomes et se révoltent contre un roi trop pauvre pour s'attacher leur fidélité : « À la Noël de l'an 800, l'ost des Francs bardés de fer vint à Rome pour faire de son roi le nouvel empereur d'Occident. Deux siècles plus tard, un abbé ou même un simple châtelain pouvait se dire, en ses terres, plus puissant que le roi.¹⁰⁵ » Incapable de jouer son rôle d'ordonnateur du don/contre-don, le roi carolingien avait « perdu sa capacité de tenir son rang » : « Celui qui ne peut pas donner ne peut pas gouverner¹⁰⁶ ».

2.3.3 Les Capétiens : une nouvelle dynastie en quête de légitimité

Alors que l'Empire carolingien se divise en principautés fondées par les aristocrates régionaux, le tournant de l'an Mil voit émerger la figure centralisatrice d'un de ces petits seigneurs, Hugues Capet. Élu à l'unanimité le 3 juillet 987 et sacré à Noyon par l'archevêque de Reims, il n'était encore qu'un parvenu quand il légua le pouvoir à son fils Robert le Pieux en 996¹⁰⁷. La consécration de cette nouvelle dynastie par le couronnement et l'onction¹⁰⁸ d'Henri I^{er} (petit-fils d'Hugues Capet) ne suffit pas à assurer l'autorité des Capétiens sur leurs vassaux régionaux, avides d'autonomie et d'indépendance.

Du premier roi franc mérovingien, héritier d'un pouvoir d'origine divine (le *mund*) à la jeune dynastie des Capétiens, le déplacement du sacré est manifeste. Alors que les rois germaniques incarnaient le pouvoir et possédaient le royaume¹⁰⁹ sans qu'une intervention extérieure ne soit requise, l'onction de Pépin le Bref marque le début d'une relation de dépendance de la royauté occidentale envers

105 J.-P. Poly, E. Boumazel, *La mutation féodale*, PUF, 2004, p. 3.

106 R. W. Southern, p. 151.

107 M. Balard, p. 95.

108 « Le prestige par le sacre est tel qu'en le conférant à leur fils aîné les premiers Capétiens, de leur vivant, assurent la continuité dynastique, sans grande réticence. » (M. Balard, p. 131)

109 J. Ellul, p. 39.

l'Église. Comme le dit A. Guéry : « Le christianisme a sorti le roi de la divinité pour le placer dans l'humanité ¹¹⁰ ».

2.4 L'Angleterre.

Formées de ce que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Grande-Bretagne et d'Irlande, les îles britanniques se sont développées en rapport les unes avec les autres, mais également grâce aux échanges constants avec les populations continentales voisines. Si les mêmes influences culturelles ont dominé la Grande-Bretagne et l'Irlande aux périodes pré-protohistoriques (Celtes), l'occupation par les Romains puis par les Anglo-Saxons de la seule Grande-Bretagne a provoqué des différences concrètes entre les infrastructures des deux îles : réseaux routiers, urbanisation, administration publique, etc.

Du fait de cette hétérogénéité, résumer l'histoire de la royauté en Grande-Bretagne présente des défis de taille. Nous nous proposons d'observer un ensemble de symboles et de coutumes qui se distinguent des habitudes continentales et qui se manifestent de façon plutôt territoriale, soit en Irlande, en Écosse et au Pays de Galles. Ces observations nous permettront de mieux appréhender l'émergence d'une royauté anglo-normande encore influencée par les traditions saxonnes implantées avec l'*adventus Saxonum*, mais fortement intéressée par l'exemple centralisateur franc.

2.4.1 L'*adventus Saxonum*

L'influence la plus importante sur le plan du pouvoir et de l'administration de l'Angleterre est sans doute celle des Saxons. Leur arrivée au V^e siècle, que Bède

¹¹⁰A. Guéry, p. 50.

nomme l'*adventus Anglorum* et que d'autres historiens insulaires qualifient plutôt d'*adventus Saxonum*¹¹¹, aurait été plus longue et plus calme que ne le laissent entendre les chroniqueurs médiévaux. Alors que Bède décrit des scènes de désolation où « le feu continua sans répit sa destruction, dépeuplant toutes les villes et les campagnes (...) et recouvrit presque toute la superficie de l'île à l'agonie.¹¹²», l'archéologie tend plutôt à démontrer une installation graduelle¹¹³ qui a pour conséquence l'affaiblissement des langues et des cultures celtiques autochtones : « what makes the British hard to detect in Anglo-Saxon society is their gradual loss of racial identity¹¹⁴ ».

L'arrivée de ces populations barbares modifie radicalement le paysage social et politique : « Ce qui est vraisemblable, c'est que ces migrants d'origine germanique se sont assez vite organisés, sans doute autour des chefs de groupes les plus puissants, pour imposer leur autorité aux populations autochtones.¹¹⁵ » Malgré quelques phases de résistance celtique racontées par Gildas et Bède¹¹⁶, l'expansion des nouveaux arrivants se poursuit jusqu'en Irlande et finit par constituer la seule opposition aux Celtes. Des différences fondamentales se manifestent dans le type de « gouvernement » privilégié par l'un ou l'autre de ces deux groupes, l'un (les Celtes) prônant une organisation « tribale » et l'autre (les Saxons) proposant une hiérarchie guerrière brutale, au sein de laquelle les dynasties se réclament du lignage de Woden, le dieu guerrier et promoteur de la discorde¹¹⁷ :

These early kingdoms should not be thought of as if they were territorial states with boundaries precisely drawn. They were more in the nature of

111 F. D. Reno, p. 273.

112 Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, Livre I, ch. XV, p. 31.

113 H. Mayr-Harting, « The Pagan Kingdoms », *The Coming of Christianity to Anglo-Saxon England*, Pennsylvania State University Press, 1991.

114 H. Mayr-Harting, p. 31.

115 S. Lebecq, p. 55.

116 Rappelons que la bataille du Mont Badon aurait été menée par un Romano-Breton contre les envahisseurs saxons.

117 H. Mayr-Harting, p. 25.

confederations of tribes, confederations tending to be located in certain areas, which often bore a relation to the tribal division of Celtic Britain.

.....

What was the essential nature of the kingship held by these early kings? In a famous sentence of his *Germania* (98 A.D.), Tacitus says that kings were chosen for their noble blood, war-leaders for their prowess. (...) That was not to say, of course, that a king could not also be a dux or war-leader.¹¹⁸

Avec l'installation des occupants saxons se développe à partir du VII^e siècle une nouvelle conception de la royauté, alliée au christianisme. Les découvertes archéologique de la nécropole de Sutton Hoo¹¹⁹ ont permis de montrer comment les symboles de la royauté saxonne (l'épée, le boudrier, le casque, les bols, une lyre, etc.) ont été associés aux symboles et rites chrétiens (cuillers liturgiques gravées en grec des mots *saulos* et *paulos*¹²⁰) afin d'accompagner leur propriétaire dans la mort¹²¹.

En Angleterre comme en France, l'arrivée des peuples germaniques a modifié les modèles sociaux et les rois barbares, insérés dans un système dynastique qui combinait la « *nobilitas*, the mystique of descent from the gods, with *virtus*, success in war¹²² », se transformèrent graduellement en ordonnateurs du don et du contre-don (le *bretwalda*¹²³) pour en arriver à incarner le Roi Très Chrétien.

118 H. Mayr-Harting, p. 17.

119 La nécropole découverte en 1939 contient une vingtaine de tumulus dont au moins un d'entre eux n'a jamais été pillé. (S. Lebecq, p. 64). Le site internet dédié à cet emplacement historique propose des images et des renseignements fascinants : www.suttonhoo.org.

120 R. E. Kaske, « The silver spoons of Sutton Hoo », *Speculum*, vol. 42, no. 4, (1967).

121 Le tombeau pourrait être celui de Redwald, roi du début du VII^e siècle. L'inhumation, par opposition à la crémation pratiquée par les Saxons païens, témoigne *de facto* d'une conversion au christianisme. (H. Mayr-Harting, p. 21; 23)

122 H. Mayr-Harting, p. 18.

123 Le *bretwalda* est un roi capable d'attirer les meilleurs guerriers grâce à son prestige, ses aptitudes guerrières et son trésor. Il doit se montrer généreux tant par sa fortune personnelle que par son partage des butins de pillage. (H. Mayr-Harting, p. 19)

2.4.2 L'Irlande

L'Irlande, comme le reste de l'Occident médiéval, subit une profonde mutation entre la fin de l'Antiquité et le XII^e siècle. Là aussi la royauté, d'abord celte et divine, est soumise aux influences du christianisme et doit s'adapter pour conserver son autorité. Aux prises avec le même phénomène de déplacement du sacré que les monarchies française et anglaise, la royauté irlandaise a cependant bénéficié de la popularité de la littérature royale qui lui assurait une plus grande stabilité : « Celle-ci a en effet conservé plusieurs témoignages sur l'inauguration des souverains, qui devait revêtir une trop grande importance pour être occultée. ¹²⁴»

C'est néanmoins au contact du christianisme naissant que de nouvelles puissances s'imposèrent, incarnées par des familles dominantes soutenues à la fois par les traditions insulaires et par les églises qui, parfois, « leur offrirent de sacraliser leur autorité en leur conférant, par le sacre royal (...), une véritable délégation de la puissance divine. ¹²⁵»

La royauté irlandaise nous intéressera particulièrement dans la mesure où les sources juridiques vernaculaires distinguent trois catégories de rois : le *ri tuaithe*, « roi de *tuath* », d'une entité locale ; le *ruiri*, « le grand roi », supérieur aux rois de *thuatas* ; et le *ri ruirech* ou *ri coicid*, celui qui domine plusieurs grands rois. La période du VI^e au IX^e siècle fut marquée par une forte concentration du pouvoir entre les mains de quelques familles dominantes¹²⁶ et les rois subalternes furent

¹²⁴ G. Hily, « Le Dieu celtique Lugus », Thèse de doctorat, Paris, École Pratique des Hautes Études (IV^e section), 2007, p. 26.

¹²⁵ S. Lebecq, p. 120.

¹²⁶ D. Ó. Cróinín, « Ireland 400-600 », *A new history of Ireland*, Oxford University Press, 2005, p. 162-234.

absorbés par ces lignées centralisatrices.

Cette structure, différente de celle des royautes de descendance germanique, permet de mieux comprendre la position des chercheurs arthuriens celtisants qui voient en Arthur une figure royale irlandaise dont les récits « ont survécu dans les cultures postceltiques en subissant une adaptation aux mentalités et réalités nouvelles.¹²⁷ »

2.4.3 L'Écosse

L'Écosse est le théâtre de la montée en puissance d'une dynastie, les MacAlpine, tributaires du support de l'Église et de ses représentants. Les Pictes (occupants de l'Écosse) avaient entretenu des liens continus avec les Scots (Irlandais) et cette amitié de plusieurs siècles devait se souder par la naissance du roi du *Dal Riata*, Kenneth MacAlpine, Scot par son père et Pictes par sa mère. C'est à lui qu'est attribuée la création de ce que l'on nomme aujourd'hui *Scotland*, la terre des Scots.

La dynastie des MacAlpine se distingue par sa volonté nette d'imposer aux populations écossaises un modèle de gouvernement strict et centralisateur basé sur les modèles irlandais, au détriment des racines ethniques locales et des structures tribales¹²⁸. Ces changements n'auraient pu se faire sans la collaboration de l'Église écossaise qui, inspirée et nourrie par ses échanges avec les cours carolingiennes, entendait faire valoir ses droits et ses ambitions politiques.¹²⁹ Les rois d'Alba (nom donné en gaélique à la région du Nord de la Grande-Bretagne) se succédèrent et ancrèrent leur légitimité en gardant les centres de pouvoir de

¹²⁷ P. Walter, « Introduction », p. 9.

¹²⁸ Le chef de clan, le *ceann cineil*, dirige son *clann* (« enfants » en Gaélique) plutôt qu'un territoire donné. (E. W. MacKie, « The Early Celts in Scotland », *The Celtic World*, p. 655)

¹²⁹ K. Veitch, « The Alliance between Church and State in Early Medieval Alba », *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies*, vol. 30, no. 2, (1998).

leurs prédécesseurs, mais aussi en sacralisant deux lieux précis : Scone, où fut déplacée la « pierre de la destinée ¹³⁰ », et Dunkeld, où furent transférés les reliques de saint Colomban.

En Écosse, comme en Irlande, en France et en Angleterre, l'Église s'associe au pouvoir royal dans le rejet des structures anciennes au profit d'une structure hiérarchique « pyramidale ¹³¹ » basée sur le modèle christique : un homme laïc, le roi, est investi d'un pouvoir « ministériel » accordé par la grâce de Dieu.

2.4.4 Le Pays de Galles

Le Pays de Galles ¹³² nous intéresse pour plusieurs raisons. D'une part, il serait le lieu de naissance de Gildas ¹³³ et de Geoffroy de Monmouth ¹³⁴, et c'est à partir des caractéristiques de cette région que se dévoile une partie des aventures d'Arthur : on y retrouve par exemple les ruines de Tintagel, et c'est dans le Glamorgan, une région du Pays de Galles, que Geoffroy campe le couronnement impérial d'Arthur ¹³⁵.

D'autre part, c'est dans cette région de l'Ouest de l'Angleterre que se sont réfugiés les Bretons autochtones lors des invasions saxonnes qui eurent pour résultat « la rapide éradication des langues et de la culture celtiques dans ce qui allait devenir l'Angleterre, et la constitution de réduits — presque des sanctuaires — brittoniques à l'ouest et au nord de la Grande-Bretagne. ¹³⁶ » C'est là que se

¹³⁰ Sur réception de son nom royal, le roi devait s'asseoir sur la pierre afin de légitimer sa nouvelle fonction. La pierre en question aurait été l'oreiller de Jacob à Bethel, avant d'être ointe et utilisée comme colonne dans le second Temple. (W. Forbes Skene, *Celtic Scotland : a history of ancient Alban*, Edmonston & Douglas, 1876, p. 281)

¹³¹ S. Lebecq, p. 307.

¹³² La forme anglaise du nom, *Wales*, est un dérivé du vieil Anglais *wealh*, *wealas*, qui signifie « étranger ». Le nom était employé par les premiers Saxons pour désigner les Bretons autochtones. (J. MacKillop, « Wales », *Dictionary of Celtic Mythology*, Oxford University Press, 1998, p. 377)

¹³³ Voir I.1.1

¹³⁴ Il a été notamment évêque de Saint-Asaph (en Powys, Nord-Est de Galles). Monmouth est une ville du comté actuel de Gwent, anciennement le Monmouthshire, dans le Pays de Galles.

¹³⁵ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, ch. 156, p. 218.

¹³⁶ S. Lebecq, p. 48.

développe la principale source de résistance bretonne de la Bretagne (ses habitants se nommaient entre eux les *Y Gwir Frythoniaid*, les vrais Bretons¹³⁷), et si quelques rois particulièrement autoritaires parvinrent à unifier les différents royaumes de la région¹³⁸, c'est essentiellement autour de cinq sièges de pouvoir que se développe la royauté galloise¹³⁹.

2.4.5 L'unification anglo-saxonne : la naissance des « Anglais »

Malgré l'immense diversité politique des îles britanniques, une dynastie saxonne se démarque au début du IX^e siècle en réussissant à unifier le pays. Son fondateur, Egbert, a su s'imposer à la tête d'un vaste royaume dans lequel l'autorité du roi était relayée par des *ealdormen* placés à la tête des principaux *shires*. Il fit rapidement tomber les petits royaumes adjacents (Kent, Sussex et Essex) et parvint à soumettre la Mercie, la Northumbrie et une partie du Pays de Galles. Sa mort en 839 sonne le glas de ce royaume unifié, malgré les efforts de son fils à qui il avait délégué une vice-royauté. Leurs descendants se déchirèrent jusqu'à ce qu'Alfred (871-899) fonde les bases d'un « véritable renouveau¹⁴⁰ ». Considéré comme le père de l'unité, voire de la nation anglaise, il doit cette renommée à ses talents de monarque, mais également à l'inspiration de ses historiographes. Parmi ceux-ci un moine d'origine galloise, Asser, se distingue en écrivant en 893 une *Vita Aelfredi regis Angul Saxonum* qui relate les exploits du grand roi des « Anglo-Saxons¹⁴¹ ».

137 J. MacKillop, « Wales », *Dictionary of Celtic Mythology*, Oxford University Press, 1998, p. 377.

138 Rhodri le Grand (844-878) réussit à réunir une grande partie du territoire sous son autorité mais sa descendance ne parvint pas à se maintenir au pouvoir. Dyfed Hyewl le Bon (942-950) réunit à son tour à faire l'union d'une grande partie de pays de Galles, suivi quelques décennies plus tard par Gruffyd ap Llywelyn (1039-1063). (S. Lebecq, p. 154)

139 Le Gwynedd, le Powys, le Dyfed rebaptisé le Deheubarth, le Gwent et le Glywysing, devenu le « pays de Morgan », le Glamorgan.

140 S. Lebecq, p. 143.

141 S. Lebecq, p. 143.

Afin de lutter contre les païens¹⁴², Alfred fit venir des intellectuels de renom qui se rassemblèrent sous sa gouverne et traduisit en vieil anglais une partie des *Psaumes*, les *Soliloques* de saint Augustin, la *Règle pastorale* de Grégoire le Grand et *l'Histoire ecclésiastique de Bède*, entre autres, afin que ses compatriotes aient accès à ces sources de savoir. Cette implication du roi dans la diffusion des connaissances est représentative d'une particularité anglaise : l'importance accordée au vieil anglais, qui « s'était élevé de bonne heure à la dignité de langue littéraire et juridique. (...) ...cas véritablement unique, en ce temps, d'une civilisation qui sut maintenir le contact avec les moyens d'expression de la masse.¹⁴³ » Elle est également l'illustration d'une conception ancienne de la royauté, celle qui fait du roi le détenteur du « pouvoir et du savoir¹⁴⁴ ».

Le fils d'Alfred continua le travail de son père et ses fils obtinrent à leur tour des alliances avec les Écossais, les Norvégiens et les Bretons¹⁴⁵. Au fur et à mesure de leurs progrès territoriaux les titulaires des rois changent.¹⁴⁶ Si Alfred et ses successeurs étaient identifiés en tant que « rois des West-Saxons », il arriva que les chartes les nomment « rois des Angles et des Saxons » de même que « rois des Anglo-Saxons ». C'est cependant sous le règne d'Edgar (consacré en 973 et mort en 975) que commença à s'imposer l'idée d'un véritable royaume anglais¹⁴⁷.

La suprématie des rois anglo-saxons fut interrompue par la conquête du danois Sven (roi d'Angleterre de 1013 à 1014), dont le fils, Cnut, fut proclamé « roi de toute l'Angleterre » en 1016. Roi d'Angleterre et roi chrétien, « il multiplia avec

¹⁴² Le paganisme des Vikings, en réalité en voie de régression, fut grossi à son avantage dans une « contre-attaque idéologique » lancée contre les ennemis de l'Angleterre chrétienne. (S. Lebecq, p. 145)

¹⁴³ M. Bloch, *La société féodale*, p. 118.

¹⁴⁴ C. Méla, « Le temps retrouvé dans la *Vita Merlini* », *Le Nombre du temps : en hommage à Paul Zumthor*, Honoré Champion, 1988, p. 179.

¹⁴⁵ Les rois west-saxons ne sont pas maîtres des territoires dont ils reçoivent l'hommage. Il s'agissait dans les faits d'une reconnaissance circonstancielle, matérialisée par des rituels dans lesquels une hiérarchie rigide dictait la place de chacun. Les rois « celtes » de Galles, d'Irlande et du Nord tenaient à leur indépendance.

¹⁴⁶ S. Lebecq, p. 149.

¹⁴⁷ Ce titre de « roi des Anglais » lui est attribué à l'occasion de son sacre, célébré à Bath le jour de la Pentecôte en 973, et lors de sa mort en 975. (S. Lebecq, p. 149)

un sens aigu de la propagande les gestes de repentance publique (...). Non seulement il dota de nombreux monastères, mais il en fonda de nouveaux. ¹⁴⁸»

La royauté anglaise du XI^e siècle est donc tendue entre les dynasties anglo-saxonnes et anglo-danoises qui, malgré les bouleversements militaires et politiques, continuent d'avoir recours aux rituels saxons. Les rituels d'intronisation et de couronnement ont été christianisés par rapport à leurs modèles d'origine germaniques ; l'Église apparaît comme la « grande ordonnatrice de ces cérémonies où se succédaient l'acclamation, le serment, la remise des insignes royaux (...) et surtout l'onction d'huile sainte par les évêques qui faisait du roi sacré le principal délégué de Dieu dans son royaume. ¹⁴⁹»

2.5 La formation de l'Empire Plantagenêt

La Conquête normande de 1066 apparaît comme une rencontre des trajectoires politiques et idéologiques de la France et de l'Angleterre. Quand Guillaume le Bâtard (le futur Conquérant) vainc Harold de Wessex¹⁵⁰ à Hastings, il succède au dernier roi saxon avec la bénédiction du pape Alexandre II¹⁵¹; son invasion sera la dernière du sol britannique et modifie en profondeur le visage de l'île. En effet, les Normands¹⁵² importent un système féodal bien implanté en Normandie et dans lequel la nouvelle pyramide du pouvoir, du vassal au seigneur, est édifiée au profit du roi, conformément aux traditions germaniques. Après la Conquête, Guillaume le Conquérant est propriétaire d'un septième des terres de l'aristocratie saxonne et

¹⁴⁸ S. Lebecq, p. 168.

¹⁴⁹ S. Lebecq, p. 162.

¹⁵⁰ Après la mort de Cnut (1035) et de ses fils Harthcanut et Harold, le trône revient à Édouard le Confesseur. Il est le fils aîné d'Emma (veuve de Cnut et d'Ethelred) et n'a pratiquement jamais mis le pied en Angleterre. Il meurt sans héritier mais aurait promis le trône à Guillaume le Bâtard, avant de le remettre à Harold le 5 janvier 1066. Son court règne est marqué par la puissance des invasions norvégiennes et normandes.

¹⁵¹ Y.-M. Hilaire, p. 145.

¹⁵² L'origine même des Normands les lie aux peuples anglais puisque l'ancêtre des ducs de Normandie a été identifié comme étant le viking Rollon (*Hrlofr, Rolf*). Il aurait pillé une partie des côtes anglaises avant de traverser en France et de s'installer à Rouen. Il conclut un pacte de paix en 911 avec le roi des Francs, Charles le Simple, et épousa sa fille Gisla après avoir reçu le baptême de l'archevêque de Rouen. (*Byrhtferth's East Anglian Chronicles*, p. lxxxvii)

distribuée le reste de l'Angleterre à ses barons¹⁵³, à qui il laisse toute la liberté voulue sous réserve du respect de certaines conditions. Les Saxons ont été « à peu près complètement dépossédés ; (...) parmi les vassaux directs du roi, la grande majorité sont des Normands ou des Français : un nombre infime de grands propriétaires saxons ont pu conserver leurs terres. ¹⁵⁴»

À sa mort, Guillaume laissait la Normandie et le Maine à son fils Robert Courteheuse et l'Angleterre à Guillaume II dit le Roux. À la mort de Guillaume le Roux, le royaume fut temporairement destabilisé et Henri I^{er}, troisième fils de Guillaume le Conquérant, en profita pour faire valoir ses droits.

Habile guerrier et homme lettré, Henri I^{er} reçut le surnom de Beauclerc, terme qui désignait l'importance accordée aux clercs dans son gouvernement. Marié avec la fille du roi des Écossais, il put faire la promotion d'un type de gouvernement majestueux « inspiré de la royauté anglo-saxonne ¹⁵⁵ ». Après la mort de son seul fils et héritier légitime¹⁵⁶, Henri I^{er} désigna sa fille Mathilde, veuve de l'empereur germanique Henri V, comme son héritière. L'hostilité des barons à Mathilde (et à son mari Geoffroy, comte d'Anjou) permit à Étienne de Blois, cousin de cette dernière, de monter sur le trône dès la mort d'Henri I^{er}.

Le règne d'Étienne de Blois est reconnu comme étant l'un des plus faibles de l'histoire de l'Angleterre ; incapable de défendre les frontières de son royaume, il dut contrer les tentatives de Mathilde qui, assistée d'un certain nombre de barons mécontents, tentait de récupérer son trône. Leur querelle successorale fut réglée par le traité de Winchester en 1153, en vertu duquel Étienne laissait sa couronne à

¹⁵³ Les barons (180) doivent s'engager à établir un nombre préétabli de chevaliers sur leurs terres et les héberger en attendant de pouvoir leur offrir un domaine. Les barons ne peuvent pas modifier la quantité de chevaliers à leur service, sans un ordre du roi. (C. Brooke, *From Alfred to Henry III*, p. 103-104)

¹⁵⁴ J. Boussard, « Guillaume le Conquérant », *Dictionnaire du Moyen Âge, Histoire et Société*, Encyclopédia Universalis, Albin Michel, 1997, p. 456.

¹⁵⁵ S. Lebecq, p. 178.

¹⁵⁶ Au cours du naufrage de la Blanche Nef en 1120.

Henri, le fils de Mathilde et de Geoffroy. À peine un an plus tard il mourait, laissant la couronne à Henri II, duc de Normandie, comte du Maine, d'Anjou, de Poitou et d'Auvergne.

Le règne d'Henri II cristallise la fusion des influences saxonnes, normandes et donc, inévitablement, germaniques : « Transplantés en Angleterre, les plus hauts lignages anglo-normands avaient en effet tout intérêt à se fondre dans l'histoire nationale, dans la perspective d'une assimilation totale des vainqueurs aux vaincus.¹⁵⁷ » Henri II avait été éduqué en France et en Angleterre¹⁵⁸, où il avait reçu une éducation soignée. Parlant « toute les langues depuis l'Atlantique jusqu'au Jourdain¹⁵⁹ » et surtout les deux langues de culture, le latin et le français, il s'entoura d'une cour dynamique, y faisant venir les intellectuels les plus importants de l'Occident. Dès le début de son règne, il tenta de se dissocier de son prédécesseur en revenant aux « bonnes coutumes » pratiquées par son grand-père Henri I^{er}.

La Grande-Bretagne, ouverte sur le commerce international et fragmentée en une multitude de petits royaumes et d'entités territoriales, voit émerger entre les IV^e et XII^e siècles des puissances régionales fondées sur la personnalité et l'ambition de groupes familiaux soutenus par l'autorité ecclésiastique. Malgré les différences régionales, le roi se trouve au sommet de l'édifice social, personne « inviolable et sacrée »¹⁶⁰, et cette vision de la société est soutenue par Geoffroy de Monmouth, qui a :

mis l'accent sur la gravité de la division des Bretons (...). Cette réflexion reflète l'absence d'autorité centrale chez les Celtes. (...) La morale de cet

¹⁵⁷ A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 173.

¹⁵⁸ Il y fréquente la cour de son oncle et tuteur Robert de Gloucester et a pu y rencontrer Geoffroy de Monmouth pendant la rédaction de l'*HRB*. (J. Flori, p. 85)

¹⁵⁹ A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 29.

¹⁶⁰ P. Chassaing, *Histoire de l'Angleterre des origines à nos jours*, Flammarion, 2009, p. 24.

aspect du récit c'est que la communauté doit rester soudée derrière un chef idéal. Cette morale, exaltant les intérêts du lien social, va servir le pouvoir royal en Angleterre pour fonder un État solide.¹⁶¹

L'évolution de la royauté anglaise correspond aux grandes caractéristiques proposées par H. Martin. Elle est issue d'une tradition guerrière marquée par les invasions et les attaques de ses voisins continentaux et a gardé le souvenir « de combats et de chefs de guerre ¹⁶² ». Elle aboutit avec la dynastie Plantagenêt à un carrefour de « deux visions de la fonction monarchique : le courant féodal laïc d'un côté qui privilégie l'image d'un roi combattant ; le courant augustiniste et grégorien de l'autre, qui met en avant la place prééminente du roi dans l'édifice social ¹⁶³ », garant de l'ordre et responsable de son maintien. La légitimité du roi « pouvait se mesurer à l'adéquation entre *nomen* (titre ou « nom ») et *potestas* (pouvoir réel) ¹⁶⁴ ». À partir du roi anglo-saxon Alfred, il apparaît qu'un roi ne peut plus simplement se permettre de gagner des batailles ; en France comme en Angleterre, le modèle royal est polyvalent, habile guerrier et philosophe, cultivé et habile chasseur. Sa capacité à imposer le bien commun a tellement diminué aux X^e et XI^e siècle qu'elle devient graduellement un organe de conciliation et d'arbitrage¹⁶⁵ mettant en scène un roi bienveillant, capable de défendre les faibles et de conduire son peuple : « Le prince sacré, qui semblait pour les contemporains être, de tous, le produit le plus solide de cette époque, s'avéra le plus fragile. ¹⁶⁶ »

2.6 Les caractéristiques royales d'Arthur dans les textes

Après avoir montré de façon succincte la lente évolution de la figure royale médiévale, il nous semble essentiel de vérifier comment les représentations du roi

¹⁶¹ C. Daniel, « La légende arthurienne : un lien social politique et culturel européen », *Regards croisés sur le lien social*, L'Harmattan, 2005, p. 43.

¹⁶² A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 52.

¹⁶³ A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 124.

¹⁶⁴ P. Buc, *Dangereux rituel*, PUF, 2003, p. 29.

¹⁶⁵ J. Ellul, p. 132.

¹⁶⁶ R. W. Southern, p. 25.

Arthur, proposées par les textes retenus dans ce travail, illustrent ces changements. Les premières mentions d'un chef de guerre (*dux bellorum*) romano-breton menant ses troupes à la victoire coïncident visiblement avec la catégorie du **Chef de guerre**, telle que proposée par H. Martin. Grâce à ce descendant de l'aristocratie romaine (il porte la pourpre) **inséré dans une chaîne dynastique** dont fait foi une généalogie remarquable, le peuple breton peut espérer reconquérir son territoire, menacé par les envahisseurs saxons. Le chef de guerre se pose ici en **Maître d'un territoire**, responsable d'en assurer l'**ordre**.

L'importance accordée à Arthur dans le chapitre *Arthuriana* du pseudo-Nennius confirme son rôle de chef guerrier tout en lui accordant officiellement le titre de « roi ». Ses douze victoires militaires le hissent au-dessus des autres rois de son époque, faisant de ses prouesses le centre d'un épisode particulièrement chargé symboliquement : Arthur vainc les descendants directs du dieu Woden¹⁶⁷ grâce au secours de la Vierge Marie et de « Notre-Seigneur Jésus-Christ¹⁶⁸ ». Le roi guerrier, le « chef de guerre » s'inscrit ici dans une lutte qui dépasse la simple question territoriale, celle des Chrétiens contre les païens. S'érigeant encore en **responsable de la paix et de l'ordre**, il est pour une première fois représenté en **Lieutenant de Dieu sur la terre**, champion de la sainte Vierge. Cette nouvelle qualité n'efface pas les valeurs guerrières du champion mis de l'avant par Gildas et Bède, et Arthur est encore ici montré comme un guerrier hors du commun, capable de massacrer 960 ennemis à lui seul. Conformément au schéma proposé par H. Martin, le roi Arthur conserve son noyau initial traditionnel pour acquérir « l'*aura* du Très Chrétien¹⁶⁹ ».

¹⁶⁷ Le roi Ochta, fils d'Hengist, « devait devenir le chef de lignée des rois qui gouvernèrent ensuite le pays. C'est en ce temps-là qu'Arthur combat contre eux. » (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 132)

¹⁶⁸ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 133.

¹⁶⁹ H. Martin, *Mentalités médiévales II*, p. 143.

Les contributions de Geoffroy de Monmouth à la figure arthurienne ayant été abordées dans le chapitre précédent, nous nous intéresserons ici plus particulièrement aux caractéristiques qui enrichissent la dimension royale du personnage. Reprenant les œuvres dont il dit s'être inspiré, Geoffroy fait d'Arthur un **roi guerrier, inséré dans une chaîne dynastique** : « les nobles de la Bretagne (...) suggérèrent à Dubrice, archevêque de la Ville-des-Légions, de sacrer roi Arthur, le fils d'Uther. ¹⁷⁰» Il souligne ses prouesses au cours de neuf batailles contre les ennemis païens (« Il ne suspendit pas son attaque avant d'avoir tué quatre cent soixante-dix soldats avec sa seule arme Caliburn. ¹⁷¹») en montrant comment cette bravoure inspire les troupes : « À ce spectacle, les Bretons le suivirent en formations serrées, répandant partout le désastre ¹⁷²».

En ajoutant à la figure du roi guerrier les caractéristiques du **redistributeur, ordonnateur du don et du contre-don, responsable de la paix chargé de punir les contrevenants**, Geoffroy de Monmouth étoffe le personnage d'Arthur de façon significative. Après une série de victoires qui élargissent considérablement son territoire, Arthur offre à ses meilleurs chevaliers les terres conquises : « Arthur (...) confia à Urian le sceptre de Moray. Quant à Loth, qui avait épousé la sœur d'Arthur (...) il le fit de nouveau maître du royaume de Lodonesia ¹⁷³». Par sa capacité à donner généreusement, Arthur se forge une réputation enviable « aux confins de la terre ¹⁷⁴» et attire à sa cour les meilleurs chevaliers ; il équilibre cependant sa force guerrière par des **jugements** empreints de valeurs chrétiennes : « Après cette demande, le roi, saisi de pitié, fondit en larmes et, accédant à la requête de ces saints hommes, il accorda son pardon. ¹⁷⁵»

¹⁷⁰ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, ch. 143, p. 203.

¹⁷¹ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, ch. 147, p. 209.

¹⁷² Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, ch. 147, p. 209.

¹⁷³ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, ch. 152, p. 213.

¹⁷⁴ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, ch. 154, p. 215.

¹⁷⁵ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, ch. 149, p. 212.

Grâce à ses victoires, Arthur se présente comme le nouveau **maître d'un territoire** (il règne entre autres sur l'Irlande, le Danemark, l'Écosse, l'Islande, la Norvège et la Gaule) qu'il parvient à gouverner pendant plus de douze ans sans qu'aucune rébellion ne trouble sa quiétude. Son modèle de gouvernement s'apparente à ce que H. Martin désigne comme l'« **empereur en son royaume** » dans la mesure où Arthur est inscrit dans un rapport vassalique¹⁷⁶ avec les rois de certains royaumes soumis : « Dolvadius, roi du Gothland, et Gunvasius, roi des Orcades, vinrent (...) se placer sous sa dépendance¹⁷⁷ ».

Comme le grand roi anglais Alfred et ses descendants, Arthur unifie la Grande-Bretagne, qu'il dirige à partir de la Bretagne¹⁷⁸, contrairement aux rois anglo-normands qui avaient plutôt l'habitude de séjourner sur le continent.¹⁷⁹ Il s'inscrit ainsi sur le territoire anglais, marquant bien le lien qui l'unit de façon charnelle à son royaume et à son peuple.

Il est le **Nouveau David**, le roi qui « venge le sang de [ses] concitoyens (...) avec l'aide de Dieu¹⁸⁰ », celui à travers qui « se joue la destinée d'un monde¹⁸¹ ». Uni à son tour à Dieu par une alliance qui fait de lui un « élu », le roi Arthur devient le représentant de la lignée choisie, celui par qui se trouve réactualisé le principe héréditaire par lequel Dieu avait désigné David et sa maison : « Il choisit David son serviteur, (...) il en fit le berger (...). Berger au cœur irréprochable, il les guida d'une main avisée.¹⁸² »

En faisant d'Arthur un roi parfait, qui incarnait le prestige des rois traditionnels et la nouvelle sacralité chrétienne, Geoffroy a créé une figure essentielle à la

176 « Pour devenir *vassus*, il fallait se confier à autrui — se *commendare*. » (J.-P. Poly, É. Boumazel, p. 43)

177 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, ch. 153, p. 214.

178 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, ch. 153, p. 214.

179 S. Lebecq, p. 192.

180 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, ch. 146, p. 208.

181 C. Méla, « Le temps retrouvé dans la *Vita Merlini* », p. 179.

182 *Psaumes* LXVIII, 70-72.

propagande idéologique des Plantagenêt. Cependant, la représentation de la figure royale offerte par l'*HRB* ne peut à elle seule expliquer le succès d'Arthur. Pour que l'ensemble des populations de la Grande-Bretagne y adhèrent, il fallait que cette figure réponde à des exigences paradigmatiques beaucoup plus importantes ; il fallait qu'elle fasse sens.

CHAPITRE III

UNE ENTREPRISE MYTHOLOGIQUE

Notre travail sur le personnage du roi Arthur tel qu'il se cristallise dans l'œuvre de Geoffroy de Monmouth se veut une démonstration de la nature mythique de cette figure plusieurs fois centenaire. Il nous semble en effet que, si les spécialistes arthuriens n'hésitent pas à employer le mot « mythe » pour qualifier Arthur¹, aucun n'a jusqu'à aujourd'hui étudié le phénomène en tant que mythe autonome, auto-suffisant et générateur de sens². Si S. Gorgievski reconnaît que l'on peut « parler du mythe d'Arthur », c'est surtout par la transformation d'un personnage historique en figure exemplaire et littéraire que se constitue selon elle la nature mythique du roi³. Cette approche sous-entend que l'historicité d'Arthur est un fait établi et que ce n'est que par le fait de sa récupération par les premiers textes littéraires du XII^e siècle qu'il prend vie. Un tel processus de « mythisation » est décrit par M. Éliade, mais il montre qu'une fois entrée dans la **mémoire populaire**, la personnalité du personnage historique est reconstituée suivant « les normes mythiques »⁴. Cette approche plus complète, qui s'intéresse à la métamorphose d'un personnage historique (peu importe son importance factuelle) en Héros mythique (« leur historicité ne résiste pas longtemps à l'action corrosive

1 D. Boutet s'intéresse particulièrement au personnage du roi médiéval en tant que figure mythique mais considère, comme M. Zinc, que « la littérature médiévale ne saurait proposer de mythologie au sens strict, puisque le christianisme en occupe la place ». Compte-tenu du fait que D. Boutet estime que Charlemagne et Arthur n'ont d'existence « que par la littérature », ses conclusions sur leurs qualités royales portent essentiellement sur les œuvres postérieures à Geoffroy de Monmouth. (pp. 10 ; 12)

2 Le terme prend même une connotation négative, par exemple dans l'article de G. Ashe : « The Origins of the Arthurian Legend », dans lequel il associe au mot « myth » les détracteurs de l'historicité d'Arthur : « Incantatory repetition of words like 'myth' is mere evasion. If there was no Arthur at all, what did happen, where did the idea of him come from » (p. 6)

3 S. Gorgievski, *Le mythe d'Arthur, de l'imaginaire médiéval à la culture de masse*, CEFA L, 2003, p. 10.

4 M. Éliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard, 1969, p. 57.

de la mythisation⁵) via une production humaine, nous semble plus féconde et permet d'aborder le personnage d'Arthur avec ouverture, sans le contraindre à un rôle de personnage strictement littéraire ou historique. Elle nous permet également de laisser de côté le problème, largement évoqué dans les chapitres précédents, de l'historicité du personnage. Il nous suffit de savoir que ses contemporains et leurs descendants ont cru en son existence. Si nous n'avons pas accès à la « naissance » d'Arthur en tant que roi guerrier, nous pouvons néanmoins en observer les diverses manifestations avant que le mythe ne se « [dégrade] en légende épique, en ballade ou en roman ⁶ » ou qu'il ne s'estompe au profit « d'autres modes d'élaboration du réel ⁷ ».

Le chapitre qui suit mettra à contribution les éléments textuels, archéologiques et historiques des chapitres précédents pour établir ce que nous entendons par « mythe ». Il montrera comment la figure arthurienne correspond à cette définition, c'est-à-dire qu'elle propose une explication sur l'origine et le destin d'un monde précis, ici celui des Bretons insulaires (Gallois) :

Le mythe est avant tout une parole pleine, originelle, tantôt révélatrice et tantôt fondatrice de l'être intime en communauté. Le muthos grec — celui d'Homère, c'est-à-dire la parole, l'expression parlée — devient le « mythe » lorsqu'il se charge de toute une série de valeurs qui amplifient, remplissent et ennoblissent cette parole, lui donnant les dimensions d'un récit des origines et d'une explication des destins.⁸

En allant au-delà des lieux communs et en offrant plus qu'une étude de quelques caricaturales « histoires sauvages et absurdes ; (...) aventures infâmes et ridicules ; « (...) incestes, adultères, (...) meurtres, (...) vols, (...) actes de cruauté,

5 M. Éliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 58.

6 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, Payot, 1986, p. 361.

7 C. Lévi-Strauss, « Le temps du mythe », *Annales, Histoire Sciences sociales*, EHESS, vol. 26, no. 3 et 4 (1971), p. 534.

8 J.-L. Nancy, *La communauté désœuvrée*, Christian Bourgois, 2004, p. 123.

(...) pratiques de cannibalisme, (...) histoires repoussantes ⁹ », notre projet d'analyse s'attache à ce que ce contenu symbolique révèle de ceux qui l'ont produit et reçu. Le « mythe d'Arthur » rejoint la définition proposée par G. Gibeau : parce qu'il « fournit des modèles pour la conduite humaine et confère par là même signification et valeur à l'existence ¹⁰ », parce qu'il est un récit qui « explique comment le monde en est arrivé à être », « un mode de signification, une forme ¹¹ », il dépasse l'anecdote historique ou la légende. Il est le « récit constitutif d'une mentalité », mais « ce qui prime en lui c'est le symbole plutôt que les procédés du récit. ¹² » Ses multiples manifestations en font « une forme mouvante, polymorphe, sujette à une constante palingénésie, qui est le fondement même de sa « vie » et de sa survie. ¹³ »

La nature même de l'oeuvre de Geoffroy de Monmouth, principal auteur « historique » arthurien, impose la prudence : son projet, nous l'avons vu, n'était pas désintéressé et le contenu symbolique auquel il nous permet d'avoir accès est orienté par les intentions de ses commanditaires : « Toute interprétation doit respecter le dessein d'une œuvre. ¹⁴ » C'est donc après une réflexion sur le mythe et l'idéologie suggérée par le contenu même de l'*HRB* que ce chapitre proposera une définition du mythe en tant qu'entreprise fondationnelle et totalisatrice. Cette première approche sera suivie d'une analyse effectuée à partir des quatre caractéristiques du mythe qui serviront de base théoriques : le mythe fondateur et le récit des commencements, le mythe comme récit anonyme et collectif, la véracité du mythe et enfin, sa fonction socioreligieuse.

9 M. Detienne, *L'invention de la mythologie*, Gallimard, 1981, p. 17.

10 G. Gibeau, « La construction du mythe », *Religiologiques*, no. 14, p. 14.

11 R. Barthes, *Mythologies*, Seuil, 1957, p. 181.

12 G. Durand, « Mythe et poésie », *Champs de l'imaginaire*, ELLUG, 1996, p. 36.

13 F. Monneyron et J. Thomas, *Mythes et littérature*, PUF, 2002, p. 92.

14 G. Durand et C. Sun, *Mythes, Thèmes et Variations*, Desclée de Brouwer, 2000, p. 14.

Les différentes approches du phénomène mythologique, dont P. Sellier donne un aperçu dans son article *Récits mythiques et productions littéraires*¹⁵, ne peuvent être elles-mêmes envisagées en dehors de leur contexte d'origine :

Dans notre culture, la diversité des acceptions du mot « mythe » est manifeste. Après une réflexion floue, lointainement inspirée de l'ethnologie religieuse, le petit Robert juxtapose les acceptions suivantes : « pure construction de l'esprit », « exposition d'une doctrine ou d'une théorie au moyen d'un récit poétique », « représentation idéalisée de l'état de l'humanité dans un passé ou un avenir fictif » (où mythe est confondu avec utopie), « image simplifiée, souvent illusoire, que des groupes humains élaborent ou acceptent au sujet d'un individu ou d'un fait et qui joue un rôle déterminant dans leur comportement ou leur appréciation » (voici donc le flegme britannique, la galanterie française et la lourdeur allemande).

Il n'en demeure cependant pas moins que certains aspects du mythe, ou de la représentation mythologique, sont aujourd'hui acceptés par l'ensemble de la communauté savante sans toutefois que l'on puisse véritablement parler d'un consensus final. C'est à partir de ces éléments que nous entendons étudier le cas du roi Arthur, bien conscients que ce choix d'aller à l'essentiel ne constitue pas une analyse définitive du personnage mais bien une grille de lecture qui nous permettra de voir en quoi et comment il a pu servir les ambitions politiques des Plantagenêts. Ce sont donc quatre aspects du mythe, sur lesquels s'entendent de façon générale ceux et celles qui s'intéressent au phénomène, qui serviront de cadre à l'analyse. Mis en relation avec les informations dont nous disposons à propos du roi Arthur, ils permettront de mettre en lumière la dimension mythologique du personnage.

Malgré les quelques raccourcis que comporte une telle lecture, nous espérons en arriver à un portrait qui montrera comment la figure d'Arthur répond aux

¹⁵ P. Sellier, « Récits mythiques et productions littéraires », *Trames, Mythes, Images, Représentations (Actes du Congrès de Littérature Générale et Comparée)*, Limoges, 1977, p. 61.

exigences théoriques du mythe, et permettra d'entrevoir en quoi sa charge symbolique aura alimenté sa récupération par les hommes politiques et littéraires du Moyen Âge.

3.1 Différences et ressemblances avec l'idéologie

Les auteurs qui s'intéressent à la fonction politique de la figure du roi Arthur emploient de façon générale le terme « idéologie » lorsqu'ils abordent sa relation avec la dynastie des Plantagenêts. Le livre d'A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, montre avec brio les moyens de diffusion mis en oeuvre par la cour anglo-normande et situe cette entreprise de propagande dans un contexte historique qui l'oppose à la cour française des Capétiens. Le travail d'A. Chauou ne peut faire l'économie d'une réflexion sur le sens accordé au terme « idéologie » lorsqu'appliqué au Moyen Âge. Il propose une définition de l'idéologie Plantagenêt soutenue notamment par les travaux de R. Fossaert et L. Althusser :

L'idéologie Plantagenêt, vue comme idéologie politique et sociale selon Robert Fossaert, à la charnière du conscient et de l'inconscient selon Louis Althusser, en est une autre. Établie sur un espace politique donné, elle consiste en l'utilisation par certains membres de la dynastie Plantagenêt de schémas idéologiques plus ou moins inconscients de la société féodale, au mieux en encourageant par leur patronage l'activité littéraire, au pire en ramenant à eux toute une production indépendante par l'annexion à leur profit d'une figure pouvant rivaliser avec Charlemagne : celle du roi Arthur.¹⁶

La relation entre mythologie et idéologie, explicitée ici par le lien clairement établi entre Arthur et les « schémas idéologiques », ne saurait donc être envisagée comme une opposition, laquelle sous-entendrait que les objets analysés se classent dans l'une ou l'autre de deux catégories isolées. Il nous semble plus fécond de les considérer comme étant complémentaires, liées l'une à l'autre dans

16 A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 24.

une relation dynamique opérant à la jonction du conscient et de l'inconscient. Cette relation correspond ainsi au mouvement que définissent P. Berger et T. Luckmann dans *La construction sociale de la réalité*. En effet, considérant comme A. Chauou la figure du roi Arthur comme appartenant au *stock des connaissances pré-théoriques* et participant à la « conception de la réalité qui établit la pénétration continue du monde de l'expérience quotidienne par des forces sacrées¹⁷ », elle a été « adoptée par le groupe (...) et modifiée en fonction des intérêts qu'elle doit maintenant légitimer.¹⁸ » Les institutions et les groupes d'individus s'alimentent ainsi dans un contenu symbolique correspondant ici à la chrétienté médiévale, laquelle « constitue (...) une société possédant un monopole symbolique effectif¹⁹ ». Les Églises, « qu'il faut comprendre comme des combinaisons monopolistiques d'experts à plein temps à l'intérieur d'une définition religieuse de la réalité²⁰ », ne sauraient permettre aux groupes dirigeants de déroger de l'orientation proposée et freinent toute nouvelle tentative d'appropriation de l'univers symbolique par un groupe donné.

La relation entre mythologie et idéologie peut également être comprise comme une instrumentalisation²¹ du contenu symbolique disponible, le mythe, lequel est parasité et transformé en un vecteur de communication qui correspond aux ambitions d'une institution, ici politique. L'idéologie ne peut pas proposer un ordre qui se situerait en dehors du cadre symbolique, mais récupère plutôt une partie de son langage au profit du groupe qu'elle valorise : « Fréquemment une idéologie est adoptée par un groupe à cause d'éléments théoriques spécifiques qui sont favorables à ses intérêts²² ».

17 P. Berger et T. Luckmann, p. 196.

18 P. Berger et T. Luckmann, p. 216.

19 P. Berger et T. Luckmann, p. 212.

20 P. Berger et T. Luckmann, p. 214.

21 Le terme « instrumentalisation » est employé ici sans préjugé négatif, le mythe devient l'« instrument » de l'idéologie, soit « ce qui est employé pour atteindre un résultat ». Cette définition n'exclut en aucune façon que les membres du groupe au pouvoir adhèrent au contenu mythologique.

22 P. Berger et T. Luckmann, p. 215.

Le mythe n'existe pas pour contraindre et convaincre, contrairement à l'idéologie qui est créée « pour entretenir l'adhésion des sujets ²³ », mais pour expliquer, rassurer, fonder et englober. En montrant la frontière entre la vie quotidienne et l'expérience sacrée, en faisant revivre « une réalité originelle », le mythe est une réalité vivante qui révèle aux hommes le sens du commencement et ce, à partir d'un contenu symbolique accepté comme allant de soi. Il nomme l'univers et « met chaque chose à sa juste place ²⁴ ». Cette fonction n'est donc pas comparable à celle de l'idéologie, laquelle est d'abord et avant tout l'œuvre d'individus vivants et motivés par des objectifs concrets créés par des institutions impliquant « l'historicité et le contrôle ²⁵ » (dans le cas qui nous intéresse, légitimer la dynastie des Plantagenêts et entrer en compétition avec les Capétiens).

Créé dans un concert de « voix anonymes ²⁶ », un même contenu fondamental (ou machinerie conceptuelle) pourra être compris comme un mythe dans la mesure où il « ordonne l'histoire et situe les événements collectifs dans une unité cohérente qui inclut le passé, le présent et le futur. ²⁷ » L'intemporalité et l'universalité du mythe, qui l'oppose à l'idéologie réduite à la durée des groupes ou individus qu'elle dessert, se manifeste notamment par son rôle de « mode de connaissance et de conservation ²⁸ ». Ce n'est que lorsque repris **en partie** par une institution ou un groupe que le mythe sera réintroduit en tant que contenu légitimé et « modifié par des machineries conceptuelles édifiées en vue de défendre la société contre le défi des groupes hérétiques ²⁹ » dont le succès dépend du pouvoir de ceux qui les mettent en marche.

23 H. Martin, *Mentalités Médiévales II*, p. 135.

24 P. Berger et T. Luckmann, p. 180.

25 P. Berger et T. Luckmann, p. 119.

26 J-L Nancy, p. 124.

27 P. Berger et T. Luckmann, p. 186.

28 G. Durand, *Champs de l'imaginaire*, p. 38.

29 P. Berger et T. Luckmann, p. 192.

L'idéologie politique se démarque d'autant plus du mythe qu'elle peut être le fait d'une seule partie de la société, c'est-à-dire que la « segmentation institutionnelle ³⁰ » crée une spécialisation, laquelle autorise les membres du « sous-système » ainsi engendré à produire un discours capable de légitimer leur existence. Si le mythe ordonne, nomme et définit gratuitement, au profit de tous peu importe « l'objet de son message ³¹ », l'idéologie quant à elle se place en amont et en récupère le contenu symbolique (représentations concrètes, langage, rites) au profit d'un groupe spécifique qui a des intérêts sociaux concrets, quitte à en modifier plus ou moins consciemment le contenu. Elle ne saurait en aucune manière se placer à la frontière de l'indicible ou du chaos car là n'est pas son rôle. Le discours idéologique se caractérise plutôt par « ses contenus, par l'objet qu'il énonce : l'organisation sociale dans ses grandes lignes de distribution. ³² » L'idéologie politique « décrit non seulement l'être de la société, mais son fonctionnement et son action. ³³ » Cette définition marque clairement la différence entre mythe et idéologie : le mythe fonde, explique et garde la frontière de l'indicible, dans la mesure où il établit une limite entre l'ordre, la civilisation, ce qui peut être nommé (**ici, maintenant**), et le chaos, le néant, le vide (**l'Au-delà**). L'idéologie montre, décrit et ce, au profit d'un groupe dont les intérêts sont valorisés par cette représentation. Elle manipule le langage mais ne le crée pas : « Implicite ou explicite, le discours idéologique est discours de légitimation. Il s'agit, en disant les raisons d'être d'une organisation, d'en démontrer la valeur éminente ³⁴ ». Alors que le mythe ne **veut** rien, ne manifeste aucune intention ³⁵ car il **est**, l'idéologie est animée d'une volonté orientée et revendiquée par un groupe précis. Son portrait social ordonne, certes, mais cette attribution des rôles n'est pas

30 P. Berger et T. Luckmann, p. 161.

31 R. Barthes, *Mythologies*, p. 181.

32 P. Ansart, p. 14.

33 P. Ansart, p. 15.

34 P. Ansart, p. 17.

35 « C'est que le mythe n'est pas porteur d'une intentionnalité (délivrer tel message à travers telle ou telle métaphore, le répercuter de plan en plan) mais de donner dans la linéarité du récit et diversité des codes un analogon de la simultanéité des plans et de la totalité des réseaux » (M. Hénaff, *Claude Lévi-Strauss*, Belfond, 1991, p. 198)

issue d'une volonté divine ou surnaturelle ; elle s'appuie sur un « « fondement » tenu pour absolu et d'autant plus incontestable qu'il est hors de portée de la vérification³⁶ ». Ce fondement, le mythe, fournit donc le contenu symbolique à partir duquel le discours idéologique sera articulé au profit d'une force politique, donnant ses affirmations comme des certitudes. C'est cette dynamique qui permet de déceler au sein d'une même organisation sociale plusieurs discours idéologiques, donc plusieurs propositions intrinsèquement cohérentes.

Disons les choses autrement : si les gens ont adhéré au contenu idéologique proposé par un groupe ou une institution (la royauté angevine, par exemple), c'est que le récit était croyable, c'est-à-dire assorti au cadre mental d'une pensée mythologique dont les fondations recouvraient au moins toute l'Europe chrétienne. Il exposait « l'être normal de la société, il [disait] la « saine doctrine », [définissait] la ligne « correcte »³⁷ ».

Le mot « idéologie » appliqué à la réalité du XII^e siècle implique le risque, toujours présent, de projeter sur une société lointaine le sens moderne du mot. C'est donc avec prudence que nous retenons ce vocabulaire, faute d'un meilleur allié. Nous retenons surtout de la définition de P. Ansart, donnée en début de travail, l'idée d'un « groupe » qui, par un processus défini véhicule une « vision du monde » permettant d'occulter les « contradictions inhérentes à la vie collective³⁸ ». L'idéologie en tant que système régulateur organise ainsi la diffusion des discours en les rassemblant au sein d'une volonté distincte, celle du groupe émetteur. Plus concrètement, H. Martin a reconnu l'existence d'une idéologie médiévale et royale qui « englobe l'ensemble des représentations (...) produites pour légitimer et honorer un pouvoir souverain, et pour entretenir

³⁶ P. Ansart, p. 17.

³⁷ P. Ansart, p. 19.

³⁸ P. Ansart, p. 9.

l'adhésion des sujets.³⁹ » L'étude de l'« appareil mythique ⁴⁰», que G. Durand considère comme un outil précieux pour repérer les idéologies, permet ainsi de mieux saisir la relation qui les unit : « La question du mythe rencontre alors inévitablement l'idéologie. ⁴¹»

En s'intéressant à l'historicité des institutions et à leur rôle de contrôle de la conduite humaine, P. Berger et T. Luckmann permettent de voir les idéologies royales, telles que définies par H. Martin, comme étant de ces formations originelles « vécues comme détentrices d'une réalité propre⁴² ». En s'appuyant sur un stock de connaissances socialement disponible et considéré « comme allant de soi ⁴³ », l'idéologie Plantagenêt canalise la conduite humaine dans la direction qui la sert, au détriment de plusieurs autres possibles. Cette particularité de l'idéologie fait en sorte qu'il nous est possible aujourd'hui de lui identifier un début et une fin, c'est-à-dire que l'ensemble des représentations employées par ses diffuseurs cesse de produire du sens pour qui n'appartient pas au public cible. Car, si le propre de l'idéologie est de « s'adresser à chacun pour lui faire accepter et approuver cette complémentarité (entre louange et répression), non comme une règle extérieure mais bien comme sa propre loi ⁴⁴ », ce discours ne devient vrai que par sa réalisation. Sa légitimité dépend de sa capacité à convaincre et toute proposition idéologique doit tenir compte de la possibilité d'un rejet ou d'un refus : « Le discours tend à persuader, à amener l'auditeur à croire, à partager les vues exprimées, à le détourner d'adhérer à des messages rivaux. ⁴⁵ » Le mythe, lui, est indiscutable ; il ne laisse aucun choix parce qu'il incarne l'histoire vraie des commencements et « s'entoure de preuves ⁴⁶ » ; il constitue le cadre du pensable.

39 H. Martin, *Mentalités médiévales II*, p. 135.

40 G. Durand, *Champs de l'imaginaire*, p. 105.

41 D. Boutet, p. 13.

42 P. Berger et T. Luckmann, p. 124.

43 P. Berger et T. Luckmann, p. 134.

44 P. Ansart, p. 23.

45 P. Ansart, p. 33.

46 M. Jeudy-Ballin, « Entre le clair et l'obscur : les transformations de l'histoire », *L'Homme*, vol. 28, nos. 106-107 (1988), p. 238.

Le mythe étant constitué de la somme de ses variantes, il ne souffre pas des apparences de contradictions de son discours ; l'idéologie, elle, ne permet pas les écarts de langage. Tout ce qui ne participe pas de sa proposition idéologique est évacué, contré et condamné.

La définition de H. Martin portant sur l'idéologie royale médiévale, enrichie des apports de P. Berger et T. Luckmann, rappelle la complémentarité et les rapports de l'instrumentalisation évoqués entre mythe et idéologie.

3.2 Une entreprise fondationnelle

3.2.1 Totalisation

Le mythe étant posé comme une production symbolique structurante et fondatrice, il permet de tracer les frontières de l'ordre établi et de montrer les comportements nécessaires au maintien de cet ordre. Accepté comme allant de soi par tous les membres du groupe, le mythe relève d'un mode de production qu'on peut nommer « symbolique », dans lequel le donné empirique est pris en charge par des structures narratives *a priori*. Ainsi, le mythe doit être traité comme activité génératrice de sens et la compréhension de son contenu passe nécessairement par « une mise en faisceau de toutes les données et par la prise en compte, entre autres, du virtuel, du possible, de l'invisible qui entourent l'objet.⁴⁷ »

Le récit mythique, dans sa fonction « d'insérer l'objet de sa pensée dans des relations multiples, diachroniques et synchroniques », ne peut être compris que grâce à une « mise en rapport généralisée, qui vise un point de vue absolu. » Le donné proposé par la conduite mythogénique n'est pas défait et fragmenté, mais

⁴⁷ J.-J. Wunenburger, « Imaginaire et rationalité, une tension créatrice? », *Mythe & Science : actes du colloque « Mythe et science »*, PPUR, 2003, p. 35.

bien absorbé dans une totalité qui ne dissocie pas le passé et le présent, le réalisé et le virtuel, le visible et l'invisible, le phénoménal et le métémpirique. Il instaure par ce processus une compréhension implicite qui échappe à la raison analytique, qui permet d'inscrire le réel dans un *continuum* où le visible ne prend sens qu'en étant relié à l'invisible, dont il est une manifestation partielle, momentanée et locale. L'intelligibilité conférée à l'expérience permet de définir ce qui est réel, possible ou accidentel dans une cohérence qui saisit l'ordre du monde. La production de récits mythiques constitue une des voies d'approche de cette vérité, dont il faut sans cesse réinterpréter le contenu « disséminé dans une totalité, incommensurable à nos capacités d'intelligence finie »⁴⁸.

Au cœur de cette intelligibilité se remarque une absence de catégories fixes, de valeurs ou de polarités. Ce n'est qu'en fonction des relations entretenues entre les éléments du mythe (haut/bas, hommes/femmes, ordre/désordre) que ces derniers prendront un sens interprété en fonction du contexte de réception du mythe. Si le mythe nous était accessible dans sa totalité, il livrerait simultanément une chose et son contraire sans les opposer ni les accorder, mais unis dans un univers complet.

Plus concrètement, l'univers symbolique ordonne l'histoire et situe tous les événements collectifs dans une :

unité cohérente qui inclut le passé, le présent et le futur. Eu égard au passé, il établit une « mémoire » qui est partagée par tous les individus socialisés à l'intérieur de la collectivité.(...) Ainsi, l'univers symbolique relie-t-il les hommes à leurs prédécesseurs et à leurs successeurs dans une totalité signifiante qui permet de transcender la finitude de l'existence (...) La communauté empirique est transposée à un niveau cosmique et rendue magistralement indépendante des vicissitudes de l'existence individuelle.⁴⁹

48 J.-J. Wunenburger, « Imaginaire et rationalité, une tension créatrice? », p. 37.

49 P. Berger et T. Luckmann, p. 186.

3.2.2 Enracinement temporel

En permettant à un groupe de rendre compte de ses origines et en aplanissant la dimension temporelle, le mythe situe la création du monde dans un temps mythique, « *in illo tempore* où la fondation du monde a eu lieu. »⁵⁰ Ainsi, par la pratique des rites, « tout espace consacré coïncide avec le Centre du Monde, tout comme le temps d'un rituel quelconque coïncide avec le temps mythique du « commencement ». »⁵¹ Le temps concret est ainsi transformé en temps mythique, sacré, par le geste fondateur d'un héros, d'un ancêtre ou d'un dieu qui renoue avec la « *majestas* (...) l'écrasante supériorité de puissance »⁵² des origines. C'est en répétant ou en imitant ces modèles exemplaires que les objets et les actes acquièrent un sens et abolissent le temps, coïncidant avec l'acte initial : le « temps profane et la durée sont suspendus. »⁵³ N'importe quelle action *réelle*, c'est-à-dire n'importe quelle répétition du geste initial, contribue ainsi à abolir le temps profane et participe du temps mythique⁵⁴ pour mettre l'homme en contact avec le sacré. Cette manifestation « fonde ontologiquement le monde »⁵⁵. Le guerrier par exemple, comme le roi, peut ainsi incarner un « héros » et tenter de se rapprocher de ce modèle originel, s'inscrivant dans la volonté collective de régénération par la répétition de l'acte fondationnel et accomplissant exactement les gestes qu'on attend de lui. Toute construction, toute cérémonie et tout commencement suspendent l'écoulement du temps profane et projettent « celui qui les célèbre dans un temps mythique »⁵⁶. En racontant ou en célébrant le mythe de l'origine, le participant intègre le temps « fort »⁵⁷, celui qui permet de partager la présence des

50 M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 34.

51 M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 33.

52 M. Eliade, « Introduction », *Le sacré et le profane*, Gallimard, 1965, p. 13.

53 M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 49.

54 M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 51.

55 M. Eliade, *Le sacré et le profane*, p. 23.

56 M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 93.

57 M. Eliade, *Aspects du mythe*, Gallimard, 1963, p. 31.

Héros et des Dieux : « Les personnes du mythe sont rendues présentes, on devient leur contemporain.⁵⁸ »

La conquête de nouveaux territoires contribue également à la sacralité du héros ou du personnage royal :

Un territoire inconnu, étranger, inoccupé (ce qui veut dire souvent : inoccupé par les « nôtres ») participe encore à la modalité fluide et larvaire du « Chaos ». En l'occupant et surtout en s'installant, l'homme le transforme symboliquement en Cosmos par une répétition rituelle de la cosmogonie.⁵⁹

Dans la mesure où elle annule toute possibilité de nouveauté et de surprise, cette répétition « maintient le monde dans le même instant auroral des commencements.⁶⁰ » et fait du monde « notre monde⁶¹ ». Elle repousse les frontières de l'inconnu et du désordre (les Autres) pour étendre l'univers connu.

Le contenu mythologique demeure quoi qu'il arrive. Cela étant, des changements peuvent se manifester dans les modalités d'actualisation du mythe. Ces évolutions participent de ce que P. Berger et T. Luckmann décrivent comme la réification des institutions (ou du monde social). « La « recette » de base pour la réification des institutions est de leur fournir un statut ontologique indépendant de l'activité humaine et de la signification.⁶² »

Les gestes qui permettent d'abolir le temps profane peuvent être des rituels bien établis et être encastés dans un système régulateur qui en détermine la fréquence, tout comme ils se dissimulent de façon plus subtile dans la manipulation des symboles. Ainsi, le roi qui s'inscrit dans une lignée guerrière conquérante et « vit »

58 M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 33.

59 M. Éliade, *Le sacré et le profane*, p. 29.

60 M. Éliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 107.

61 M. Éliade, *Le sacré et le profane*, p. 30.

62 P. Berger et T. Luckmann, p. 168.

l'événement fondationnel en revêtant son armure participe pleinement à la réactualisation des exploits du Héros mythique. Couronne, emblème, sceau et trône sont autant de symboles qui agissent comme des passerelles, chargés d'une sacralité qui les distingue des objets du quotidien et qui, parce qu'ils sont transmis au roi en tant que *regalia* au cours d'une cérémonie de consécration, acquièrent un « sens second, figuré, qui les leste d'une profondeur nouvelle ⁶³ » et marquent son appartenance à un univers mythique : « Les dieux ont créé l'homme et le Monde, les Héros civilisateurs ont achevé la Création ⁶⁴ ». Le roi ainsi différencié n'est pas à proprement parler divin, mais il est auréolé de sacré, c'est-à-dire qu'il est en contact avec « le lieu d'une indication et de suggestion d'une réalité autre, le divin. ⁶⁵ » Il est la frontière entre le profane et le sacré, entre l'univers des humains ordinaires et une puissance intemporelle, et agit en médiateur entre l'humain et le divin.

3.2.3 Les caractéristiques du mythe

Le mythe tel que nous l'avons défini, se manifeste et se dévoile à travers des récits et des symboles. Il nous est impossible ici d'explicitier le cadre du pensable tel qu'il a pu être pensé et vécu par les médiévaux, mais il est possible d'en étudier certaines caractéristiques fondamentales et ainsi d'observer concrètement ses manifestations dans un contexte donné. C'est en fonction des quatre caractéristiques évoquées plus haut que nous tâcherons de montrer en quoi, et comment, la figure du roi Arthur peut être définie comme un mythe.

C'est donc en tant que récit fondateur et primordial, qui raconte le temps des commencements en étant porté par un concert de voix anonymes, que le mythe se constitue. Ainsi dressé en toile de fond, il ne peut se réaliser et fonctionner que

⁶³ J.-J. Wunenburger, *Le sacré*, PUF, 2001, p. 22.

⁶⁴ M. Éliade, *Le sacré et le profane*, p. 171.

⁶⁵ J.-J. Wunenburger, *Le sacré*, p. 15.

parce qu'il est « vrai ». Cette véracité lui permet de remplir un certain nombre de fonctions socioreligieuses essentielles dont les traces nous sont (parfois) accessibles.

3.2.4 Les deux types de primordialité

En traitant du mythe comme d'une « tradition sacrée⁶⁶ » et d'une « révélation primordiale⁶⁷ », M. Éliade distingue deux types de primordialité. La première concerne l'origine du monde, et s'amorçant pour ainsi dire à partir d'un temps zéro, elle s'adosse à l'informe et à une virtualité où il n'y a ni temps ni espace. Elle voit la mise en place du cosmos, c'est-à-dire de l'univers tel qu'une culture donnée en conçoit l'organisation : elle place les grandes catégories : vie \ mort, mâle \ femelle, humain \ animal, bien \ mal à partir desquelles s'organise l'expérience dans sa plus grande généralité. Tout mythe, « indépendamment de sa nature⁶⁸ », énonce un événement qui a eu lieu *in illo tempore* et constitue un modèle exemplaire.

M. Éliade s'intéresse à un second type de primordialité qu'il appelle « l'histoire primordiale » et à partir de laquelle émergent les institutions propres à un groupe particulier : « il raconte comment quelque chose est venu à l'existence, ou comment un comportement, une institution (...) sont venus à l'existence⁶⁹ ». Cette seconde primordialité s'adosse à la première et bien qu'elle ne soit pas toujours facile à distinguer, s'ajoute à celle-ci pour relater les événements fondateurs de groupes particuliers. Avec cette histoire primordiale commence le décompte des générations et la filiation généalogique, la chronique d'une spécificité identitaire qui distingue, voire oppose tel groupement humain aux autres. La virtualité à laquelle le récit permet de tourner le dos pour fonder un monde n'est plus cette

⁶⁶ M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 11.

⁶⁷ M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 11.

⁶⁸ M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 360.

⁶⁹ M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 32.

materia prima originelle dont l'être émerge, mais celle qui nous protège de la différence des « autres ».

La Bible, par exemple, distingue les récits de la Genèse qui concernent la totalité de l'univers et l'ensemble du genre humain de celui du peuple élu et de son ancêtre Abraham. Il y a deux types de commencements dont le second implique le premier, lui est postérieur et peut s'amorcer n'importe quand. Il n'est pas le commencement de toutes choses mais de telle chose. Ces deux types de « commencements » sont soulignés par C. Kerényi : « Ce ne serait pas une généralisation injustifiée, de dire de la mythologie qu'elle parle d'origines ou du moins de primordialités.⁷⁰ » C'est évidemment au second type de primordialité qu'appartient la figure du roi Arthur, avec le récit de la naissance d'une nouvelle civilisation et d'un nouveau peuple.

3.2.5 Un récit des commencements

Les récits qui ancrent la figure d'Arthur dans une réalité fondatrice peuvent être attachés au second type de primordialité évoqué plus haut dans la mesure où ils « racontent comment quelque chose a été produit, a commencé à être ». Les commentaires des chroniqueurs évoqués précédemment montrent bien comment, grâce aux exploits d'un être surnaturel, une réalité est venue à l'existence ; d'abord présenté uniquement comme un chef de guerre, le roi Arthur « en devenir » est porté par un concert de voix anonymes jusqu'à ce que l'aspect surhumain et sacré du personnage occupe l'essentiel du récit. Son essence fondationnelle s'y révèle et l'inscrit dans un récit plus large, celui de la création d'un « nouveau monde » qui

⁷⁰ C. Kerényi, « Introduction. De l'origine et du fondement de la mythologie », *Introduction à l'essence de la mythologie*, Payot, 1953, p. 16.

marque « un précédent, un exemple ⁷¹ ». Cet aspect du mythe arthurien rejoint la définition que C. Lévi-Strauss donne du mythe :

[le mythe] se définit aussi par un système temporel [...]. Un mythe se rapporte toujours à des événements passés : « avant la création du monde », ou « pendant les premiers âges », en tout cas « il y a longtemps ». Mais la valeur intrinsèque attribuée au mythe provient de ce que les événements, censés se dérouler à un moment du temps, forment aussi une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur. ⁷²

Récit d'un changement, d'un bouleversement, le mythe de fondation met en scène un personnage qui n'appartient pas au réel et qui fonde un monde qui désormais fait sens :

Il y a, avant tout, le fait que le mythe d'origine débute, en nombre de cas, par une esquisse cosmogonique : le mythe rappelle brièvement les moments essentiels de la Création du Monde, pour raconter ensuite la généalogie de la famille royale. ⁷³

Ce récit du commencement, dont les caractéristiques précises seront évoquées plus loin, s'attache ici essentiellement à légitimer la population autochtone de l'Angleterre dans une époque marquée par l'obsession des origines et du lignage.

3.2.6 Le mythe : anonyme et collectif

Nous avons établi précédemment que l'une des caractéristiques du mythe est d'être porté par un « concert de voix anonymes », lesquelles, grâce à un langage symbolique commun, articulent et vivent ce qu'elles perçoivent comme une réalité. C'est donc essentiellement « sur la force du récit partagé entre les acteurs ⁷⁴ » que

⁷¹ M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 349.

⁷² C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale deux*, Plon, 1997, p. 239.

⁷³ M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 53.

⁷⁴ P. Berger et T. Luckmann, « Préface », p. 20.

repose l'ordre social, récit constitué à même un stock social de connaissances et transmis de génération en génération. Que ces récits soient transmis sous une forme orale ou écrite n'affecte en rien la valeur de leur contribution.

Quand M. Éliade évoque la mythisation des événements historiques, il examine le travail de la mémoire collective : laquelle, par la transmission des modèles, abolit le fait historique au profit d'un nouveau récit obéissant aux normes mythiques. Un rituel d'initiation archaïque est ainsi transformé en combat (récit de naissance, quêtes, héros contre dragon), porté par une ou plusieurs générations ; « l'événement historique en lui-même, quelle qu'en soit l'importance, ne tient pas dans la mémoire populaire⁷⁵ » et ce n'est que dans la mesure où il se rapproche d'un modèle mythique qu'il peut « enflammer l'imagination ». Si le personnage historique en tant qu'individu est appelé à disparaître, ses actions seront transmises en tant qu'elles participent à certaines catégories d'événements. La mémoire collective (ou le stock social de connaissances⁷⁶), anhistorique, ne retient que l'exemplaire au détriment du particulier et met en lumière « certaines zones⁷⁷ » de la vie quotidienne. Certains mythes peuvent ainsi s'essouffler, s'effacer pendant une période donnée et refaire surface : « un mythe ne disparaît jamais; il se met en sommeil, il se rabougrit, mais il attend un éternel retour⁷⁸ ».

Le mythe qui nous intéresse ici a ainsi été porté par plusieurs générations de résidents de la Bretagne insulaire, de Celtes, de Romains et autres. Que le personnage d'Arthur soit de source historique ou non ne nous interpelle pas particulièrement dans la mesure où nous nous intéressons au modèle, aux caractéristiques qui permettent sa transmission. Grâce à certaines traces laissées

75 M. Éliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 59.

76 P. Berger et T. Luckmann, « Préface », p. 99.

77 P. Berger et T. Luckmann, « Préface », p. 103

78 G. Durand, *Champs de l'imaginaire*, p. 81.

par les chroniqueurs⁷⁹, il nous est possible de souligner le travail anonyme, dynamique et collectif mis en œuvre dans la survie du mythe. Si nous n'avons pas accès aux premiers temps du mythe⁸⁰ et, si nous ne pouvons pas déterminer quelles périodes d'« usure » et d'« inflation »⁸¹ le caractérisent, nous pouvons l'observer tel qu'il s'offre à nous par les textes.

3.2.7 La véracité du mythe

Le problème de la véracité du mythe s'inscrit dans la continuité des éléments dont il a été question plus haut, soit sa totalisation, sa fonction temporelle et son anonymat. En effet, ce n'est qu'en étant appréhendé comme une réalité objective (taken for granted⁸²) et partagée par l'ensemble des acteurs sociaux concernés que le mythe peut fonctionner. En déterminant que la qualité de réalité appartient « à des phénomènes que nous reconnaissons comme ayant une existence indépendante de notre réalité », P. Berger et T. Luckmann ajoutent une strate supplémentaire à notre compréhension du mythe. En effet, produit par une collectivité d'acteurs anonymes et atemporels, le mythe vit et circule, alimenté par un système dynamique de connaissances pré-théoriques : « La réalité de la vie quotidienne n'est pas, cependant, épuisée par ces présences immédiates, mais embrasse aussi les phénomènes qui ne sont pas présents « ici et maintenant ».⁸³ » Il existe donc différents degrés de proximité et d'éloignement, dans l'espace et le temps, le mythe permettant cette abolition du temps profane au profit d'un retour au temps fondationnel.

⁷⁹ Dans *Mythes et littérature*, F. Monneyron et J. Thomas parlent de la littérature comme étant l'un des « prismes à travers lesquels nous suivons les métamorphoses du mythe ». Nous nous inscrivons dans une démarche du même ordre, les récits « historiques » nous servant de base d'analyse. (p. 29.)

⁸⁰ Par « premiers temps », nous entendons ici les débuts de la figure arthurienne avec ses attributs concrets ; comme G. Durand, nous reconnaissons que si « il n'y a pas de mythes nouveaux », « tout mythe est toujours nouveau puisqu'il est investi dans une culture et dans une conscience, mais son schématisation, lui, ne l'est jamais. » (« Pérennité, dérivations et usure du mythe », p. 105.)

⁸¹ Gilbert Durand, « Pérennité, dérivations et usure du mythe », p. 87.

⁸² P. Berger et T. Luckmann, p. 16.

⁸³ P. Berger et T. Luckmann, p. 73.

Grâce au langage⁸⁴, « un monde entier peut être actualisé à n'importe quel moment.⁸⁵ ». En ancrant dans le présent les semblables absents, le langage permet aux figures du *passé reconstruit* de jouer un rôle hautement signifiant dans la réalité de la vie quotidienne. C'est ainsi que peut se transmettre de génération en génération le stock de connaissances évoqué dans ce chapitre, fournissant des informations sur les secteurs quotidiens aussi bien que sur des aspects éloignés de la vie de tous les jours. C'est donc par la connaissance pré-théorique du contenu mythique que le groupe récepteur pourra adhérer à son contenu, le considérer comme une réalité quotidienne (c'est-à-dire « la sphère à laquelle appartiennent toutes les formes de conduite institutionnelles et de rôles »). Ce stock de connaissances ayant été généré collectivement, anonymement et transmis de génération en génération, on peut le dire *socialement construit*.

La réalité du mythe se manifeste essentiellement par sa nature organique ; il est une « réalité vécue⁸⁶ », et il est une « histoire vraie » parce qu'il se « réfère toujours à des réalités⁸⁷ » et parce qu'il fixe les limites du pensable. Or, il nous est impossible de « vivre » la réalité de l'homme du XII^e siècle et ainsi comprendre comment les connaissances et les « preuves » de l'existence du mythe ont pu être reçues par la société. Le cadre de ce travail est donc soumis aux contraintes de la distance et de la rareté des informations. Cette rareté⁸⁸ doit cependant être mise en

84 Entendu ici comme « le plus puissant réservoir de significations dans une société et son plus important système de symboles ». Il est le « dépôt objectif où s'accumulent en grand nombre des intentions et des expériences qu'il peut alors conserver dans le temps et transmettre aux générations suivantes. » (P. Berger et T. Luckmann, pp. 17, 94.)

85 P. Berger et T. Luckmann, p. 97.

86 C. Kerényi, p. 14.

87 M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 17.

88 Ces quelques traces montrent bien dans quel état de subjectivité se place l'observateur : « Reconstituer un événement ou plutôt une série d'événements, ou une situation, ou une institution, à partir des documents, c'est élaborer une conduite d'objectivité d'un type propre, mais irrécusable... Le document n'était pas document avant que l'historien n'ait songé à lui poser une question... » (P. Ricœur, *Histoire et vérité*, Seuil, 2001, p. 30) Le commentaire de F. Chappé à ce sujet montre également toute la difficulté pour le chercheur de distinguer le « réel » de ce qui ne l'est pas : « Il est donc tout à fait vain d'attribuer aux documents écrits une fonction de cadre historique et aux témoignages oraux celle de constituer le 'réel'. » (F. Chappé, « Traces, mémoire, oralité et patrimoines », *Mémoires, oralité, culture dans les pays celtiques*, PUR, 2008, p. 23.)

contexte : les producteurs des textes dont nous disposons vivaient dans un univers social donné, et écrivaient au profit de groupes d'influence (Église, aristocratie).

Nous savons que Geoffroy de Monmouth, se faisant le porte-parole d'un groupe (les Plantagenêts) dont les intérêts politiques ne sont plus à démontrer, assurait sa crédibilité en prétendant s'inspirer d'un mystérieux livre écrit dans la langue brittonique. En procédant ainsi, il reportait le poids de la vérité sur une source anonyme et invérifiable et participait à ce que J. H. Parry qualifie de « fausse-vérité ⁸⁹ », en utilisant ce qui est faux pour en faire de l'histoire. Il s'inscrivait aussi, rappelons-le, dans une société qui reconnaissait dans l'ancienneté un signe de vérité ⁹⁰ et qui cherchait « l'exaltation dans des vieux souvenirs déjà chargés du prestige propre aux très vieilles choses. » ⁹¹ L. Mathey-Maille, dans son introduction à *l'Histoire des Rois de Bretagne*, définit ainsi le travail de l'historien du XII^e siècle :

le travail de l'historien est rarement innocent et la prolifération d'histoires généalogiques correspond à un réel souci de glorification, voire de propagande. La réduction d'histoires nationales sert souvent le pouvoir des princes, ainsi la volonté de légitimer une dynastie, une politique peut aisément expliquer la revendication de vérité présente chez la plupart des historiens. Pour imposer sa vision du passé, l'écrivain doit faire croire à la réalité historique de la construction qu'il élabore. ⁹²

C'est donc en faisant référence à des « vieilles choses » que les représentants des institutions pouvaient participer à ce que P. Berger et T. Luckmann définissent comme l'objectivation ⁹³. La logique ainsi attribuée à l'ordre institutionnel fait alors

89 J. H. Parry, « Geoffrey of Monmouth and the paternity of Arthur », *Speculum*, vol. 3, no. 3 (1938), p. 272.

90 H. de Lubac, *Exégèse médiévale*, Aubier, 1959, t. 1, p. 374.

91 M. Bloch, *La société féodale*, p. 152.

92 L. Mathey-Maille, « Introduction », *Histoire des Rois de Bretagne*, p. 15.

93 « Processus par lequel les produits externes de l'activité humaine atteignent à l'objectivité. » (P. Berger et T. Luckmann, p. 127.)

partie du stock de connaissances socialement disponible et considéré comme allant de soi⁹⁴.

Influencé par des générations de théologiens et de philosophes⁹⁵, l'homme médiéval vit dans un monde de symboles, unifié et créé par Dieu, où le « sacré et le profane se mélangeaient presque inextricablement⁹⁶ ». Les contenus des traditions orales, que J. Goody place en « périphérie plutôt [qu'au] centre de la culture⁹⁷ », sont en réalité des éléments essentiels à la construction dynamique du stock de connaissances et les manifestations « surnaturelles », aussi extrêmes ou banales soient-elles, n'existent que pour être expliquées⁹⁸ :

Pour la pensée médiévale, la plus spéculative comme la plus commune, chaque objet, chaque élément, chaque être vivant est ainsi la figuration d'une autre chose qui lui correspond sur le plan supérieur ou immuable dont il est le symbole.⁹⁹

La correspondance entre « l'apparence trompeuse des choses et les vérités cachées qu'elles abritent se situe toujours à plusieurs niveaux et s'exprime sur différents modes.¹⁰⁰ » Elle peut ainsi s'articuler sur des données affectives, magiques ou oniriques, à moins qu'elle ne soit directe et logique : « les clercs et toutes les personnes ayant reçu quelque instruction recherchaient dans tout énoncé

94 P. Berger et T. Luckmann, p. 132.

95 Dans *De l'enseignement chrétien*, Saint Augustin, I, 4,4 : « ...si nous voulons retourner dans notre patrie, où nous pourrions être heureux, il faut user de ce monde, non en jouir, pour que les invisibles de Dieu soient compris et vus grâce à ses oeuvres, c'est-à-dire pour qu'à partir des choses corporelles et temporelles nous saisissons ce qui est éternel et spirituel. » (M. Alain, *Théologiens et mystiques au Moyen Âge*, Gallimard, 1997, p. 97) ; Hugues de Saint Victor, chanoine saxon de cette école qui suivait la règle de Saint Augustin, écrivait dans *Des trois invisibles*, IV, P.L., t. 176, 814 B. : « Ce monde sensible est comme un livre écrit par le doigt de Dieu, c'est-à-dire créé par la vertu divine et les créatures, chacune prise en soi, sont comme des figures qui n'ont pas été découvertes selon le bon plaisir de l'homme mais instituées selon le jugement divin pour manifester la sagesse des invisibles de Dieu : si un illettré voit un livre ouvert, il voit des figures mais ne reconnaît pas les lettres; de même manière, le sot, « l'homme animal, qui ne perçoit pas ce qui appartient à Dieu ». (M. Alain, p. 345)

96 M. Bloch, *La société féodale*, p. 162.

97 J. Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, La Dispute, 2007, p. 47.

98 C. Spicq signale la volonté essentiellement et universellement allégorique de l'exégèse entre les VIII^e et XI^e siècles. (p. 16.)

99 M. Pastoureau, p. 18.

100 M. Pastoureau, p. 18.

des sens emboîtés, plus ou moins superposés.¹⁰¹ » L'exemple du dragon que donne M. Pastoureau illustre bien la distance qui nous sépare de la compréhension médiévale du monde : cette créature du Diable, symbole du Mal, fait partie de la vie quotidienne et se rencontre partout. Cette idée de véracité « diabolique », qui peut également être reprise à propos d'autres créatures chimériques, est également soulignée par A. Combes : « Le mot « diable » constitue une façon de ramener dans la sphère du vrai ce que l'on pourrait suspecter d'être purement légendaire.¹⁰² » Il ne faut pas confondre « vrai » avec « normal » lorsqu'il est question du Moyen Âge et ces irruptions, ces « merveilles », peuvent « provoquer l'effroi et la stupeur et laisser mille fois les personnages « ébahis », elles ne marquent pas une rupture totale, un écart absolu par rapport au réel.¹⁰³ »

D'une autre façon, la vérité se manifeste par un rapport particulier à une norme, c'est-à-dire à l'ordre des choses. L'homme médiéval pense le monde comme une création de Dieu et donc tout refus, toute transgression, tout « désordre », est contraire à la volonté divine :

Certes, les hommes du Haut Moyen Âge travaillaient, luttèrent pour la vie terrestre, pour le pouvoir terrestre, mais les valeurs au nom desquelles ils vivaient et combattaient étaient des valeurs surnaturelles (Dieu, la Cité de Dieu, le Paradis, l'éternité, le mépris du monde, la conversion, l'exemple de l'homme Job anéanti devant la volonté de Dieu. L'horizon culturel, idéologique et existentiel des hommes c'était le ciel.¹⁰⁴

Irrémédiablement liée à une conception symbolique et abstraite de la réalité, la vérité « médiévale » se situe toujours hors du réel. Le problème de cette vérité, prise dans un contexte particulier, a intéressé Y. Vadès qui réfléchit aux catégories modernes de catégorisation des événements projetées sur le passé :

101 A. Guerreau, p. 210.

102 A. Combes, « Du Brut au Merlin », *Cahiers de recherche médiévale*, vol. 5 (1998), par. 43.

103 Y. Vadès, *Pour un tombeau de Merlin*, José Corti, 2008, p. 180.

104 J. Le Goff, « Du Ciel sur la Terre », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 1267.

À la question de la fiance que se posait le Moyen Âge, l'époque moderne substitue la créance. Il s'agit de savoir dans quelle mesure les événements rapportés (que ce soit dans le cadre d'une fiction ou d'un témoignage) appartiennent ou non à la sphère du plausible. C'est la première des variables permettant de discriminer les diverses situations du merveilleux par rapport au réel dans des contextes culturels et historiques différents. Elle dépend à l'évidence de l'épistémè générale de l'époque. Il y va de la perception du réel lui-même et des catégories qui le définissent au cours des différents siècles.¹⁰⁵

Notre travail se trouve donc à suivre, en quelque sorte, le courant historique qui mène à ce que J. Le Goff nomme « le temps de la descente des valeurs du ciel sur la terre »¹⁰⁶. D'une conception du surnaturel garant de la vérité à un monde qui voit émerger des valeurs terrestres légitimes et salvatrices, le monde occidental voit ses références bouleversées et profondément modifiées. Le mythe est toujours vrai, mais les modes de représentation changent (rites, symboles, langage) et il serait trompeur de lire et d'interpréter les témoignages produits au Moyen Âge avec les catégories sémantiques qui ont cours aujourd'hui. Très concrètement, qualifier de « surnaturelle » l'intervention du Seigneur dans les victoires d'Arthur serait une erreur d'interprétation ; l'aide divine est évoquée ici pour cautionner la valeur au combat du roi et légitimer ses ambitions politiques, mais ne fait pas de lui un mystique. Il est « normal », dans ce contexte, que Dieu intervienne en faveur de « son » roi, et ce soutien contribue au réalisme de la scène.

3.2.8 Fonction socioreligieuse

Les déterminants exposés dans les premiers chapitres de ce travail permettront d'associer le personnage du roi Arthur à une construction mythologique issue d'un long processus. Cette compréhension de la nature du mythe et de son mode

¹⁰⁵ Y. Vadé, p. 179.

¹⁰⁶ J. Le Goff, « Du Ciel sur la Terre », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 1266.

d'élaboration permet ici d'aborder un autre aspect essentiel : les fonctions particulières du mythe d'Arthur.

Le rôle paradigmatique du mythe est donc essentiel à notre réflexion ; la construction de la figure d'Arthur, qui de *dux bellorum* finit par être désigné comme « roi », s'inscrit dans ce courant médiéval d'une société qui entreprend de se penser elle-même. Le roi est la figure centrale de cette société et peut ainsi constituer le centre et la racine de ce nouvel ordre du monde.

C'est en tenant compte de cette réalité historique que nous considérons que le mythe d'Arthur peut répondre aux besoins des sociétés qui nourrissent son épanouissement de quatre façons essentielles. Premièrement, il répond aux **questions fondamentales** concernant l'origine d'un groupe, d'un monde ; deuxièmement, il **légitime l'ordre établi** ; troisièmement, il assure une **continuité** ; quatrièmement, il **unit et structure la population, à la fois dans l'espace et dans le temps**. Cette contribution à l'histoire des peuples de Bretagne insulaire permet à différentes figures de pouvoir se réclamer des mêmes ancêtres et ainsi de s'inscrire dans une série de lignées symboliques extrêmement évocatrices. En plus de répondre aux questions fondamentales (où ? quand ? comment ?) et de fournir aux détenteurs du pouvoir une aura de respectabilité, le mythe assure une continuité à la fois rationnelle et émotive qui fournit un fil conducteur aux habitants de l'île. Sans cesse soumis à des guerres internes, des attaques d'envahisseurs insulaires et continentaux, des conquêtes politiques et des bouleversements religieux, les premiers habitants de l'Angleterre avaient peu de figures capables de leur montrer l'histoire de leur nation sous un jour enviable. Cette permanence du mythe montre qu'à travers les versions orales et écrites s'est élaborée une figure autorisant ce « voyage en arrière » permettant aux Hommes de donner un sens à leur Histoire. Ainsi, par cette histoire commune, par les caractéristiques spécifiques attribuées au personnage, une population est unie par

une origine commune (si vaste et si fluide qu'elle permet d'inclure à peu près tous les habitants locaux), mais aussi par une géographie partagée. Cette « fonction structurante ¹⁰⁷ » détermine le rôle de chaque individu dans la société et justifie le découpage social ; alors que les Bretons étaient vus comme faibles et paresseux, l'association avec le roi Arthur leur permet de revendiquer une place dans l'histoire et dans la construction de la nation anglaise. En se référant à un passé glorieux, ils « confirment un précédent ¹⁰⁸ ». Cette relation synchronique et diachronique participe donc à l'efficacité de la « fonction socioreligieuse du mythe ».

Ce sont ces quatre fonctions qui nous permettront dans les pages qui suivent d'explicitier la nature mythologique de la figure du roi Arthur, Elles nous permettront également d'émettre un certain nombre d'hypothèses quant à l'utilité qu'a pu avoir cette manifestation pour la dynastie des Plantagenêts dans sa quête de pouvoir et de légitimation.

3.3 Les attributs mythologiques du roi Arthur

Les différentes manifestations du roi Arthur qui ont été évoquées au cours de ce travail montrent une évolution certaine dans la perception qu'ont pu se faire les Bretons insulaires de leur histoire et de leur rôle au sein de la zone géopolitique mouvante qu'était la Grande-Bretagne. Les premières traces écrites (*DE*, *HE*) de l'existence d'un personnage « historique ¹⁰⁹ » portent un jugement sévère sur les agissements des Bretons. E. Faral souligne le parti pris de Gildas qui « considérait comme légitime ¹¹⁰ » l'occupation romaine : « Les Romains savent gouverner ; ils savent construire ; ils savent se battre ¹¹¹ », alors que les Bretons « sont aussi lâches au combat que déloyaux dans la paix. ¹¹² » Le salut de ce misérable peuple ne peut venir que de Dieu, et c'est dans cet esprit qu'il raconte la victoire d'un

¹⁰⁷ P. Bourdieu, « Genèse et structure du champ religieux », *Revue française de sociologie*, vol. 12, no. 3 (1971), p. 298.

¹⁰⁸ C. Kerényi, p. 15.

général breton d'origine romaine, Aurélius Ambrosius, sur les envahisseurs saxons.

Cette information est reprise par Bède au VII^e siècle ; l'*HE* relate sensiblement le même épisode, s'inspirant de Gildas et répétant aux Bretons que leurs ancêtres, « travaillé[s] de vices incurables, luxure, cruauté haine de la vérité et amour du mensonge ¹¹³ », avaient lamentablement échoué à repousser les envahisseurs saxons. Seule l'intervention salutaire du même Aurélius Ambrosius permet aux Bretons d'échapper au massacre. Le plus grand crime qu'il leur reproche est essentiellement de ne pas avoir tenté de convertir les nouveaux arrivants saxons.

Les informations sont considérablement enrichies dans l'*HB* du pseudo-Nennius, qui gonfle le récit en lui ajoutant une liste de douze batailles¹¹⁴ au cours desquelles les Bretons s'illustrent par leur bravoure sous la gouverne d'un *dux bellorum* romain nommé Arthur, contre un ennemi fourbe et cruel. Il raconte la fondation de l'île par Brutus et inclut une généalogie qui unit les Bretons à une généalogie divine.

Ces passages sont repris par Geoffroy de Monmouth qui y sélectionne les éléments les plus utiles à l'élaboration de son *Histoire des rois de Bretagne*, histoire qui met en scène un roi Arthur conquérant, impérial et chrétien. La question de la nature mythologique d'Arthur est essentielle à la compréhension des mécanismes qui ont justifié le choix de Geoffroy de Monmouth ; nous ne connaissons jamais la démarche consciente qui a soutenu l'élaboration de ce *best-*

109 « When we have figures such as Arthur being portrayed as historical we are therefore, on a very basic level, looking at either a historical figure or a legendary figure who became historicised, with neither explanation enjoying priority on *a priori* grounds » (I. Green)

110 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 35.

111 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 36.

112 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 37.

113 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 51.

114 Sous la forme « finale » du manuscrit, soit le Hariéen ou le manuscrit de Chartres.

seller médiéval, mais il nous est possible aujourd'hui de constater que les choix opérés par l'auteur obéissent à un certain nombre de paradigmes symboliques. Ils s'articulent essentiellement autour de trois grands axes : la question du lignage et de l'origine, l'ordre symbolique garanti par la figure royale ainsi que le sentiment de fierté « nationale » qu'autorisait cette figure rassembleuse. Ces derniers seront étudiés dans les pages qui suivent notamment à travers les questions précises de l'origine des Bretons ; de la figure légitimatrice qu'est Arthur ; de la continuité assurée par l'adhésion à cette manifestation ; de sa fonction unificatrice (tant sur le plan géographique que sur le plan temporel). C'est en nous intéressant à la fonction socioreligieuse du mythe d'Arthur que nous conclurons ce chapitre.

3.3.1 Questions fondamentales quant à l'origine des Bretons insulaires

La figure d'Arthur, nous l'avons dit, ne saurait en aucune façon proposer une origine remontant à la création du monde. Le récit arthurien, pris dans son entièreté, appartient plutôt au second type de primordialité suggéré par M. Éliade : par l'intervention d'un personnage sacré, il explique à un groupe ou une population pourquoi, ou comment, quelque chose a commencé à être. Cette position est défendue par C. Daniel, notamment :

La légende arthurienne est d'abord un mythe fondateur de la Grande-Bretagne médiévale qui a permis la transmission d'une mémoire collective fondée sur la figure emblématique du roi Arthur, autour duquel s'est développée une solidarité maintenant la vie en commun.¹¹⁵

Ce point de vue montre bien comment la manipulation du vocabulaire « mythique » peut devenir problématique. Entre la légende et le mythe évoqués par l'auteure, nous retiendrons essentiellement que l'idée d'une manifestation

¹¹⁵ C. Daniel, p. 41.

fondatrice est acceptée par l'ensemble de la communauté scientifique, qu'elle soit issue des études littéraires¹¹⁶ ou de l'histoire¹¹⁷. Cette idée d'une entreprise fondationnelle mérite néanmoins quelques précisions : revenons aux textes dont nous disposons pour tenter de voir comment, à travers ses différentes manifestations, la figure d'Arthur a pu servir de pierre angulaire à la naissance d'un sentiment identitaire breton et, plus tard, anglais.

Les éléments historiques qui ont été repris dans ce travail montrent comment les Bretons insulaires ont dû faire face à des vagues d'invasions douloureuses avant d'être repoussés vers l'Ouest de la Bretagne¹¹⁸ et, éventuellement, sur le continent dans l'actuel territoire français.

3.3.1.1 La fondation de la Bretagne dans le *DE* de Gildas ; le Mont Badon, « centre » du monde

La « lamentation¹¹⁹ » que Gildas destine, de son propre aveu, aux lecteurs bretons manifeste le « regret d'un cœur sincère qui déplore les malheurs de sa patrie et se réjouirait d'y trouver remède¹²⁰ ». Il jette sur les débuts de la Bretagne un regard « plein du souffle biblique¹²¹ » où le lecteur apprend que l'île était jadis prospère, pourvue de deux estuaires et constituée de vingt-huit villes. On y trouve plusieurs châteaux, des murs, des tours, des maisons ; elle est civilisée et accueillante¹²². L'harmonie idyllique est rapidement ébranlée par l'hérésie de ses citoyens et par la conquête romaine. Après le retrait de ces derniers, les messagers bretons, « éplorés, les vêtements déchirés, de la cendre dans les cheveux, [vont]

116 D. Boutet, R. S. Loomis.

117 S. Lebecq, p. 35.

118 S. Lebecq, p. 40.

119 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 9.

120 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 9.

121 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 9.

122 Cette description « pour laquelle il emprunte à Orose la précision arithmétique de ses données sur les dimensions de l'île et reproduit cet auteur avec fidélité » pourrait aussi avoir été inspirée par un catalogue des provinces romaines. (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 21)

encore solliciter le secours des Romains ¹²³ » dans leur lutte incessante contre l'envahisseur saxon.

La fondation de l'île de Bretagne ne constitue pas un élément marquant du texte de Gildas et l'essentiel du contenu fondateur se trouve dans le court passage qui raconte la victoire du Romain Ambrosius Aurélianus et des troupes bretonnes contre les Saxons. Le secours décisif du Seigneur dans cet épisode marque un sursis dans l'histoire, plutôt désolante, des Bretons. Le lieu désigné sous le nom de mont Badon entre, sous la plume de Gildas, dans l'histoire officielle et devient par le fait même le lieu symbolique de l'affirmation bretonne. Ce n'est pas tant la Bretagne géographique qui est ici l'hôte de la « renaissance » bretonne mais bien le mont Badon, en tant que siège de la victoire décisive d'Ambrosius Aurélianus ¹²⁴.

Cette particularité du texte de Gildas permet de comprendre le mont Badon comme un lieu sacré qui, par la répétition du geste fondateur et par la « permanence de l'hiérophanie qui l'a une fois consacré » se mue en une « source intarissable de force et de sacralité ¹²⁵ ». Cette aire désignée deviendrait ainsi le centre du mythe d'Arthur, c'est-à-dire l'endroit où la communion à la sacralité devient possible.

Révélé par la volonté divine « qui constituait le substrat absolu et omniprésent de toute espèce de sens ¹²⁶ » et qui rend la victoire possible, le mont Badon est de ce fait « retranché de l'espace profane limitrophe ¹²⁷ » pour s'élever vers le ciel et

123 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 15.

124 « The concept of a mythic axis mundi can be a useful analytic tool (...) only if it is grounded in specifics ». (F. J. Korom, « Of Navels and Mountains: A Further Inquiry into the History of an Idea », *Asian Folklore Studies*, vol. 52, no. 1 (1992), p. 115)

125 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 311.

126 A. Guerreau, p. 234.

127 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 312.

ainsi acquérir « un sens second, figuré, qui le leste d'une profondeur nouvelle ¹²⁸ ». Cette « Montagne sacrée » appartient au monde naturel, mais rend présent « le surnaturel, le divin ¹²⁹ », et répond au symbolisme du « centre ¹³⁰ » d'où peut partir la création, parce que là « se trouve la source de toute réalité ¹³¹ ». Le personnage d'Ambrosius Aurélianus, en tant que « centre absolu de l'univers ¹³² », est dès lors identifié comme étant « doté d'une puissance sacrée ¹³³ » associée au lieu désigné par la manifestation divine : « L'élection du lieu sacré se fait donc toujours en fonction d'une hiérophistoire, qui associe au lieu un événement supra-humain. ¹³⁴ » Le mythe fondationnel d'une nouvelle réalité s'ancre au récit de Gildas, ici considéré comme étant « vrai » dans la mesure où, pour son lecteur :

Such a universe is fundamentally legitimated by the fact that it is there, confronting the individual from the beginning of his biography as the self-evident external reality which exercises unremitting constraint upon his individual experiences and actions. ¹³⁵

3.3.1.2 La fondation de la Bretagne dans l'*HE* de Bède ; une nouvelle dualité identitaire

Le récit de Bède commence avec une description détaillée de la Bretagne (« qui autrefois se nommait Albion ¹³⁶ ») où le lecteur apprend qu'elle est « riche en céréales et en arbres, propice à l'élevage », qu'elle est célèbre pour ses fleuves « très poissonneux et ses sources abondantes », ses saumons et ses anguilles. On y trouve des dauphins, des baleines, des veaux de mer, des moules perlières et des

128 J.-J. Wunenberg, p. 22.

129 J.-J. Wunenberg, p. 26.

130 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 317.

131 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 318.

132 J.-P. Roux, p. 48.

133 J.-J. Wunenberg, p. 19.

134 J.-J. Wunenberg, p. 39.

135 P. Berger, T. Luckmann, « Sociology of religion and sociology of knowledge », *Sociology of Religion*, Penguin Books, 1972, p. 66.

136 Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, Livre I, ch. I, p. 7.

sources d'eau chaude. Comme Gildas, il remarque que « la Bretagne était autrefois renommée pour ses vingt-huit cités très réputées, sans compter d'innombrables places fortes, pourvues elles aussi de très solides murailles, tours, portes et serrures.¹³⁷ » Ce « paradis perdu » des temps primordiaux correspond à une époque où l'homme vivait en harmonie avec la nature, « when the world was young and people had a connection with the earth, with trees and seas and flowers and hills, unlike anything we ourselves can feel.¹³⁸ » Les débuts de la Bretagne « d'avant la Chute¹³⁹ » sont ancrés sur une terre dont l'étendue, la solidité, la variété de son relief et de la végétation qu'elle porte « constituent une unité cosmique, vivante et active¹⁴⁰ ». Le sentiment d'appartenance des habitants est ainsi marqué par le lieu initial : « Ils appartiennent, en tout premier lieu, à l'«endroit», c'est-à-dire au microcosme d'alentour.¹⁴¹ »

Si la naissance de l'île n'est pas examinée, Bède mentionne : « Au début, cette île eut pour seuls habitants les Bretons, de qui elle reçut son nom. Ceux-ci, d'après ce qu'on raconte, partirent de l'Armorique et débarqués en Bretagne s'arrogèrent le Sud de son territoire.¹⁴² » Les Bretons sont, de nouveau, les premiers occupants de l'île, ceux qui la civilisent, participant à « la vie végétale et [au] sacré de la végétation¹⁴³ ». Ils créent les liens primordiaux : « C'est pour cela qu'il y a entre la terre et les formes organiques par elle engendrées un lien magique de sympathie. Toutes ensembles[sic], elles constituent un système.¹⁴⁴ »

Leur installation sur l'île fut suivie de près par celle des Pictes et des Irlandais, avant que les Romains ne la découvrent en 60 av. J.-C. sous la gouverne de César.

137 Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, Livre I, ch. I, p. 8.

138 E. Hamilton, *Mythology*, Little, Brown and company, 1942, p. 3.

139 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 322.

140 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 210.

141 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 212.

142 Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, Livre I, ch. I, p. 9.

143 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 281.

144 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 220.

Après le départ des troupes romaines¹⁴⁵, les Bretons sont contraints de demander secours aux Saxons dans leur lutte contre les barbares irlandais. Répondant à l'appel et attirés par les terres fertiles de la Bretagne, les « trois peuples les plus courageux de Germanie, à savoir les Saxons, les Angles¹⁴⁶ et les Jutes », s'installèrent sur les territoires offerts par les Bretons. C'est précisément contre ces mêmes « invités » que se battirent plus tard les Bretons, épuisés par les demandes incessantes des nouveaux arrivants et incapables de résister à leurs menaces.

Ils le firent en « sortant des cachettes où ils s'étaient réfugiés, et avec l'assentiment de tous priant l'aide céleste de les préserver en toutes circonstances du massacre¹⁴⁷ » :

Ils avaient à cette époque comme chef Ambroise Aurélien, homme réservé, seul descendant des Romains à avoir par hasard survécu au malheur qu'on vient de raconter, pendant lequel ses parents, qui portaient un nom royal et insigne, furent assassinés. Sous sa conduite, les Bretons reprennent des forces et, provoquant leurs vainqueurs au combat, ils remportent la victoire, avec l'aide de Dieu. Et depuis lors, la victoire fut tantôt dans le camp des citoyens, tantôt dans le camp des ennemis, jusqu'à l'année du siège du Mont Badon, où les Bretons massacrèrent un nombre considérable de ces ennemis.¹⁴⁸

Cette victoire fut suivie d'une période de relative tranquillité au cours de laquelle les Bretons se détournèrent de leur devoir et « ne transmirent ni ne prêchèrent la parole divine aux peuples des Saxons ou des Angles, qui habitaient la Bretagne avec eux.¹⁴⁹ »

145 Bède situe le retrait des troupes en 1164 après la fondation de Rome, ou 170 ans après l'arrivée de Jules César sur l'île, conformément à la datation en cours. Il fut le premier à faire la conversion systématique des dates romaines en dates chrétiennes, d'où certaines incertitudes (ici il évoque l'année 407 après J.-C.).

146 Avec les Angles se trouvent Hengist et Horsa, deux frères issus de la lignée du dieu Woden.

147 Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, Livre I, ch. XVI, p. 31.

148 Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, Livre I, ch. XVI, p. 32.

149 Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, Livre I, ch. XXII, p. 41.

La création de la Bretagne, telle que la décrit Bède, diffère de celle de Gildas par la prééminence qu'il accorde aux Bretons sur les autres habitants de l'île. Arrivés avant les Pictes, les Irlandais et les Saxons, les Bretons peuvent ici bénéficier d'un privilège d'ancienneté associé à la conquête d'une terre inconnue. Cette réalité est actualisée par le nom de l'île, nommée suivant ses premiers habitants. On dira également que le nom de l'île confirme¹⁵⁰ à ses habitants médiévaux issus de Bretons insulaires que leur appartenance à la terre précédait l'existence de leur société. Ce temps des origines, le « Temps mythique¹⁵¹ », appartient symboliquement aux Bretons puisque ce sont eux qui ont « fondé » l'île telle qu'elle apparaît à ses habitants. Leur arrivée la fit basculer dans la civilisation, tel qu'en témoignent les constructions que Bède décrit, et c'est par alliance avec eux que s'y installèrent les autres peuples. Aux Bretons seuls est attribuée la réputation grandiose de l'île, décrite par Bède. Avec eux commence l'Histoire, dont l'essentiel « n'a pas été décidé à la Création du Monde, mais après, à un certain moment de l'époque mythique.¹⁵² »

Le rôle précis de la figure arthurienne (en l'occurrence Aurèle Ambroise) s'enrichit ainsi d'une donnée fondatrice qui se révèle double : en effet, les parents du guerrier en font un citoyen d'origine romaine, mais le fait qu'il demeure en Bretagne alors qu'il est seul et orphelin suppose que ce soit là son unique patrie. La figure de l'orphelin est importante en ce qui concerne les liens mythologiques ; comme d'autres avant lui (Œdipe, Apollon, Zeus, Dionysos), le fait d'être élevé par d'autres que ses parents le place dans une situation ambiguë, à la fois dans la structure sociale et à l'extérieur du lien familial. Cette position particulière soutient la naissance d'un monde « nouveau », d'un monde « qui naît¹⁵³ » à partir

150 « Les mots, dans la mesure où ils sont employés (donc toujours dans un énoncé), sont les éléments de base d'un système de représentation, qui est à la fois un produit de la réalité sociale et une partie intégrante de celle-ci. » (A. Guerreau, p. 207)

151 M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 138.

152 M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 138.

153 C. Kerényi, p. 16.

du « chaos » social engendré par la mort des parents. Aurèle Ambroise peut ainsi être vu comme le « premier homme » d'un nouvel ordre social : « début d'une nouvelle unité cosmique ¹⁵⁴ ».

Breton par la terre et Romain par son lignage familial, il risque sa vie aux côtés des Bretons pour défendre l'île des périls que représentent les Saxons. Cette nouvelle « variante » d'Aurèle Ambroise est d'autant plus intéressante qu'elle offre aux Bretons un système de représentation « commun à tous les acteurs concernés ¹⁵⁵ » et innovateur, celui d'une amitié et d'une association fructueuse entre les Romains et les Bretons.

Les aboutissants symboliques de cette collaboration entre deux nouveaux partenaires, égaux devant l'ennemi, sont importants car, malgré l'effondrement de l'Empire et les changements vécus par la société médiévale : « Subsiste (...) le souvenir de l'Empire romain ¹⁵⁶ ».

Aux qualités surhumaines du guerrier s'ajoute ainsi une double appartenance, fusion entre l'ancien monde (nature) et le nouveau (civilisé), entre la noblesse romaine encore active ¹⁵⁷ et l'instabilité politique bretonne. La trame s'enrichit, se complexifie et la figure arthurienne livrée par le texte de Bède fait état d'une évolution qui s'éloigne définitivement de l'image misérabiliste proposée par Gildas tout en maintenant le même cadre géographique : le mont Badon (même si Gildas ne précise pas où il se trouve) demeure le « lieu sacré » principal, où se répète le combat initial de « nous » contre « eux ».

154 C. Kerényi, p. 17.

155 A. Guerreau, p. 222.

156 M. Hébert, *Le Moyen Âge*, Boréal, 1996, p. 24.

157 « L'aristocratie sénatoriale romaine, qui groupait à la fin de l'Empire trois à mille personnes, demeure influente jusqu'au VIII^e siècle. » (M. Balard, p. 37)

3.3.1.3 L'*HB* : l'origine divine des Bretons

L'évolution du récit arthurien prend un tournant décisif dans le texte de l'*HB*. En plus de reprendre les passages de Gildas et Bède à propos de l'histoire de la Bretagne, le récit s'enrichit d'éléments originaux qui contribuent au sentiment identitaire émergent des Bretons. La fondation nominative de l'île est, dès le début de l'*HB*, attribuée à un consul romain « qui s'appelait Brutus ¹⁵⁸ » et il est dit que les Bretons, descendants des Romains et des Grecs, « were once very populous, and exercised extensive dominion from sea to sea ¹⁵⁹ ». On y compte trente-trois cités qu'il énumère ¹⁶⁰ « et d'innombrables châteaux fabriqués de pierres et de briques. ¹⁶¹ » Trois autres peuples viennent habiter l'île, arrivant en vagues successives séparées par plusieurs siècles : les Scots, les Pictes et les Saxons. La description qui est faite des Bretons nous intéresse particulièrement puisqu'elle les inscrit dans un lignage significatif :

Noé a trois fils qui, après le déluge, se partagent la terre. Sem occupe l'Asie, Cham l'Afrique, et Japhet l'Europe. En Europe, un descendant de Japhet, nommé Alanus, a trois fils, dont les noms sont Hission, Armenon et Neugo. Hission a quatre fils : Francus, Romanus, Alamannus, Brito ; Armenon en a cinq : Gothus, Valagothus, Cebustus, Burgundus, Longobardus. Neudo en a trois : Vandalis, Saxo, Bogarus. D'Hission sont sortis quatre peuples : les Franci, les Latini, les Alamanni, les Britones ; d'Armenon, cinq peuples : les Gothi, les Valagothi, les Cebidi, les Burgundi, les Longobardi ; de Neugo, quatre peuples : les Bogari, les Vandali, les Saxones, les Turingi. ¹⁶²

En plus de ce lignage associant directement les Bretons à Noé, le texte « final » de l'*HB* établit une généalogie supplémentaire qui relie de façon plus précise Alanius à Dieu, en vertu de la liste suivante : « Alanius — Ethebir — Egomuin — Semoin — Mair — Ethath — Ethbeth — Ooth — Tibir — Ra — Isra — Tau —

¹⁵⁸ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 80.

¹⁵⁹ *Six Old English Chronicles*, Henry G Bohn, 1848, p. 387.

¹⁶⁰ *Six Old English Chronicles*, p. 386.

¹⁶¹ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 80.

¹⁶² E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 82.

Brath — Iobath — Rabuan — Japhet — Noe — Lameth — Mathusalem — Enoc — Jareth — Malehel — Cainan — Enos — Seth — Adam — Dieu.¹⁶³ » Cette nouvelle origine bretonne offre aux descendants d'Hission l'avantage d'être sur un pied d'égalité avec tous les autres peuples connus.

Une autre liste généalogique relie cette fois Brutus aux divinités romaines, faisant des Bretons les descendants de Rhéa, mère de Rémus et Romulus :

According to the annals of Roman history, the Britons deduce their origin both from the Greeks and Romans. On the side of the mother, from Lavinia, the daughter of Latinus, king of Italy, and of the race of Silvanus, the son of Inachus, the son of Dardanus; who was the son of Saturn, king of the Greeks, and who, having possessed himself of a part of Asia, built the city of Troy. Dardanus was the father of Troius, who was the father of Priam and Anchises; Anchises was the father of Aeneas, who was the father of Ascanius and Silvius; and this Silvius was the son of Aeneas and Lavinia, the daughter of the king of Italy. From the sons of Aeneas and Lavinia descended Romulus and Remus, who were the sons of the holy queen Rhea, and the founders of Rome.¹⁶⁴

La question de l'ancienneté territoriale est encore une fois essentielle : les premiers occupants de la Bretagne sont les Bretons, comme chez Bède ; mais ils sont ici descendants de Brutus et leurs antécédents généalogiques les avantagent de façon décisive face aux autres peuples britanniques. Ils ont occupé la terre d'une côte à l'autre — l'océan et les mers marquant la limite de « l'espace-limite ¹⁶⁵ » — l'ont cultivée, l'ont entretenue, l'ont rendue fertile et vivante. Ils y ont bâti des édifices, montrant que « le paysage naturel du lieu sacré est confirmé dans sa valeur hiérophanique par des constructions artificielles ¹⁶⁶ ».

¹⁶³ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 85.

¹⁶⁴ *Six Old English Chronicles*, p. 387.

¹⁶⁵ J.-J. Wunenberg, p. 40.

¹⁶⁶ J.-J. Wunenberg, p. 41.

Contrairement aux documents précédents, l'*HB* met en scène des Bretons courageux, des explorateurs, des défricheurs et des bâtisseurs, capables de repousser les armées romaines trois fois avant de céder à la force de César. Déjà, le temps des origines s'enrichit d'un contenu avantageux pour les Bretons : une origine divine et le courage militaire.

C'est aussi dans ce texte que naît véritablement la figure du roi Arthur, c'est-à-dire un combattant valeureux, hardi et doté d'une force surnaturelle ; Romain, en surplus inscrit dans le prestigieux lignage de Brutus. Ici Arthur est soutenu par des forces divines : il porte sur ses épaules l'image de la Vierge Marie et repousse les païens « par la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celle de la sainte Vierge sa mère ¹⁶⁷ ». Malgré l'absence de précision quant à l'appartenance ethnique d'Arthur, le texte précise qu'il « combattait en même temps que les rois Bretons ¹⁶⁸ », lui assignant au moins une appartenance à une terre commune. En faisant d'Arthur le protégé du Seigneur et de la Vierge, Nennius effaçait la triste réputation des Bretons en matière de christianisation et donnait aux Bretons un « personnage sacré qui (...) participe à l'institutionnalisation de sa puissance. ¹⁶⁹ » De misérable et vaincu qu'il avait été dépeint par Gildas, le peuple breton se présente dorénavant comme l'héritier d'Adam et de Rhéa, ancré dans une origine divine, romaine et chrétienne et occupant légitime de la terre de Bretagne.

3.3.1.4 *L'Histoire des Rois de Bretagne* : la Bretagne offerte aux descendants royaux de Brutus

Le mythe d'Arthur trouve sa principale plate-forme de diffusion écrite dans l'œuvre de Geoffroy de Monmouth. Ce livre, dont la popularité et l'influence sur la pensée occidentale ont été évoquées dans ce travail, propose une histoire de la

¹⁶⁷ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 132.

¹⁶⁸ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 132.

¹⁶⁹ J.-J. Wunenberg, p. 21.

Bretagne beaucoup plus complexe que celles de Gildas et Bède, bien que l'auteur s'en réclame¹⁷⁰. Plutôt que de faire commencer l'histoire avec l'arrivée de Brutus, arrière-petit-fils d'Énée, il raconte comment ce dernier découvre l'île grâce aux informations fournies par la déesse Diane, rencontrée sur l'île Loegetia (voir 1.1.5). Ainsi orienté par une figure divine, Brutus doit nettoyer l'île des géants qui s'y trouvent avant d'y installer les siens et fonder « une race royale »¹⁷¹.

Cette nouvelle conception de la fondation de la Bretagne modifie de façon significative les données précédentes ; aidé par une statue de la déesse Diane, Brutus (en exil) débarrasse l'île de ses habitants monstrueux pour y fonder une race royale, établie dans une nouvelle Troie. Les Bretons peuvent donc faire valoir une ascendance grandiose et considérer leur île comme un cadeau, un droit divin offert à Brutus et ses descendants, obtenu grâce aux prières du héros à Diane :

Puissante déesse des bois, terreur des sangliers qui les hantent, toi qui as le pouvoir de parcourir les régions célestes et de visiter les demeures infernales, éclaire notre sort terrestre et dis-nous en quelle terre tu désires nous voir habiter ; fixe-nous un séjour où je t'adorerai à jamais et où je te dédierai des temples avec des chœurs de vierges.¹⁷²

L'innovation de l'*HRB* ne se limite pas à la « nouvelle » création de la Bretagne, mais se manifeste aussi dans l'origine même du personnage d'Arthur. Conçu grâce aux pouvoirs surnaturels de Merlin, le jeune Arthur bénéficie de la protection du Seigneur et de ses représentants (saint Dubrice, entre autres) en plus d'être porteur d'une sacralité païenne : son épée Caliburn a été fabriquée dans l'île d'Avalon et il possède une armure merveilleuse qui « combine les bienfaits d'un merveilleux païen (...) et d'un merveilleux chrétien. »¹⁷³ Sa généalogie complexe

170 « ...je fus très surpris de constater qu'excepté la mention qui en était faite dans les brillants ouvrages de Gildas et de Bède, je n'avais rien trouvé concernant les rois qui vécurent avant J.-C., rien même concernant Arthur et tous les autres rois qui lui succédèrent » (Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 25)

171 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 43.

172 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 41.

173 L. Mathey-Maille, « Introduction », p. 19.

en fait un héritier de plusieurs lignées prestigieuses : issu directement des rois bretons d'origine romaine (Brutus, Aurèle Ambroise et Uterpendragon), il est également breton par sa mère mais intimement lié à la lignée des Bretons continentaux par sa sœur, épouse du roi d'Armorique. Son accession au trône avait été annoncée par Merlin lors du passage d'une comète¹⁷⁴, lui qui avait dit à Uterpendragon : « Le rayon qui s'étend vers la Gaule annonce le fils puissant qui te naîtra¹⁷⁵ » et sa position est renforcée par son mariage avec Guenièvre, « une jeune fille de noble origine romaine¹⁷⁶ ». La grandeur d'Aurèle est soulignée à sa mort par l'apparition dans le ciel d'une « étoile prodigieuse par la taille et par l'éclat », celle-là même qui avait permis à Merlin de prédire à Uther la naissance d'une dynastie de rois de Bretagne.¹⁷⁷

En proposant à ses lecteurs une histoire des rois de Bretagne mettant en vedette un roi Arthur magnifié, « homme célèbre entre tous et qui gagna (...) sa renommée par son remarquable sens de l'honneur¹⁷⁸ », Geoffroy de Monmouth leur permettait de regarder en arrière et de constater la grandeur du peuple breton, dans un mouvement de « nostalgie du Paradis¹⁷⁹ ». Le lignage d'Arthur, ici, « serait tout autant lié à la sauvegarde d'une mémoire qu'à la reconstitution d'un passé. (...) il renvoie essentiellement à un temps figé par la répétition¹⁸⁰ ».

Le récit d'Arthur explique aux Bretons pourquoi ils ont été écartés du pouvoir après avoir dompté la nature sauvage de la Bretagne, mais aussi comment l'un des

174 G. Duby consacre un chapitre aux « Signes dans le ciel », dans lequel il s'intéresse plus particulièrement aux comètes, auxquelles il attribue une fonction symbolique négative : « Ce qui toutefois est sûr, c'est que, chaque fois que les hommes voient se produire dans le monde un prodige de cette sorte, peu après s'abat visiblement sur eux quelque chose d'étonnant et de terrible. » (« L'An Mil », *Féodalité*, p. 352) E. Faral opère plutôt un rapprochement entre la queue de la comète et la queue du dragon, faisant ainsi de la comète un « dragon céleste ». (*La légende arthurienne*, t. 2, p. 249)

175 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 251.

176 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 213.

177 M. Eliade s'intéresse à l'importance de la prophétie qui valorise des événements historiques ; « pour la première fois on voit s'affirmer et progresser l'idée que les événements historiques ont une valeur *en eux-mêmes*, dans la mesure où ils sont déterminés par la volonté de Dieu. » (*Le mythe de l'éternel retour*, p. 122)

178 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 198.

179 M. Eliade, *Histoire des religions*, p. 322.

180 C. Ferlampin-Acher, « Introduction », *Lignes et lignages dans la littérature arthurienne*, PUR, 2007, p. 16.

leurs a dominé l'Europe : « Arthur prononça ces paroles : « Mes compatriotes, vous qui avez fait de la Bretagne la souveraine de trente royaumes »...¹⁸¹ ». Il s'inscrit dans une lutte contre le chaos (les géants, la nature indomptée), contre l'injustice (Brutus fuit après avoir accidentellement tué son père) et montre le destin d'un peuple soutenu dès sa naissance par la bénédiction d'une divinité romaine (Diane). Le temps des commencements est dès lors marqué par sa relation au sacré, mettant en scène un personnage fondateur mythique (Brutus) qui établit l'identité du groupe, différent des autres et point de départ d'une lignée dynastique dont les caractéristiques distinguent *de facto* ses membres des autres citoyens européens et à laquelle appartient Arthur. C'est de ce nouveau monde que naissent les Bretons, différents des populations continentales (Angles, Pictes, Saxons) et supérieurs par leur ancêtre dont les actes mythiques (prophétie, combat contre monstres, fondation de ville de Nouvelle Troie) établissent un nouvel ordre social. La permanence de Londres (la Nouvelle Troie) où fut enterré Brutus¹⁸² et dont « il confia juridiquement le patrimoine aux citoyens¹⁸³ », les ruines romaines, les noms des lieux (« Le lieu où cette scène se déroula tient son nom de la chute du géant, on l'appelle encore aujourd'hui la Saut de Goemagog¹⁸⁴ »), le nom (« Brutus (...) appela ses compagnons les Bretons¹⁸⁵ ») sont autant d'éléments qui parlent de la création, qui lient irrémédiablement le passé au présent et qui permettent au contemporains des diverses manifestations arthuriennes de vivre le mythe de fondation.

Rappelons-le, il ne s'agit pas d'un mythe de création cosmogonique puisque le Moyen Âge est avant tout chrétien. L'île de Bretagne constitue un univers clos, mais elle fait partie d'un monde plus vaste qui la précédait dans la création. On

¹⁸¹ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 243.

¹⁸² « Brutus mourut, ses fils l'enterrèrent au pied des murs de la ville qu'il avait fondée » (Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 52)

¹⁸³ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 52.

¹⁸⁴ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 51.

¹⁸⁵ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 49.

dira que ce récit d'Arthur « présume et prolonge la cosmogonie ¹⁸⁶ », pour raconter et justifier une situation nouvelle. Il est donc question ici de la création d'une nouvelle entité identitaire, celle des Bretons insulaires, et d'une dynastie capable de racheter la honte et les stéréotypes véhiculés par certains textes (Gildas, Bède). Dès lors qu'elle obtient l'adhésion de la population, qu'elle se manifeste par la présence de preuves irréfutables, qu'elle explique à l'ensemble de la population d'où elle vient et pourquoi les choses « sont ainsi », cette nouvelle réalité dynastique et ethnique s'inscrit dans le réel.

Les éléments énoncés dans ce chapitre permettent d'affirmer que nous sommes en contact avec un mythe de création, c'est-à-dire une histoire primordiale au sens où l'entendait M. Éliade. Le mythe de fondation de la Bretagne, dont le représentant le plus illustre est Arthur, répond aux exigences du mythe des commencements. Il fonde la réalité dans un passé mythique, montrant comment les ancêtres ont réussi à éliminer le chaos dans une entreprise fondationnelle et civilisatrice ¹⁸⁷. Fondée par un lignage d'« Êtres Surnaturels ¹⁸⁸ » auquel appartiennent Brutus et Arthur, l'île de Bretagne est le lieu où le sacré fait « irruption dans le Monde ¹⁸⁹ » pour dire aux Bretons qui ils sont et d'où ils viennent : « La publication de cette chronique (l'*HRB*) eut une telle influence sur la façon dont les Gallois imaginaient leur passé, et sur leur littérature en général, qu'on ne devrait jamais regarder un texte gallois, composé après 1138, comme un témoignage purement gallois. ¹⁹⁰ »

186 M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 35.

187 La relation de l'Homme avec la nature est ici à mettre en perspective avec l'influence grandissante du christianisme. En tant que « dépositaire d'une parcelle de l'intelligence divine », l'Homme occidental se considère « à part » du reste de la Création. La geste civilisatrice est ici représentative de la pensée biblique (Genèse 1, 26 : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre ! »). Voir à ce sujet P. Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.

188 M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 17.

189 M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 17.

190 C. Lloyd-Morgan, « Naissance de la légende arthurienne au Pays de Galles, XII^e et XV^e siècle », *Mémoire, oralité, culture dans les pays celtiques*, p. 65.

Le texte de Geoffroy de Monmouth enrichit également la question du « Centre du monde » évoqué plus haut. En plus de reprendre les événements du mont Badon comme ses prédécesseurs, Geoffroy ancre le récit dans deux nouveaux lieux fondationnels dont les caractéristiques ont été évoquées plus haut : le promontoire de Tintagel et l'abbaye de Glastonbury, où se distingue la colline du Tor.

La conception d'Arthur, rendue possible par l'intervention surnaturelle de Merlin¹⁹¹, est un exemple de la « participation » entre les centres et « certaines figures mythiques qui ont vécu à l'origine des temps ¹⁹² ». Le lieu désigné par le nom Tintagel, par ses caractéristiques particulières (les parois escarpés, les ruines), répond aux exigences de l'espace sacré qui « implique l'idée de la répétition de l'hiérophanie primordiale ¹⁹³ ». La terre sacrée, la Bretagne, avait été offerte aux descendants de Brutus par la déesse Diane. Inscrit dans cette logique dynastique, l'héritier de Brutus est conçu dans un lieu qui « démontre l'autonomie des hiérophanies ¹⁹⁴ » et qui présente les qualités des espaces sacrés : inaccessible, dangereux, gardé par des ennemis. Le lieu se mue ainsi « en une source intarissable de force et de sacralité » dont a su profiter Richard, duc de Cornouailles, en y construisant un château au début du XIII^e siècle. La répétition de l'hiérophanie principale, celle de la fertilisation de la Bretagne par les Romains, se manifeste ainsi par la conception du héros en singularisant Tintagel par rapport à l'espace profane environnant. L'espace sacré, là où Arthur naît à son rôle mythique et « confirme (...) un précédent ¹⁹⁵ », « tire sa validité de la permanence de l'hiérophanie qui l'a une fois consacrée ¹⁹⁶ ».

191 Il est « l'enfant sans père, l'homme du Diable, le prophète, le magicien ». (L. Mathey-Maille, « Introduction », p. 18)

192 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 310.

193 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 311.

194 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 312.

195 C. Kerényi, p. 15.

196 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 311.

Les débuts et les exploits du personnage mythique ayant été associés à des lieux sacrés (Tintagel, le mont Badon), il convenait de faire de sa mort un événement tout aussi signifiant. Or, nous l'avons vu, Geoffroy de Monmouth ne donne pas de détails sur la mort d'Arthur¹⁹⁷. C'est grâce à des informations obtenues¹⁹⁸ par Henri II Plantagenêt que la dépouille d'Arthur a pu être retrouvée à Glastonbury, mettant ainsi fin aux espoirs des Bretons qui attendaient encore le retour de leur plus grand roi¹⁹⁹. Le résultat est concluant et la « sensationnelle découverte²⁰⁰ » des dépouilles du roi et de la reine s'inscrit, là aussi, dans une continuité d'occupation religieuse.

Cette découverte mettait également fin à ce que certains ont défini comme une croyance messianique, soit la conviction que « *futur* régénérera le temps, c'est-à-dire qu'il lui rendra sa pureté et son intégrité originales. *In illo tempore* se situe ainsi non seulement au commencement, mais aussi à la fin des temps²⁰¹ ». A. Berthelot, par exemple, dit que « la légende du roi Arthur, telle qu'elle a été transmise par la tradition, annonce selon un schéma messianique bien connu son retour dans un avenir indéterminé²⁰² ». Si le schéma du Roi-dieu ou du Roi-représentant de la divinité sur la Terre²⁰³ est bien connu, il ne peut s'actualiser que

197 Geoffroy de Monmouth a écrit à quelques années d'intervalle deux textes : la *Vita Merlini* (1148) et les *Prophétiae Merlini* (1134), qui enrichissent l'histoire d'Arthur et qui ont, avec les siècles, été intégrées à certaines versions de l'*Histoire des rois de Bretagne*. Dans la *Vita Merlini*, Geoffroy fait état de la grave blessure subie par Arthur à la « bataille de Camblan ». Il est soigné par Morgane, qui affirme qu'il « pourrait recouvrer la santé », alors que la version initiale de l'*HRB* citée au chapitre I de ce travail laisse planer peu d'espoirs sur son retour (A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 37).

198 Plusieurs versions existent à propos de l'intervention du roi Henri II. A. Chauou rapporte celle de Giraud de Barri qui raconte dans une première version que « c'est surtout le roi d'Angleterre Henri II, qui, ayant recueilli de la bouche d'un chanteur d'histoire breton une tradition ancienne, fournit aux moines l'indication précise ». (p. 216). Une seconde version, du même auteur, dit que « Sous le règne du roi Henri II, il arriva que le fameux sépulcre du roi Arthur fut découvert à l'abbaye de Glastonbury sur l'indication du roi » ; A. Berthelot demeure plus prudente, mentionnant à propos de la découverte des corps que « On ne sait si ce coup de théâtre avait été prévu de concert avec Henri II » (Arthur et la Table ronde, p. 43).

199 Le fait est rapporté notamment par Giraud de Barri, *Speculum Ecclesiae*, cité et traduit par E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 441 : « Au sujet du roi Arthur et du mystère de sa mort on raconte bien des histoires, on invente bien des fables et les Bretons prétendent sottement qu'il est encore en vie. »

200 A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 204.

201 M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 123.

202 A. Berthelot, *Arthur et la table ronde*, p. 38.

203 M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 123.

dans le retour du roi, alors que, grâce à ses souffrances, le Roi vainc « les forces des ténèbres et du chaos (...) dans un *illo tempore* futur et messianique.²⁰⁴»

La croyance réelle des Bretons au retour de « leur » roi demeure par contre difficile à prouver, d'autant plus que les rares témoignages à cet effet sont encore aujourd'hui soumis à des contre-expertises contradictoires²⁰⁵. W. A. Nitze rappelle cependant la conviction de J. S. P. Tatlock²⁰⁶ : « the hope of Arthur's return encouraged the Celts in resisting the Normans both in Wales and in Brittany. ²⁰⁷» En tout état de cause, la découverte à Glastonbury des corps du roi et de la reine a anéanti tout espoir messianique, indiquant clairement aux Bretons que l'avenir se trouvait désormais entre les mains de leur seul et unique roi, un Anglo-Normand.

Les croyances « très anciennes » dont nous avons fait état à propos de la colline du Tor rappellent que le lieu préchrétien, marqué par des sentiers et des terrasses en labyrinthe²⁰⁸, était déjà considéré comme étant sacré. La découverte des corps est ainsi soutenue par plusieurs éléments qui la cautionnent sur le plan symbolique : la « trouvaille » d'Henri II, la découverte des dépouilles dont certaines parties sont intactes²⁰⁹ et l'association avec de nombreux saints et héros britanniques (le plus influent étant saint Patrick).

Nous avons entamé ce chapitre en proposant d'étudier les diverses facettes de la figure arthurienne dans le but d'en démontrer la nature mythique. Avant d'aller plus loin dans notre analyse, il nous semble pertinent de conclure que, d'après les

204 M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 124.

205 Dans son article « The English Journey of the Laon Canons », J. S. P. Tatlock remet en question les datations établies par E. Faral, et soupçonne les « témoignages » d'avoir été ajoutés tardivement (après 1135 ou 1151) au texte initial (que E. Faral datait de 1113). Il admet cependant que « It seems impossible to doubt that, twenty years or so before Geoffrey of Monmouth wrote his *Historia*, they found Cornish men holding their country to be Arthur's ». (*Speculum*, vol. 8, no. 4 (1933), p. 465)

206 J. S. P. Tatlock, « Geoffrey and King Arthur in "Normannicus Draco" », *Modern Philology*, vol. 31, no. 2 (1933), p. 124.

207 W. A. Nitze, « The exhumation of King Arthur at Glastonbury », *Speculum*, vol. 9, no. 4 (1934), p. 355.

208 Le rôle du labyrinthe, système de « défense du « centre » », est explicité par M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 321.

209 Giraud de Barri, *De Principis instructione* : « On y découvrit une tresse de cheveux de femme, parfaitement conservés en leur teinte blonde » (cité et traduit par E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 440)

éléments présentés ici, la figure arthurienne répond aux exigences du mythe de fondation. En effet, parce que les récits racontent la création d'un monde (la Bretagne), sa fondation *in illo tempore* (ils étaient là avant les Romains de César), et parce que la naissance de cette nouvelle civilisation a été rendue possible par le défrichage, l'agriculture, la lutte contre les géants et la fixation de nouvelles frontières, le mythe marque clairement la rupture entre le chaos et l'ordre : « L'établissement dans une contrée nouvelle, inconnue et inculte, équivaut à un acte de création. ²¹⁰ » Menée par un héros divin (Brutus) et achevée par un guerrier aux attributs surnaturels (Arthur), la conquête des nouveaux territoires repousse les frontières et répète la cosmogonie, alors que les gestes extraordinaires (conception, batailles et mort d'Arthur) sacralisent les lieux, plus particulièrement Tintagel, le mont Badon et Glastonbury. Le mythe arthurien de création répond aux questions fondamentales de la population bretonne en lui démontrant son ancienneté, sa relation à la terre et, surtout, il lui prouve que Dieu ne l'a pas abandonnée.

3.3.2 Le mythe arthurien, figure légitimatrice

3.3.2.1 Le passé, miroir d'un présent souhaité

La fonction paradigmatique de la figure arthurienne ne se limite pas à son contenu fondationnel ; c'est aussi en tant que mythe légitimateur qu'elle s'inscrit dans le discours social. Cette action légitimatrice est rendue possible par le retour vers le passé que proposent les textes et les contenus oraux : « c'est un trait commun à de nombreuses civilisations d'utiliser l'image du passé (qu'elles se donnent), ou la revendication d'ancienneté, comme un mode privilégié de valorisation et de légitimation. ²¹¹ » Le retour vers le passé, qui offre aux

²¹⁰ M. Eliade, *Aspects du mythe*, p. 23.

²¹¹ A. Guerreau, p. 227.

destinataires un miroir idéalisé²¹² de ce qui était là « avant », se manifeste ici par les références constantes aux débuts de la Bretagne dont il a déjà été question, mais également grâce aux remarques récurrentes portant sur les ruines encore visibles qui servent de preuves matérielles. Gildas décrit la construction d'un mur érigé par les Romains en guise de protection contre les hommes du Nord : « Puis ils construisirent, de la mer à la mer, en ligne droite, en se faisant aider par les malheureux indigènes, un mur²¹³ » ; les lecteurs médiévaux reconnaissent là le mur d'Hadrien²¹⁴, encore visible sur une longueur de plus de 120 kilomètres : « Le rôle de ces travaux de défense dans l'histoire des luttes que la Bretagne soutint contre les barbares fut considérable et, même après que les envahisseurs les eurent submergés, le souvenir ne pouvait être perdu dans l'esprit des habitants. ²¹⁵ » Cette adéquation du passé au présent, soutenue par l'affirmation de Gildas selon laquelle la bataille du mont Badon se serait déroulée l'année de sa naissance, prouve aux habitants de ces régions que les récits portant sur leur passé sont réels.

L'épisode de la conception d'Arthur fournit une preuve supplémentaire de ce passé mythique. Les ruines encore visibles au Moyen Âge sur la presqu'île de Tintagel confirment le récit de Geoffroy et montrent aux habitants de la région que c'est bel et bien là que « Le roi passa la nuit avec Ingerne ²¹⁶ ». La réalité du mythe est également soutenue par le récit de la construction de Stonehenge²¹⁷. Quand Aurèle²¹⁸, l'oncle d'Arthur, entreprend de reconstruire les églises détruites par les Saxons et de rendre « les biens de leurs ancêtres aux héritiers qui en avaient été

212 Idéalisé ou déformant, « parce qu'il renvoie de la réalité historique qu'il montre une image déformée et parce qu'il voudrait déformer et transformer ses lecteurs en leur proposant des modèles à imiter pour qu'ils deviennent à leur tour des reflets vivant du miroir... » (O. Szerwiniack, « Introduction », *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, p. XLVII)

213 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 15.

214 La mention du mur d'Hadrien pose des problèmes interprétatifs importants pour l'histoire de l'Angleterre et de l'Écosse ; en effet, deux murs ont été construits en quelques décennies. Le premier, le mur d'Hadrien a été érigé sur ordre de l'empereur du même nom en 122. L'empereur Antonin essaie de repousser plus au nord le territoire romain (vers 139-149) et de construire un nouveau mur mais la pression barbare contraignit les Romains à l'abandonner pour se replier plus au sud, sur le mur d'Hadrien (163). Les chroniqueurs qui font référence à ces événements se contentent généralement de mentionner « le mur ». Or, 150 kilomètres environ séparent les deux murs. (S. Lebecq, p. 22)

215 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 29.

216 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 197.

217 La structure aurait été construite sur une longue période, de 3100 à 1100 avant notre ère.

218 « Son père Constantin II était frère du roi d'Armorique. » (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 234)

dépouillés²¹⁹», il cherche une façon de rendre hommage aux princes bretons tués au combat : « Cette terre, qui renfermait tant de nobles personnages morts pour le pays, était digne de la mémoire des hommes.²²⁰ » La décision fut prise d'ériger un cercle de pierres et c'est de Merlin que vint l'idée : « Si tu désires honorer la sépulture de ces hommes d'un monument éternel, envoie chercher le Cercle des Géants qui se trouve sur le mont Killara en Irlande.²²¹ » Apportées du fond de l'Afrique par des géants, ces pierres magiques possédaient des vertus curatives. Les Bretons préparent une expédition menée par Uterpendragon et affrontent les Irlandais, qui attendent « un peuple lâche²²² ». Ils perdent la bataille et Merlin déplace les pierres « avec une facilité incroyable²²³ », érigeant sur l'île de Bretagne un sanctuaire indestructible pour les rois bretons tombés contre les Saxons.

Le passé se confirmant par les vestiges archéologiques de l'île, le contenu associé à ces mêmes ruines et lieux peut être reconnu comme légitime. C'est ainsi que le livre de Bède, en reprenant les informations fournies par Gildas, replaçait la figure fondationnelle d'Aurèle Ambroise dans un environnement crédible, faisant en sorte que la légitimation de l'ancienneté bretonne puisse se maintenir. C'est grâce à l'irruption de ce héros sacré que les Bretons ont pu, jadis, vaincre un ennemi païen puissant et fourbe.

La fenêtre offerte sur le passé permet ainsi aux Bretons de connaître « l'origine des choses », mais également de comprendre leur « propre mode d'exister dans le Monde ». ²²⁴ Grâce aux exploits de ce que les « Héros ont fait *ab origine*²²⁵ » les habitants de la Bretagne, vaincus et humiliés par les invasions saxonnes,

219 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 183.

220 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 184.

221 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 185.

222 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 186.

223 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 187.

224 M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 26.

225 M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 26.

connaissent les fautes des premiers Bretons païens et peuvent rêver à une nouvelle domination bretonne de l'île sous réserve de se maintenir dans la voie chrétienne :

Car si l'histoire rapporte de bonnes actions à propos de gens de bien, l'auditeur ému est incité à imiter le bien ; et si elle évoque de mauvaises actions au sujet d'hommes mauvais, néanmoins, l'auditeur ou le lecteur pieux et craignant Dieu, en évitant ce qui est criminel et vicieux, brûle de rechercher pour sa part plus adroitement encore ce qu'il a appris être bien et digne de Dieu.²²⁶

3.3.2.2 Geste conquérante, territoriale et civilisatrice

La fonction légitimatrice que fournit le mythe arthurien s'articule également autour des revendications territoriales que purent formuler, à un moment ou l'autre de l'histoire, les Bretons insulaires. La « geste conquérante » peut contribuer au mythe en fixant les limites du territoire (*ici*, par opposition à *là*), en nommant les « Autres » et en expliquant la nature de l'identité d'un groupe.

La classification proposée par le présumé mythe arthurien marque clairement des appartenances dont les Bretons ne sauraient rougir : dès l'arrivée de Brutus sur l'île, son combat contre les géants montre son courage et met fin au chaos primordial. Ce premier affrontement confirme aux Bretons leur position dans l'univers : il y a les Autres, les géants, issus d'un monde pré-humain²²⁷, monstrueux : « L'un de ces monstres, abominable parmi tous les autres, se nommait Goemagog. Il mesurait douze coudées de haut et sa force était telle qu'il arrachait un chêne d'un coup²²⁸ », et il y a Nous, les Romains et leurs descendants devenus Bretons, issus d'une divinité, civilisés, courageux.

²²⁶ Bède le Vénérable, « Préface », t. 1, p. 3.

²²⁷ Sur les géants comme vestiges « des temps païens » : G Dumézil, p. 91.

²²⁸ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 50.

La conquête « agricole » de l'île fait également partie de la fonction légitimatrice ; en domptant la nature sauvage et en la rendant fertile, les premiers colons s'approprient ses fruits et instaurent une relation de dialogue avec la terre : « Dans le cérémonial et dans la technique agricole, l'homme intervient directement ; la vie végétale et le sacré de la végétation ne lui sont plus comme extérieurs, il y participe, en les manipulant, en les conjurant. ²²⁹ » C'est donc par les comptes-rendus de Gildas, de Bède, de Nennius et de Geoffroy de Monmouth, eux-mêmes inspirés et repris par une multitude d'auteurs et de conteurs, que les Bretons apprennent que ce sont leurs ancêtres qui, avant l'arrivée de tous les autres peuples, ont dominé l'île. La Bretagne d'avant les Saxons offre un tableau idyllique, « de larges campagnes, de rians coteaux, des montagnes propices à l'élevage des animaux ²³⁰ ». Après la victoire contre les géants, les Troyens « se mirent à cultiver les champs, à bâtir des maisons à tel point rapidement on put croire que cette terre avait toujours été habitée. ²³¹ »

Les batailles menées par Arthur, révélées dans le texte composite de l'*HB*, s'inscrivent également dans une entreprise de légitimation. En effet, les lieux désignés par l'énumération des batailles (ou campagnes) du guerrier correspondent à des terres que les Bretons n'ont pas réussi à conserver face à leurs ennemis saxons ²³². En faisant d'Arthur le conquérant des régions du Nord de la Bretagne (« Du Sud, il n'est pas question ²³³ »), les auteurs de l'*HB* montrent aux Bretons, historiquement refoulés vers l'Ouest de l'île, que leur ancêtre a déjà triomphé sur toute la Bretagne :

²²⁹ M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 281.

²³⁰ E. Faraï, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 12.

²³¹ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 49.

²³² Les sources montrent « la stabilisation au cours du VII^e siècle de la frontière culturelle entre un Ouest celtique et solidaire de l'Irlande et un grand Sud-Est anglo-saxon, c'est aussi la construction, de part et d'autre de cette frontière, de royautes puissantes qui parvinrent peu à peu — souvent au prix de rudes combats contre leurs concurrentes — à se hisser au-dessus du niveau tribal ou clanique pour s'imposer à l'horizon de vastes régions ». (S. Lebecq, p. 70)

²³³ E. Faraï, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 147.

Arthur, chef breton du Nord, héros de luttes locales, a fini par prendre, dans le texte des Arthuriana, tel qu'il nous est parvenu, la figure d'un héros dont les exploits avaient recouvert la Bretagne entière et en qui la postérité était invitée à saluer le plus grand roi de l'histoire nationale des Bretons.²³⁴

La grandeur et la bravoure du roi guerrier correspondent à la prédiction de la déesse Diane, qui annonçait à Brutus une « lignée royale ». Les victoires d'Arthur, sa domination de la Bretagne et, avec Geoffroy de Monmouth, de l'Europe, confirment aux Bretons la qualité de leur histoire et de leurs ancêtres. Ce récit rassure, conforte, et « traduit l'espoir de l'homme que son monde sera toujours là, même s'il est périodiquement détruit ²³⁵ ». Premiers cultivateurs de la Bretagne, les Bretons font face au désordre apporté par les envahisseurs saxons. Chacune des victoires d'Arthur rappelle l'autorité primordiale de ce peuple sur la terre, autorité manifestée par l'héritage romain, par l'histoire et validée par les preuves physiques « annoncées » par les récits. Les sépultures mentionnées par les auteurs marquent la relation à la terre d'une permanence sacrée. C'est donc en racontant constamment et en vantant les exploits primordiaux (...the coherent series of events which constitutes the *sacred history* is incessantly remembered and extolled²³⁶) que le mythe explique aux Bretons et à leurs concitoyens la place que chacun occupe, ou mérite, dans l'ordre social et politique.

3.3.2.3 Arthur gage de continuité : la permanence de la royauté

Le personnage fondationnel d'Arthur est, nous l'avons vu, clairement inséré dans une chaîne dynastique qui le lie à son ancêtre romain, Brutus, et qui attache le mythe à plusieurs « centres du monde » correspondant aux grands moments de la vie du personnage. Le mythe doit cependant son efficacité légitimatrice et

²³⁴ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 154.

²³⁵ M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 99.

²³⁶ F. B. J. Kuiper, « Cosmogony and Conception: A Query », *History of Religions*, University of Chicago Press, vol. 10, no.2 (1970), p. 91.

totalisante à un rôle plus complet que la création du monde breton. Pour que les Bretons y trouvent réellement un sens, qu'ils vivent le mythe, il faut qu'il participe aussi à la continuité de leur existence. C'est-à-dire qu'il doit expliquer où, quand et comment, mais également qu'il doit « montrer » qu'il a toujours été là :

L'hétérogénéité du temps, sa répartition en « sacré » et en « profane », n'impliquent pas seulement des « coupures » périodiques pratiquées dans la durée profane afin d'y insérer le temps sacré ; elles impliquent, en outre, que ces insertions du temps sacré sont solidaires, nous pourrions dire continues.²³⁷

Notre bref survol de l'évolution de la royauté occidentale (chapitre 2) a suivi la chronologie proposée par H. Martin. Les différentes étapes cumulatives de l'histoire de la personne royale qu'il identifie mettent en lumière la permanence d'un être « surhumain », c'est-à-dire plus « élevé » que ses sujets mais soumis à des puissances qui le dépassent. Comme la figure du roi, « fusion de la nature humaine et de la nature divine ²³⁸ », le personnage mythique d'Arthur évolue et s'adapte, miroir d'une société en pleine ébullition, mais toujours cohérent dans son rôle d'intermédiaire entre les hommes et le Tout Autre.

Dire comme A. Chauou qu'Arthur « n'est pas un roi lui-même » dans les textes qui précèdent l'*HB* de Nennius et qu'il « exerce simplement le commandement suprême, le *ducatus*, sur les autres royaumes bretons, à des fins purement circonstanciées et militaires ²³⁹ » nous apparaît réducteur²⁴⁰. Les textes de Gildas et de Bède, fortement romanisés, font état de l'existence d'un chef de guerre (*dux bellorum*), Vortigern (grand-chef), dont les actions se déroulent dans une Bretagne abandonnée à elle-même, et dont les « structures de pouvoir étaient redevenues

²³⁷ M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 329.

²³⁸ J.-P. Roux, p. 119.

²³⁹ A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 32.

²⁴⁰ Le mot « *dux* » a été employé dans l'histoire comme un instrument de revendication politique, notamment par les Robertiens au X^e siècle. (J.-P. Poly, É. Boumazel, p. 6)

celles du I^{er} siècle, ou celles qui étaient toujours en usage dans les contrées périphériques ²⁴¹ ». C'est donc du côté des Celtes et de leurs modes de représentation du pouvoir qu'il faut chercher le sens de cette première manifestation écrite du mythe arthurien. ²⁴²

Chez les Celtes, dont sont issues les populations bretonnes insulaires et continentales, l'organisation sociale est « pétrie d'idéologie guerrière ²⁴³ ». « Des royaumes celtiques se créent pour résister aux attaques des Angles et des Saxons ²⁴⁴ » et si les « Rois barbares ²⁴⁵ » avaient reconnu la supériorité de l'Empereur, le contraire n'est pas vrai ²⁴⁶ : « Même si, matériellement, les institutions et le droit romains sont réduits à peu de choses, idéologiquement ils restent décisifs durant [la chute de l'Empire]. ²⁴⁷ » Le regard que pose Gildas sur l'organisation sociopolitique des Bretons est donc fortement imprégné de la supériorité romaine et de l'infériorité bretonne : « Les Romains étaient extrêmement hostiles à la royauté, et au nom même de roi ²⁴⁸ ». Si cette haine s'atténue graduellement jusqu'au VI^e siècle, l'image négative du roi perdure et, pour le Romain qu'est idéologiquement et culturellement Gildas, on peut imaginer que le roi barbare « ne l'est qu'aux yeux de ses nationaux. Pour les Romains, (...) il est un général barbare. ²⁴⁹ » Cette « haine du monde romain pour le *nomen regium* » s'efface lentement et le roi médiéval, nous l'avons vu, apparaît vers le IX^e siècle comme une « rupture et une innovation en matière politique ²⁵⁰ ».

241 S. Lebecq, p. 35.

242 Le fait que plus de 90% de la population vivait en-dehors des villes romaines soutient l'hypothèse d'une continuité des structures celtes. (B. C. Burnham, p. 128)

243 D. Vitali, *Les Celtes*, White Star, 2007, p. 12.

244 D. Vitali, p. 156.

245 J. Ellul, « Introduction », p. 15.

246 « ...dans l'Empire, le pouvoir politique prend un caractère magique ou religieux, et se trouve rigoureusement identifié à l'homme qui l'incarne. » (J. Ellul, « Introduction », p. 19)

247 J. Ellul, « Introduction », p. 19.

248 J. Le Goff, « Introduction », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 6.

249 J. Ellul, p. 39.

250 J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 985.

Ces réflexions à portée historique ne nous permettent pas de découvrir la vraie « nature » du personnage dépeint par Gildas et par les autres chroniqueurs. Elles montrent cependant que l'angle employé par ces premiers auteurs « arthuriens » n'était pas objectif. Réduire la figure d'Aurélius Ambrosius à celle d'un simple général de guerre relèverait de l'erreur contextuelle puisque les qualités guerrières du personnage décrit par Gildas n'excluent pas la possibilité que l'on soit en présence d'un roi.

La figure du « Chef de Tribu » ou du « Chef de Maison » correspond bien aux structures de pouvoir connues par les Bretons insulaires du V^e siècle et permet déjà d'associer le personnage d'Arthur à une constante paradigmatique sacrée. Le roi médiéval, par son rôle essentiel de « figure centrale du champ politique ²⁵¹ », fournit à la population une stabilité et une continuité temporelle garanties par son insertion dans une idéologie royale qui « passe avant chaque monarque en particulier ²⁵² ». Le roi Arthur, qu'il soit décrit par Gildas, Bède, Nennius ou Geoffroy de Monmouth, progresse de la même façon que la royauté médiévale. Il incarne ainsi, à chaque époque, le modèle du souverain médiéval idéal, se comportant successivement en guerrier, en guide spirituel chrétien et en producteur, « ou du moins en redistributeur de richesses ²⁵³ ».

Les textes soutiennent cette évolution de la représentation de la figure du roi Arthur. En plus des qualités guerrières évoquées par Gildas et Bède, le guerrier d'origine aristocratique romaine (ses parents étaient « jadis revêtus de la pourpre ²⁵⁴ ») agit comme un guide pour les Bretons et leur permet de retrouver une partie de leur fierté ; « L'émergence du titre royal (...) est un élément du

251 H. Martin, *Mentalités médiévales II*, p. 143.

252 H. Martin, *Mentalités médiévales II*, p. 144.

253 H. Martin, *Mentalités médiévales II*, p. 146.

254 E. Fara1, *La légende arthurienne*, t. I, p. 18.

métissage romano-barbare²⁵⁵». Arthur veille aux intérêts du royaume (breton), que le départ des troupes romaines avait laissé seul face à un ennemi puissant et inscrit l'histoire de la royauté bretonne dans une continuité cohérente.

Par les gestes guerriers du roi, un lieu sacré est instauré (le mont Badon), séparé du monde profane grâce à l'intervention d'une force divine (le Seigneur, la Vierge Marie) en faveur du personnage mythique. La répétition de cet affrontement fondateur unit les diverses représentations de la figure arthurienne et confirment son statut mythique. Le « roi » Arthur n'est pas une relique du passé, un ancien roi barbare admirable et dépassé, mais plutôt une manifestation sans cesse actualisée grâce à un processus dynamique d'« inflation et de déflation²⁵⁶».

Les récits plus détaillés que sont l'*HB* et l'*HRB* enrichissent la figure d'Arthur de qualités royales indéniables, toujours en accord avec l'évolution de la figure royale occidentale. Les nombreuses victoires d'Arthur (douze) confirment sa capacité à mener ses troupes à la victoire, et il s'inscrit dans une dynamique de conquête territoriale « en sécrétant autour de sa personne un territoire dont il sera le garant en vertu de l'inaltérabilité du royaume²⁵⁷ ». Le « territoire [fait] le roi²⁵⁸ » et le récit des douze campagnes d'Arthur exprime sans équivoque la puissance, la *potestas*, de ce roi breton, peu importe le vocabulaire employé pour le décrire.

Le développement de la figure arthurienne et les descriptions qui en sont données par les textes correspondent ainsi à l'évolution de la royauté en Angleterre. Rédigée à partir du VIII^e siècle, l'*HB* met en scène un roi Arthur qui

255 J. Le Goff, « Introduction », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 6.

256 G. Durand, « Pérennité, dérivations et usure du mythe », p. 87.

257 J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 989.

258 J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 989.

correspond de plus en plus à une notion de « roi trifonctionnel ²⁵⁹ » qui se serait affirmée notamment avec l'arrivée au pouvoir du roi Alfred. Si les textes précédents effleuraient à peine le récit du roi guerrier, le chapitre destiné à Arthur reprend le récit de la bataille du mont Badon en faisant du guerrier une force de la nature (il tue 960 ennemis seul) assisté par la « Vierge Marie », « Notre-Seigneur », « Jésus-Christ » et « la sainte Vierge » ²⁶⁰. Tout comme les rois historiques, le personnage d'Arthur se christianise, ajoutant aux attributs du Chef de Maison les qualités (naissantes) du Roi Très Chrétien. Dépositaire des héritages barbares qui voyaient en la puissance guerrière du roi la caution de sa légitimité, ce « nouvel Arthur » opère la fusion essentielle au maintien de son rôle paradigmatique : « Parce que le roi, s'il est, de par son origine et de par sa fonction, un guerrier, est aussi celui qui doit faire régner les deux principes sociaux essentiels du christianisme : la paix et la justice. ²⁶¹ »

La continuité temporelle et symbolique du mythe est à nouveau portée par les textes de Geoffroy de Monmouth et ces derniers confirment les qualités royales d'Arthur. Conformément à l'idée de ce que doit être un roi au XII^e siècle, Geoffroy dépeint un Arthur prédestiné à la gloire : « Arthur était un jeune homme de quinze ans, d'une vaillance et d'une libéralité exceptionnelles. Sa bonté naturelle lui donnait une grâce telle que tout le monde l'aimait. ²⁶² » En plus d'être un guerrier hors du commun et le descendant d'un lignage prestigieux (« il détenait de droit héréditaire le gouvernement royal de l'île tout entière ²⁶³ » Arthur, sous la plume de Geoffroy, est paré de toutes les caractéristiques royales. Il est le **Chef de Tribu** inséré dans une chaîne dynastique :

259 J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 991.

260 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 133.

261 J. Le Goff, « Introduction », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 12.

262 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 203.

263 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 204.

Après la mort d'Utherpendragon, les nobles de Bretagne (...) suggérèrent (...) de sacrer roi Arthur, fils d'Uther. (...) Dubrice (...) couronna donc Arthur du diadème royal en présence des évêques. (...) Investi des insignes royaux, [Arthur] conserva ses habitudes et fit preuve de largesse.²⁶⁴

Ainsi reconnu par les nobles²⁶⁵, Arthur peut s'imposer en tant que **Chef de guerre** : « La renommée de la largesse et de la bravoure du roi se répandait aux confins de la terre et les rois (...) redoutaient de subir ses attaques ²⁶⁶ » ; et **Juge** : « le roi Arthur (...) ordonna de rendre justice en pendant leurs otages sur l'heure. ²⁶⁷ »

En tant que **Maître d'un territoire et redistributeur**, il « rétablit dans son royaume une paix durable » et « rassembla le clergé et le peuple, et établit le gouvernement du royaume de manière pacifique et légale ²⁶⁸ ».

Arthur distribue ses avoirs avec générosité, montrant de façon claire que malgré quinze années de paix il demeure assez riche et puissant pour attirer à lui les meilleurs chevaliers : « Et, fait remarquable, la largesse d'Arthur qui était connue dans le monde entier lui attirait l'amour de chacun. ²⁶⁹ » Le partage de ses richesses avec les institutions religieuses contribue à établir Arthur comme le maître du don : comme son oncle²⁷⁰ l'avait fait avant lui, Arthur « reconstruit les églises qui avaient été rasées. ²⁷¹ » G. Duby résume le « circuit réglé des offrandes mutuelles » auquel est intégré le roi :

²⁶⁴ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 203.

²⁶⁵ « To the medieval mind, the freely elected head of a communal society was similar, as regards to both rights and duties, to the ruler of a kingdom, who (...) was also elected. » (F. Kern, p. 6)

²⁶⁶ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 214.

²⁶⁷ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 207.

²⁶⁸ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 218.

²⁶⁹ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 221.

²⁷⁰ « Aurèle convoqua à York les comtes et les princes du royaume. Il leur ordonna de restaurer les églises détruites par les Saxons » (Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 127, p. 181)

²⁷¹ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 152, p. 211.

Au terme d'une campagne heureuse, aucun chef de guerre ne garde pour lui le butin. Il le distribue, et non seulement parmi ses compagnons d'armes. Il se doit en outre d'en offrir une part aux puissances invisibles. (...) Cette distribution, cette consécration sont la condition même du pouvoir, celui que le chef exerce sur ses compagnons, celui que les dieux lui délèguent.²⁷²

Cette capacité à maintenir l'ordre et à légitimer son pouvoir en fait un roi **Responsable de la paix et de l'ordre**. En attribuant ces qualités à Arthur, Geoffroy le dote de ce qu'H. Martin qualifie du « noyau initial de la royauté traditionnelle ²⁷³ ». Le « noyau traditionnel » s'enrichit dans le texte des nouveaux attributs des monarques féodaux. Le roi Arthur, en accord avec l'évolution de la société anglaise, est également présenté comme la **tête du corps politique** tel que Jean de Salisbury l'a défini : « On a bien dit que le prince tient la place de la tête et que c'est lui qui est dirigé par le seul jugement de son esprit. Aussi est-il celui que l'ordonnance de Dieu (...) a placé au sommet de l'État ²⁷⁴ ». Cette domination d'Arthur se manifeste notamment par les décisions qu'il prend en ce qui concerne la nomination des évêques et des rois :

Saint Dubrice, qui aspirait à la vie érémitique, quitta sa fonction d'archevêque. David, oncle du roi, fut consacré à sa place (...). À la place de saint Samson, archevêque de Dol, fut installé Teliau (...). L'évêché de Silcester fut confié à Maugan et celui de Winchester à Duvian. (...) Tandis qu'Arthur répartissait ces charges, voici que s'avancèrent sagement douze hommes...²⁷⁵

L'acte de nomination des évêques constitue certainement l'apanage du **roi souverain, empereur de son royaume**, tout comme son ascendant sur les autres rois montre sa supériorité **suzeraine** :

À l'approche des fêtes solennelles de Pentecôte, Arthur, qui débordait de joie (...) décida de tenir rapidement sa cour (...) ; il convoqua à ces festivités les

²⁷² G. Duby, « Guerriers et paysans », *Féodalité*, p. 53.

²⁷³ H. Martin, *Mentalités médiévales II*, p. 143.

²⁷⁴ Jean de Salisbury, *Le Policratique*, Droz, 2006, ch. VI, 3, p. 511.

²⁷⁵ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 223.

rois et les princes qui lui étaient soumis (...) pour consolider de nouveau fermement la paix entre les grands du royaume. (...) Voici la liste des invités présents : Angusel, roi de l'Albanie, maintenant appelée Écosse ; Urian, roi des habitants de Moray ; Cadvan, roi de Vénédotie, c'est-à-dire aujourd'hui du Nord-Galles ; Eddelin, roi de Démétie, c'est-à-dire du Sud-Galles ; Cador, roi de Cornouailles. Il y avait aussi les archevêques des trois sièges métropolitains, celui de Londres, celui d'York et Dubrice, archevêque de la Ville-des-Légions.²⁷⁶

C'est donc en empereur de son royaume, soit supérieur aux rois conquis, qu'Arthur entend faire régner l'ordre et la paix. Il devient ainsi **Garant du Bien commun**. Le cumul des différentes caractéristiques définies par H. Martin permet d'observer l'évolution du personnage mythique²⁷⁷ d'Arthur, d'abord roi traditionnel auréolé du prestige guerrier et ensuite enrichi des attributs des rois féodaux :

On peut essayer de cerner le comportement type du monarque féodal à travers la figure mythique du roi Arthur. C'est d'abord un chef, entouré de sa *maisnie* privée, indissolublement lié à ses guerriers dans le but de vaincre et de conquérir. (...) Tout en ayant le pouvoir de décider de la guerre et de la paix, il consulte son baronnage avant de trancher, puisque l'avenir de la communauté est en cause.²⁷⁸

Porté par un discours mettant en valeur la permanence du modèle royal, le mythe arthurien offre à ses « participants » un héros, le roi, « qui est le seul de sa catégorie dans chaque société²⁷⁹ ». En accord avec l'idée selon laquelle « le roi apparaît comme le lien indispensable entre les hommes et l'univers, (...) garant de la symbiose des hommes avec leur milieu terrestre²⁸⁰ », le mythe d'Arthur propose une figure qui répond aux besoins des Bretons médiévaux. Sa fonction légitimatrice, déjà mise en relief par la correspondance des lieux sacrés à la réalité

276 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, p. 223

277 H. Martin emploie le terme « mythique » pour qualifier Arthur, sans toutefois en préciser le sens.

278 H. Martin, *Mentalités médiévales* II, p. 146.

279 J. Le Goff, « La structure et le contenu idéologique de la cérémonie du sacre », *Le sacre royal à l'époque de saint Louis*, Gallimard, 2001, p. 24.

280 E. Palazzo, « La liturgie du sacre », *Le sacre royal à l'époque de saint Louis*, Gallimard, 2001, p. 37.

territoriale, s'enrichit d'une permanence temporelle manifestée par les caractéristiques royales du personnage d'Arthur. Parce que le monarque « ne peut avoir pour fonction que celle de « symbole vivant » pour tous les niveaux de la société ²⁸¹ », il peut, à toute époque et pour tout lecteur, répondre aux exigences paradigmatiques du mythe.

En plus des exemples énumérés ci-dessus qui mettent en évidence l'association du mythe arthurien avec le caractère « non-naturel ²⁸² » de la royauté occidentale, les textes révèlent d'autres mécanismes qui soutiennent la fonction légitimatrice du mythe.

3.3.2.4 Le lignage arthurien : la pérennité du mythe

L'intemporalité du mythe en tant que « cadre, sinon formel, du moins schématique ²⁸³ » est soutenue par l'insertion du personnage mythique d'Arthur dans une série de lignages royaux sacrés, c'est-à-dire dans une série de « mythèmes ²⁸⁴ (...) quantitativement constants ²⁸⁵ » qui forment un groupe « beaucoup plus vaste que la famille ²⁸⁶ ». Les événements du récit fondateur « forment aussi une structure permanente ²⁸⁷ » un lignage qui, en tant que *continuum*, fournit un cadre légitime :

...most of these Norman works structure their narratives more or less around the succession of kings. The regularity of familial succession subtly legitimates the idea not only that kingship has divine ordination, but that the progression of history itself is as natural as fathering children. (...) *The History* as a whole valorizes the linearity of succession. ²⁸⁸

281 P. Berger et T. Luckmann, p. 150.

282 G. Durand, « Pérennité, dérivations et usure du mythe », *Champs de l'imaginaire*, p. 84.

283 G. Durand, « Pérennité, dérivations et usure du mythe », *Champs de l'imaginaire*, p. 87.

284 Le « mytheme » est l'unité sémantique du mythe.

285 G. Durand, « Pérennité, dérivations et usure du mythe », *Champs de l'imaginaire*, p. 104.

286 J. Ellul, p. 192.

287 C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale deux*, p. 231.

288 M. Faletta, « The Conquest of the Past », p. 128.

Avec l'essor de la société féodale à partir du X^e siècle environ, les généalogies familiales écrites, auparavant réservées aux rois, s'enrichissent d'informations et se diffusent au sein de la société aristocratique²⁸⁹. C'est le passage d'une parenté « large, fluide, « horizontale », d'implantation géographique diffuse (...) à une parenté valorisant surtout l'ascendance masculine, « verticale », ancrée sur des lieux identitaires comme les châteaux.²⁹⁰ Cette nouvelle identité se manifeste notamment par l'adoption d'un surnom (nom de baptême accolé au nom, sobriquet lié au physique ou au métier, image, symbole). Le « groupe de parenté²⁹¹ » ainsi défini conserve une solidarité formée d'actions communes, avec un nom et une conscience de son origine. Les alliances familiales y sont régies par « ce qu'on doit appeler la parenté spirituelle, structure sui generis qu'on ne peut définir ni comme parenté artificielle (ou fictive) ni comme pseudo-parenté ; et cette structure jouait un rôle décisif dans le processus de reproduction sociale.²⁹² »

Le texte de Geoffroy de Monmouth offre un exemple de cette nouvelle façon d'envisager le lignage en attribuant au père d'Arthur, Uther, le nom de « Pendragon » : « Hâte-toi, Uther, et livre bataille à l'ennemi. Tu seras vainqueur et tu deviendras roi. Cet astre, ce dragon de feu, c'est toi qu'il représente.²⁹³ » E. Faral y voit un « prélude à l'histoire d'Arthur » influencé par le symbole²⁹⁴ du « dragon de guerre » : « enseigne militaire de l'armée romaine, (...) dragon céleste (...) » ou « emblème que les Saxons²⁹⁵ avaient porté dans les combats »²⁹⁶.

289 G. Butaud et V. Piétri, « Introduction », *Les enjeux de la généalogie*, Autrement, 2006, p. 7.

290 G. Butaud et V. Piétri, « Introduction », *Les enjeux de la généalogie*, Autrement, 2006, p. 7.

291 D. Bathélémy, *Les Deux Âges de la seigneurie banale. Pouvoir et société dans la terre des sires de Coucy (milieu XI^e – milieu XIII^e siècle)*, Publications de la Sorbonne, 1984, p. 122, note 268.

292 A. Guerreau, p. 260.

293 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 251.

294 « Le symbole est signe de contrat. (...) Il rappelle et appelle une réalité supérieure et cachée. » (J. Le Goff, *La civilisation de l'occident médiéval*, p. 371)

295 En 752, Edelhun, seigneur de Wessex, « chargea l'ennemi en tenant un dragon d'or ». (E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 249)

296 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 249.

Insigne de l'autorité royale chez les Saxons²⁹⁷, le dragon qui est dorénavant associé au lignage d'Arthur confirme, par les biais des méthodes généalogiques du XI^e siècle et du mode d'emploi des éléments signifiants²⁹⁸, son appartenance à un groupe royal dominant : « même quand ce sont des individus exceptionnels, le saint ou le roi, un personnage médiéval se trouve toujours d'une certaine façon à vivre à l'intérieur d'un lignage. »²⁹⁹

Le symbole du dragon donne accès au triple héritage dont a bénéficié le Moyen Âge occidental : « celui de la Bible, sans doute le plus important, celui de la culture gréco-romaine, et celui des mondes « barbares », c'est-à-dire celte, germanique, scandinave, voire plus lointain. »³⁰⁰ La fusion de ces influences (chrétienne et barbare) est d'autant plus manifeste qu'Uther Pendragon, suite au décès de son père Aurèle :

fait fabriquer deux dragons d'or à la ressemblance de celui de l'étoile, dont il dispose l'un dans la cathédrale de Winchester et dont il réserve l'autre pour le porter avec lui dans les combats. De ce jour-là, on l'appelle Uther Pendragon, c'est-à-dire, en latin, « Caput Draconis ». Ce nom lui était venu de ce que Merlin lui avait prédit par le dragon son accession à la royauté.³⁰¹

Les généalogies médiévales demeuraient l'apanage de la noblesse et de l'aristocratie, qui légitimaient leur domination sociale par un certain rapport au passé. Cette mémoire, d'abord orale, se manifeste notamment par des récits particulièrement complexes où les ancêtres peuvent être des rois fondateurs, des dieux³⁰² ou des « prêtres » païens. Inscrit dans le lignage d'Uther, « Arthur, vêtu de la cuirasse qui convenait à un si grand roi, se coiffe d'un casque avec dragon,

297 « Les généalogies ont un lien très fort avec l'image. » (G Butaud, V. Piétri, « Introduction », *Les enjeux de la généalogie, XII^e – XVIII^e siècle*, Autrement, 2006, p. 31)

298 « les éléments signifiants n'ont, comme les mots, « pas de sens en eux-mêmes mais seulement des emplois » ». (M. Patoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Seuil, 2004, p. 23.

299 J. Le Goff, « Introduction », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 9.

300 M. Patoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Seuil, 2004, p. 24.

301 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 252.

302 On remarque surtout ce genre de généalogies en Islande, en Scandinavie, en Irlande et au pays de Galles. (G Butaud et V. Piétri, *Les enjeux de la généalogie*, Autrement, 2006, p. 12)

accroche à son épaule son bouclier (...) où était représentée l'image de la sainte Marie mère de Dieu³⁰³». La figure du roi résulte de « la fusion de deux mondes en évolution l'un vers l'autre, d'une convergence des structures romaines et barbares en train de se transformer.³⁰⁴»

La christianisation de ces généalogies, modelées sur les généalogies bibliques, fit en sorte que les ancêtres divins (pensons aux rois anglo-saxons, Hengist et Horsa, descendants du dieu Woden) se firent greffer des ancêtres bibliques (par exemple, Noé). Voisinant les textes historiques dans les manuscrits, les généalogies constituaient un pan non négligeable de la production historique et les deux genres « ne cessèrent de s'influencer, de fusionner³⁰⁵». Il ne faut donc pas s'étonner que les récits mettant en scène les exploits des diverses manifestations du mythe arthurien apparaissent comme des traités généalogiques et historiques : « Les modes épiques et historiographiques arrivent (...) à s'enchevêtrer, voire à s'interpénétrer, à un point tel qu'il est vain de chercher à les démêler³⁰⁶». C'est ainsi que le lignage arthurien peut, dès l'*HB*, s'enorgueillir d'un ancêtre aussi prestigieux que Noé.

3.3.2.5 Une géographie fluide : le mythe est partout

Le mythe d'Arthur, en plus de répondre à la question de l'origine des Bretons et de positionner leurs ancêtres dans un lignage sacré et royal, trouve son efficacité dans son flou géographique. Les textes cités dans ce travail nomment sans relâche les lieux associés aux exploits d'Arthur et de son lignage, mais plusieurs villes, rivières, monts et châteaux ne correspondent à aucune réalité connue. Ces lieux, conscrits dans l'espace sacré insulaire établi par les ancêtres

303 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 258.

304 J. Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, p. 40.

305 G. Butaud et V. Piétri, « Introduction », *Les enjeux de la généalogie*, Autrement, 2006, p. 68.

306 I. Short, « Une généalogie hybride des rois de France », *Romania*, vol. 123 (2005), p. 360-383.

fondateurs, ont pu être revendiqués (ou attribués) en fonction des intérêts régionaux : Tintagel³⁰⁷, Avallon, Bodloan³⁰⁸, Camun³⁰⁹, Derwent³¹⁰, etc. Portées par des spécialistes de la « récitation³¹¹ » qui adaptaient le contenu du récit à leur auditoire, ces différentes versions faisaient en sorte que le mythe demeurait « vivant ». Cette particularité a permis que les habitants de toutes les régions de l'île aient pu, à un moment ou l'autre de l'histoire, revendiquer une « identité arthurienne »³¹².

Le mythe, parce qu'il est « tenu pour vrai » et qu'il se « rapporte simultanément au passé, au présent et au futur³¹³ », se manifeste concrètement par un souci de nommer l'environnement en fonction du contenu mythique. De nombreuses études ont montré comment les territoires breton, irlandais et écossais³¹⁴ ont pu être associés au mythe arthurien ; en ce sens, nous sommes d'accord avec J. Goody lorsqu'il affirme que « La conception selon laquelle ce qui est essentiel dans une série de variantes (...) est la composante commune peut être également source d'erreurs.³¹⁵ » Dans le cas qui nous occupe ici, la grande versatilité des variantes géographiques valide la nature mythique du roi Arthur. Partout, les habitants ont été convaincus que le mythe était vrai parce que la terre en portait les traces ; elle prouvait que le récit était porteur de sens parce qu'il

307 F. D. Reno ne croit pas que le lieu maintenant nommé Tintagel ait été celui auquel Geoffroy avait pensé. (« Prologue », p. 6)

308 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 173, p. 249.

309 Cette ville (Camun) a été associée par E. Faral à Caen mais J. S. P. Tatlock préfère y voir *Chinon* : « Kai, qui était gravement blessé, fut transporté à Caen, cette ville qu'il avait lui-même bâtie... » (L. Mathey-Maille, « Caen », *Histoire des rois de Bretagne*, p. 342)

310 Fleuve mentionné une première fois par Bède, qui le situe dans le Nord du pays. L'*HB* reprend le nom sans préciser sa localisation. Geoffroy de Monmouth y localise une bataille entre les Saxons (Hengist et Horsa) et Vortigern. F. D. Reno remarque que l'étymologie du mot (une rivière bordée de chênes) permet de découvrir plus de vingt lieux possibles, rendant caduque toute tentative d'identification s'appuyant uniquement sur le nom. (p. 17)

311 Le terme « récitation » qu'emploie J. Goody désigne des manifestations qui « prennent place dans des contextes centraux de la vie culturelle. » (p. 93)

312 F. D. Reno s'applique ainsi à démentir la « traditional stance that the Arthurian milieu is set in southeastern Britain, rather than Wales and the midlands ». (F. D. Reno, « Prologue », p. 11)

313 P. Sellier, « Récits mythiques et productions littéraires », *Mythes, Images, Représentations* (Actes du Congrès de Littérature Générale et Comparée), TRAMES, 1977, p. 63.

314 W. Gillies, « Arthur in Gaelic tradition. Part I : Folktales and ballads et Part II : Romances and learned lore », *Cambridge medieval celtic studies* 2 (1981), p. 47-72 ; *Cambridge Medieval Celtic studies* 3 (1982), p. 41-75.

315 J. Goody, *Entre l'oralité et l'écriture*, p. 299.

« racont[ait] une histoire sacrée ³¹⁶ ». Ainsi le labyrinthe de la colline du Tor, Stonehenge et la presqu'île de Tintagel montrent que « la « dynamique » et la physiologie des espaces sacrés permettent de constater l'existence d'un espace archétypal que les hiérophanies et la consécration de n'importe quel espace visent à « réaliser » ³¹⁷ ».

Il nous est impossible de présumer des pensées et des opinions des médiévaux qui ont vécu le mythe arthurien. Nous pouvons cependant constater que les textes qui le portent, ceux qui ont été écrits et qui nous sont parvenus, permettent une grande liberté d'interprétation. Ainsi, la liste des batailles d'Arthur dans l'*HB* et l'*HRB* a été longuement analysée par E. Faral, F. D. Reno, P. J. C. Field et G. Ashe, pour ne nommer que ceux-là, sans qu'un consensus émerge quant aux lieux évoqués.

Pour P. J. C. Field, l'essentiel des campagnes arthuriennes se déroule dans le Sud-Ouest de l'Angleterre actuelle et, si le mont Badon ne peut être identifié, c'est sans doute que « it may have an Anglo-Saxon name now ³¹⁸ ». Le poème *Y Gododdin*, qui met en scène un Arthur guerrier adulé par ses troupes, situerait l'action dans l'Écosse actuelle, près d'Édimbourg ³¹⁹, alors que le Nord de l'Angleterre aurait été le théâtre d'une partie des batailles gagnées par Arthur ³²⁰ et de sa mort. ³²¹ La fluidité de l'espace arthurien correspond aux premiers modèles de royauté celte et les Bretons qui « vivaient » le mythe auraient trouvé normal qu'un roi du VI^e ou VII^e siècle combatte d'une mer à l'autre, couvrant l'intégralité du territoire ³²² : « l'espace du royaume est un espace itinérant pour le roi ³²³ ».

316 M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 16.

317 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 324.

318 P. J. C. Field, « Arthur's Battles », p. 4.

319 P. J. C. Field, « Arthur's Battles », p. 4.

320 R. S. Loomis, « Scotland and the Arthurian Legend », p. 136.

321 A. L. Brown, « Camlann and the Death of Arthur », *Folklore*, Vol. 72, no. 4, Décembre 1961, p. 613.

322 W. Davies, « Land and Power in Early Medieval Wales », *Past & Present*, No. 81, Nov. 1978, p. 9.

323 J. Le Goff, « Introduction », *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 15.

Chaque fleuve, chaque rivière, chaque mont et chaque plaine désigné par le récit peut de cette façon s'inscrire en tant qu'*axis mundi*, lieu d'irruption du sacré dans l'espace profane et être « découvert ³²⁴ ».

Le roi, figure légitimatrice et intermédiaire entre les hommes et l'Au-delà, marque la terre de sa présence : « du fait des kratophanies et des hiérophanies la nature subit une transformation d'où elle sort chargée de mythe. ³²⁵ » Le maintien, par le récit mythique, de ces espaces consacrés entretient une « solidarité mystique avec le territoire et avec les ancêtres qui ont fondé la civilisation ³²⁶ ».

Le manque de précision des textes contribue à rendre le mythe manifeste car, « pour les porteurs d'un mythe, celui-ci exprime, d'une façon primaire et directe, précisément ce qui est raconté : à savoir, un événement remontant aux époques les plus anciennes. ³²⁷ » R. S. Loomis explique la grande fluidité de la matière arthurienne par l'influence de la tradition orale : « The Breton entertainers were only too ready to localise their tales wherever they found patrons ³²⁸ ». Ainsi, le contenu mythique, parce qu'il est porté, actualisé, vécu, raconté, vérifié, validé et cru sur tout le territoire auquel est associé le roi Arthur ³²⁹, peut rassembler tous les Bretons en un seul discours identitaire.

Le rôle des conteurs bretons ³³⁰ est primordial dans notre compréhension de la fluidité du mythe et de ses manifestations. Les performances de ces

324 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 312.

325 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 310.

326 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 311.

327 C. Kerényi, « Introduction, De l'origine et du fondement de la mythologie », p. 14.

328 R. S. Loomis, « Scotland and the Arthurian Legend », p. 143.

329 « Storytelling was a favorite entertainment among the Celts (...) Presumably the storyteller did not memorize entire tales — rather, they memorized the outlines and filled the details extemporaneously. » J. Gantz (ed.), « Introduction », *Early Irish Myths and Sagas*, Penguin Books, 1981, p. 19.

330 « Whatever the origin of the mediaeval minstrel, and various theories of his origin have been proposed, he occupied much the same position in France and in England of the Middle Ages as did the rhapsode among the Greeks, the scald of the Scandinavians, the scop or gleeman of the Anglo-Saxons, and the bard of the Welsh. » (R. Crosby, « Oral Delivery in the Middle Ages », *Speculum*, Vol. 11, no. 1, jan. 1936, p. 91)

« professionnels ³³¹ » anonymes, dont l'autorité a pu être confirmée par le succès des récits transmis ³³², participent de ce que P. Zumthor désigne sous le terme de « mouvance ³³³ ». Chaque nouvelle vérité chantée par le conteur « efface l'autre, recommence, car chacune s'adresse à un public particulier ³³⁴ ». Porteurs d'une « parole qui mobilise toutes les énergies ³³⁵ » et qui « appartient à toute la communauté ³³⁶ », les conteurs agissent en détenteurs de la « mémoire collective ³³⁷ » et permettent aux auditeurs de vivre le temps du récit : « La dernière interprétation n'est pas nécessairement la plus précise ; mais chacune de ces tentatives sérieuses, émanant d'un présent vivant, approfondit et élargit sa signification. ³³⁸ » Cette « littérature orale ³³⁹ » fondée sur la proximité de la parole est intimement liée au lieu et au corps ; c'est par l'acte de « reenactment ³⁴⁰ » que le conteur communique avec son public et accomplit son rôle de maintien de la cohésion sociale en lui faisant revivre son passé. Bède, dans sa préface au roi Céolwulf, parle bien des « auditeurs » à qui il destine son œuvre :

Et j'apprécie à sa juste valeur le zèle non feint avec lequel non seulement tu prêtes une oreille attentive pour écouter les paroles de l'Écriture sainte mais encore tu mets un soin tout particulier à connaître les faits et les propos des ancêtres et surtout des hommes illustres de notre peuple. Car si l'histoire rapporte de bonnes actions à propos de gens de bien, l'auditeur ému est incité à imiter le bien. ³⁴¹

C'est par cette voie que les récits arthuriens voyagent et s'adaptent, correspondant ainsi toujours à la réalité de leurs destinataires dans un mouvement

331 R. S. Loomis, « Breton folklore and arthurian romance », *Studies in medieval literature*, p. 74.

332 G. Nagy, *La poésie en acte*, Belin, 2000, p. 33.

333 Le texte littéraire oral est une « incessante vibration », un « texte en train de se faire », « instable ». (P. Zumthor, *Essai de poétique médiévale*, Points, 2000.

334 F. Dupont, *L'invention de la littérature, de l'ivresse grecque au livre latin*, La Découverte, 1994, p. 20.

335 F. Dupont, *L'invention de la littérature, de l'ivresse grecque au livre latin*, La Découverte, 1994, p. 214.

336 M. Richter, *The oral tradition in the Early Middle Ages*, Tübingen, 1994, p. 45.

337 E. Bozoky, « De la parole au monument : marquer la mémoire dans la littérature arthurienne », *Jeux de Mémoire : aspects de la mnémotechnie médiévale*, Presses de l'Université de Montréal, 1985, p. 73.

338 A. Hauser, *Histoire sociale de l'art et de la littérature*, PUF, 1982, p. 166.

339 P. Zumthor, *Parler du Moyen Âge*, Minuit, 1980, p. 30.

340 M. Richter, *The oral tradition in the Early Middle Ages*, Tübingen, 1994, p. 16.

341 Bède le Vénérable, « Préface », *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, p. 3.

rituel qui réunit le passé au présent : « le conteur de mythe remonte aux époques premières pour raconter ‘ce qui était originairement’³⁴² ».

3.3.2.6 Arthur, figure unificatrice bretonne

Le mythe tel qu’il a été défini dans ce travail permet à tous les individus d’une société donnée d’être inclus dans le récit collectif. Parce qu’il fournit une origine commune ancrée dans un passé mythique, il unit les hommes dans un « vivre ensemble » qui tire sa raison d’être des événements primordiaux. Le mythe arthurien permet donc aux Bretons insulaires de s’inscrire dans son récit et d’y adhérer collectivement, peu importe leur appartenance « politique ». Qu’ils soient du Pays de Galles, de la Cornouaille, de la Mercie ou de l’Écosse, il semble que tous les Bretons aient pu s’approprier le contenu mythique et en valider la véracité. Gildas, familier avec la région du pays de Galles, s’intéresse principalement aux rois de la Damonia (Cornouaille et Devon) et de la Démétie (Sud-Galles) qui lui étaient contemporains³⁴³.

Bède, nous l’avons vu, a passé sa vie dans le monastère de Jarrow, c’est-à-dire dans la région nord de la Northumbrie, près de l’Écosse, et c’est aussi sur cette région qu’il concentre l’essentiel de son travail. Malgré ces différences géographiques, les deux auteurs livrent un contenu arthurien semblable et permettent aux destinataires, peu importe où ils se trouvent sur l’île, de considérer le chef de guerre comme faisant partie de leur passé. Les reproches que Gildas et Bède adressent aux Bretons contribuent à souligner leur différence du reste du peuple anglais et les réunissent, en quelque sorte, dans un même groupe contestataire :

³⁴² C. Kerényi, « Introduction. De l’origine et du fondement de la mythologie », *Introduction à l’essence de la mythologie*, Payot, 1953, p. 17.

³⁴³ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 7.

Quant aux Bretons, quoique pour la grande part ils combattent à la fois le peuple anglais par haine patriotique (...) ils ne peuvent atteindre le but désiré (...), comme il est naturel chez des gens qui, quoique certains soient indépendants, sont cependant dans une proportion non négligeable soumis à la servitude anglaise.³⁴⁴

En inversant le propos de ses prédécesseurs, Geoffroy de Monmouth fait des rois Bretons les élites guerrières, intellectuelles et centralisatrices de la Bretagne. En s'inspirant toujours des textes de Bède, de Gildas, de l'*HB* mais aussi de diverses chroniques³⁴⁵, généalogies galloises³⁴⁶, histoire romaine et annales, il intègre au récit une telle quantité de rois, princes, évêques et autres dignitaires (réels ou fictifs) qu'aucune partie de l'île n'est laissée pour compte.

L'épisode du départ à la guerre contre les Romains, dont la provocation est considérée comme un « don de Dieu »³⁴⁷, réunit les plus grands de toute l'Europe. Il permet d'appréhender toute la grandeur de la Bretagne, que Geoffroy dépeint en s'éloignant radicalement de Bède. En plus des rois étrangers (Epistrophus roi des Grecs, Mustensar roi des Africains, Aliphatima roi d'Espagne, Hirtacius roi des Perses, Micipas roi de Babylonie), les vassaux d'Arthur soutiennent massivement sa décision et lui témoignent une confiance digne de sa réputation. Avec Cador, duc de Cornouailles, Hoel, son frère et roi d'Armorique, Stater, roi de Démétie (Sud-Galles), Cadwallo Lauirh, roi de Vénédotie (Nord-Galles), les archevêques de la Ville des Légions, de Londres et de York et Dubrice, primat de Bretagne, Geoffroy fait le portrait d'une Bretagne unie autour de son plus grand roi : « hâte-toi de nous exalter, nous tous qui ne reculerons pas devant les blessures ni la mort pour que tu sois glorifié.³⁴⁸ » ; « Même la mort sera douce, si je l'endure pour

³⁴⁴ Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 2, Livre V, ch. XXIII, p. 149.

³⁴⁵ E. Faral identifie, entre autres : les *Gesta regum Angliae* de Guillaume de Malmesbury, la *Vie de saint Cadoc* (datation incertaine), les *Monumenta Germaniae historica*, les *Annales Cambriae*, etc. (*La légende arthurienne*, t. 2)

³⁴⁶ Pour une liste comparative entre l'*HRB* et les généalogies galloises : E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 276.

³⁴⁷ « C'est donc pour nous libérer de cette indolence que Dieu a déterminé les Romains dans cette attitude, afin qu'ils rétablissent notre honneur d'autrefois. » (Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, Les Belles Lettres, ch. 158, p. 224)

³⁴⁸ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, Les Belles Lettres, ch. 160, p. 228)

venger nos pères, défendre notre liberté et magnifier notre roi! ³⁴⁹» La liste inclut aussi les gouverneurs des villes : Morvid de Gloucester, Mauron de Worcester, Anaraut de Salisbury, Arthgall de Cargueit, Kimmar de Canterbury, Urben de Bath, etc.

Réunis autour de la figure emblématique du roi médiéval, dont Arthur représente la quintessence, ces rois, gouverneurs et ecclésiastiques confirment aux Bretons qu'ils peuvent être unis malgré leurs différences locales. Leur adhésion à la geste conquérante d'Arthur fait de leurs descendants des partenaires et des alliés, c'est-à-dire que le mythe, en tant que précédent, « est un exemple, non seulement par rapport aux actions (« sacrées » ou « profanes ») de l'homme, mais encore par rapport à sa propre condition. ³⁵⁰»

Ainsi, unis par leur appartenance à un même sol, rassemblés par leur attachement à un roi qui cumule les attributs royaux (Chef de Clan, Grand Guerrier, Donateur, Conquérant, Chrétien...), les Bretons de toute la Bretagne vivent le mythe. Par le seul fait qu'il énonce « ce qui s'est passé « *in illo tempore* » », le mythe d'Arthur « constitue l'histoire exemplaire de groupe humain qui l'a conservé et du Cosmos de ce groupe humain. ³⁵¹»

Le mythe d'Arthur permet également de contrer les efforts centralisateurs des rois anglo-saxons ³⁵² qui, sous la gouverne d'Egbert (v. 802) et d'Alfred (871-899), avaient obtenu l'allégeance de plusieurs rois bretons. Graduellement effacés du vocabulaire politique mis en avant par ces monarques et leurs chroniqueurs ³⁵³ et

349 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, Les Belles Lettres, ch. 161, p. 228)

350 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 349.

351 M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 360.

352 Voir section 2.4.5 de ce travail.

353 La *Vita Aelfredis regis Angul Saxonum*, rédigée par le moine d'origine galloise Asser, est un récit des hauts faits d'un homme présenté « pour la premières fois comme roi de l'ensemble des « Anglo-Saxons » ». (S. Lebecq, p. 143)

dénigrés par les textes fondateurs, les Bretons trouvent dans le mythe une légitimation que ne leur offre pas le discours officiel :

Au fur et à mesure que de leurs progrès territoriaux, la titulaire des rois changea, autant dans les sources littéraires que dans les actes de la pratique et les lois, tout autant imprégnées d'idéologie. Si Alfred et Édouard continuèrent de s'intituler selon l'usage « rois des West-Saxons », il arriva que dans leurs chartres ils apparaissent comme des « rois des Angles et des Saxons », voire comme des « rois des Anglo-Saxons ».³⁵⁴

Les textes qui présentent Arthur comme étant « le roi de la Bretagne » reconnu comme par le procureur de la République de Rome³⁵⁵, font surgir par les différentes manifestations du mythe le discours d'une partie de la population qui aspire à faire partie du « langage » identitaire. Car, si les comptes-rendus officiels montrent les rois anglais recevoir « l'hommage groupé des rois bretons ou scots du pays de Galles et de l'Écosse³⁵⁶ », la réalité semble plus nuancée. Cette reconnaissance du pouvoir anglo-saxon aurait été essentiellement circonstancielle, les rois « celtes » tenaient à leur indépendance et « revendiquaient la légitimité d'une royauté supérieure³⁵⁷ ». Les rois gallois évoqués précédemment évoqués (2.4.4) étaient motivés par une résistance identitaire ancrée dans les textes et dans l'administration de la justice. Ainsi, un texte anonyme écrit dans le Sud gallois autour de 950, les *Armes Prydein*, consiste en un appel à « tous les Bretons (...) à faire leur unité et à s'allier aux Irlandais pour refouler à la mer et jusque dans leur terre d'origine l'ensemble des prédateurs anglo-saxons »³⁵⁸.

Ce qui émerge de cette adhésion globale au mythe d'Arthur, c'est essentiellement un besoin identitaire. Le mythe de fondation de la Bretagne par

³⁵⁴ S. Lebecq, p. 149.

³⁵⁵ « Lucius, procureur de la République, souhaite à Arthur, roi de Bretagne, ce qu'il a mérité. » (Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 158, p. 223)

³⁵⁶ S. Lebecq, p. 153.

³⁵⁷ S. Lebecq, p. 154.

³⁵⁸ S. Lebecq, p. 154

Brutus, renouvelé par les conquêtes d'Arthur et par ses victoires contre les Saxons, répond adéquatement au sentiment d'aliénation vécu par les Bretons, ou par ceux qui se disent les descendants des premiers habitants de l'île. Le mythe ne pourrait cependant répondre aux exigences théoriques que nous avons proposées en début de chapitre si sa « promotion » avait été le fait d'une catégorie fixe de diffuseurs, clairement identifiés et dont les actes auraient été consignés. Or, c'est justement l'anonymat des auteurs et diffuseurs du mythe arthurien qui lui confère la fluidité et l'efficacité paradigmatique dont il a déjà été question. Bien entendu, quelques auteurs bien déterminés ont laissé leur signature, mais pouvons-nous réellement les considérer comme les créateurs du contenu arthurien, compte tenu du fait que « les lettrés (...) font aussi entrer dans les systèmes qu'ils forgent une part des idées de leurs contemporains. Nécessairement leur discours est travaillé par de formidables pressions sociales ³⁵⁹ » ?

3.3.2.7 La vie du mythe arthurien : un concert de voix anonymes

Les textes qui ont été retenus pour les fins de cette analyse sont généralement attribués à un auteur. Notre perception bien moderne de « l'auteur » mérite cependant que l'on s'attarde un peu aux sources de ces textes et à leur mode de diffusion. Les Annales, les Chroniques, les Livres de Miracles et les Histoires sont les principaux types d'ouvrages historiques du Moyen Âge, mais ce sont souvent des œuvres composites : en ce qui concerne les Livres des Miracles, par exemple, « plusieurs rédacteurs ont, l'un après l'autre, recueilli des anecdotes ³⁶⁰ ».

Les livres « historiques » attribués à Gildas et à Bède sont truffés d'emprunts et de références non-spécifiées. La description de la Bretagne par Gildas est inspirée par la Bible, Orose, Tacite, Tibère, Prosper, Procope, Claudien, etc. ³⁶¹ Ces sources,

³⁵⁹ J.-P. Poly, É. Boumazel, p. 145.

³⁶⁰ G. Duby, « L'An Mil », Féodalité, p. 279.

³⁶¹ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 22-38.

comme chez Bède trois siècles plus tard, sont intégrées au texte et réécrites, conformément à l'usage. Déjà évoquées en début de travail³⁶², les nombreuses sources employées par Bède témoignent avec éloquence de l'immense travail de réécriture qu'a pu représenter l'*HE* :

Par les sources conservées indépendamment de son Histoire, nous pouvons savoir que Bède en utilisa de nombreuses et qu'il les récrivit souvent. Les chapitres pour lesquels aucune source n'est connue, ne sont pas forcément de l'invention de Bède : il y a bien des sources perdues, dont il a pu se servir.³⁶³

La démarche « historique » de Gildas et de Bède n'est pas étonnante, car l'Antiquité tardive et le Moyen Âge ne connaissent pas la notion d'« auteur ». Il n'y a qu'un seul créateur, Dieu, et « À des contemporains en proie au doute, les meilleurs lettrés, les plus rigoureux des moines doivent proposer une vision totale de l'harmonie du monde ³⁶⁴ » dans laquelle le roi représente la tête, symbole du pouvoir christique. L'auteur :

est avant tout un artisan du verbe qui entend copier au plus près la création divine. *Auctor*, l'auteur médiéval est, selon son étymologie, celui qui augmente et accroît la matière littéraire (*augere*) mais aussi celui qui agit (*agere*). (...) Ainsi, l'œuvre d'un *auctor* doit être lue car elle a de l'*auctoritas*, c'est-à-dire une authenticité³⁶⁵

Il est vrai que certains clercs, notamment Gildas et Bède, ont été nommés et reconnus tant par leurs contemporains que par les lecteurs des générations suivantes. Il serait néanmoins erroné de penser que nous avons accès aujourd'hui à la copie originale du livre : la grande majorité des sources se livre en fragments, tant pour l'*HE* que pour les autres textes du Moyen Âge. Ainsi, « *L'Histoire ecclésiastique* est l'une des très rares œuvres antérieures à l'époque carolingienne

³⁶² Voir I. 1.3, note 21.

³⁶³ « Introduction », *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, p. XXI.

³⁶⁴ J.-P. Poly, É. Boumazel, p. 146.

³⁶⁵ N. Labère, B. Sère, « Auteur », *Les 100 mots du Moyen Âge*, PUF, 2010, p. 11.

dont nous ayons conservé des copies contemporaines ou presque contemporaines de leur auteur. »³⁶⁶ Le cas particulier de l'*HB*, dont E. Faral a fait une étude détaillée, illustre bien comment les livres que nous lisons comme des entités sont en réalité des amalgames de feuillets réunis artificiellement :

l'*Historia Britonum*, sous la forme où l'offre l'édition Mommsen, ne peut pas être considérée comme primitive. C'est une œuvre qui s'est formée petit à petit, s'accroissant au cours des temps d'apports successifs et représentant, en sa physionomie définitive, le produit d'un long travail de stratification. (...) auquel ont participé, au cours de plusieurs siècles, plusieurs remanieurs différents.³⁶⁷

Sans nous avancer dans un complexe travail comparatiste, il est possible de remarquer que le nombre de copies conservées des textes témoigne en faveur d'un grand nombre d'intervenants.³⁶⁸ Ainsi, le mythe arthurien a bénéficié des deux modes de diffusion médiévaux : l'oral et l'écrit. Parce qu'elle circule de façon autonome et anonyme, l'information contenue dans les textes ne représente que quelques manifestations d'un savoir beaucoup plus vaste. Bède, de son propre aveu, considère autant les sources écrites que les sources orales :

Mais pour ce qui est de la province des Angles de l'Est, c'est en partie d'après les écrits ou la tradition des anciens (...) que nous avons découvert quels furent les faits de leur Église. (...) pour ce qui est de la province du Lindsay, c'est par les lettres (...) et par le récit de vive voix d'autres hommes que nous avons appris ce qui fut fait pour la foi du Christ. (...) je les ai appris non de quelque source unique mais par les déclarations dignes de foi de très nombreux témoins...³⁶⁹

³⁶⁶ « Tradition manuscrite », *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, p. XLVIV.

³⁶⁷ E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, p. 58.

³⁶⁸ Pour une étude comparative complète nous suggérons encore une fois la colossale étude d'E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 1, 2, 3, Honoré Champion, 1929.

³⁶⁹ Bède le Vénérable, « Préface », *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. 1, p. 5.

Pluralité et anonymat des voix, souplesse et adaptabilité du contenu, absence de frontières géographiques (sinon celles de l'espace désigné par le geste fondateur), les différents langages impliqués³⁷⁰ (vieil anglais, gallois, ancien gallois, latin, celte (écossais et irlandais)), tous ces éléments contribuent à faire du mythe arthurien une « parole ouverte », destinée à être « récitée, racontée à d'autres, et répétée par d'autres porte-parole encore. Bref, le mythe est à la fois un message et un médium, un corpus d'histoires à décrypter et une pratique sociale narrative³⁷¹ ».

3.4 Le mythe d'Arthur dans une entreprise de légitimation politique

Les différents arguments en faveur de l'existence d'un « mythe d'Arthur » ayant été exposés, nous nous penchons maintenant sur le rôle qu'a pu jouer le mythe dans la mise en place de l'idéologie Plantagenêt, telle qu'elle a été définie par A. Chauou³⁷².

En vertu des réflexions qui ont été présentées sur les liens entre le mythe et l'idéologie³⁷³, nous rappellerons brièvement que le mythe, en tant que langage vivant, structurant et fondateur, offre à l'idéologie le réservoir symbolique dans lequel elle pourra puiser les éléments de son discours. Plus concrètement, l'arrivée des rois normands sur le trône anglais en 1066 a considérablement déséquilibré l'univers politique et identitaire d'une grande partie de la population. Pour arriver à s'imposer en tant que roi de toute l'Angleterre, Henri II Plantagenêt se devait de répondre aux exigences d'une population mixte et de légitimer son statut de souverain étranger, « entouré d'une petite élite aristocratique et guerrière dominant une population majoritairement conquise et soumise.³⁷⁴ »

370 Voir par exemple la liste des batailles en 1.2.2.

371 J.-J. Wunenberg, « Mytho-phorie : formes et transformations du mythe », *Religiologiques*, vol. 10, 1994, p. 51.

372 A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*.

373 Voir 3.1

374 A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 173.

Cette entreprise de conquête et de séduction, tentée « sous la forme d'une propagande diffuse dès les XII^e et XIII^e siècles ³⁷⁵ », s'opère selon plusieurs modalités plus ou moins conscientes, parmi lesquelles les textes et les représentations destinés à mettre en valeur le monarque jouent un rôle essentiel. Dans cette vaste opération élaborée « à partir du legs de Geoffroy de Monmouth », ce sont les valeurs et les idéaux des Plantagenêts, plus qu'un programme politique précis, qui se sont imposés au monde féodal. ³⁷⁶

3.4.1 Le lignage, gage de prestige

C'est essentiellement en s'inscrivant dans le lignage royal arthurien que le roi Henri II utilisa les ressources symboliques du mythe au profit de sa propre dynastie. Roi d'une population qui acceptait l'autorité royale mais croyait fermement à la participation des conseillers aux grandes décisions ³⁷⁷, Henri II Plantagenêt « souhaitait affermir son autorité en la fondant sur des données jugées historiques soulignant l'élection divine du roi, qui faisait de lui un être saint dirigeant son peuple par-dessus le clergé. ³⁷⁸ » Parmi les éléments du mythe qui ont été mis en lumière dans ce travail, quelques-uns lui permirent de se présenter comme l'héritier du roi idéal ³⁷⁹, celui qui cumulait toutes les qualités. D'autres lui ont permis d'inscrire « son règne et sa dynastie dans une longue succession à la tête de la monarchie britannique, remontant malgré les accidents dynastiques aux

³⁷⁵ A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 279.

³⁷⁶ A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 280.

³⁷⁷ L'*HRB* de Geoffroy de Monmouth propose à ce sujet des exemples contradictoires, ce qui plaide en faveur d'une œuvre relativement indépendante, bien qu'intégrée dans un système de mécénat angevin. Au chapitre 144, Arthur « convoqua le clergé et les premiers citoyens pour leur demander conseil » et la décision qui suivit fut « prise d'un commun accord ». À l'inverse, au moment de réagir au message envoyé par Lucius (chapitre 159), Arthur consulte les rois et les comtes mais prend seul la décision de marcher sur Rome.

³⁷⁸ J. Flori, p. 404.

³⁷⁹ « Ardent partisan de la guerre pour défendre la moindre parcelle de ce qui lui paraissait ses droits légitimes, il peut ainsi se référer à celui qui se présente comme un de ses ancêtres et qui incarne le parangon du roi-chevalier : le roi Arthur. » (A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 136)

origines troyennes du peuple britannique³⁸⁰». L'entreprise était ardue, comme l'explique B. Guenée :

Au Moyen Âge, la force d'un État reposait d'abord sur ses origines lointaines, sur la continuité de son histoire et de ses institutions. Et ce fut pour l'historiographie anglaise un lourd défi et un exceptionnel stimulant que d'avoir, partant des Bretons, à construire l'histoire du pays en assumant et en dépassant ces grandes ruptures ineffaçables que représentaient, sans même compter la conquête romaine, l'invasion saxonne et l'invasion normande.³⁸¹

La démonstration de la nature mythique du contenu arthurien breton permet, en réaction à ce commentaire de B. Guenée, de mieux comprendre le succès de la propagande des Plantagenêts. En effet, les historiographes avaient comme matériel de départ non pas une légende locale à peine esquissée, mais bien un mythe, c'est-à-dire un contenu dont la puissance légitimatrice et paradigmatique était inébranlable.

La difficulté supplémentaire que représentait la valorisation, à partir du mythe d'Arthur, d'un mode successoral basé sur la continuité par l'office a pu être contournée grâce au modèle ecclésiastique. Ce modèle proposait des généalogies propres aux institutions ecclésiastiques et bénéficiait d'un prestige comparable au modèle successoral par le sang. Le texte de Geoffroy de Monmouth valorise ce procédé en racontant comment Arthur, blessé à la bataille de Camlann et sans héritier, remet la couronne à Constantin, fils de Cador : « C'est dans cette même bataille que notre illustre roi Arthur fut mortellement blessé (...). Arthur abandonna la couronne de Bretagne à son parent Constantin, qui était le fils de Cador, duc de Cornouailles.³⁸²»

380 A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 280.

381 B. Guenée, *Politique et histoire au Moyen Âge*, Publications de la Sorbonne, 1981, p. 348.

382 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 172, p. p. 258.

Henri II, à qui Étienne de Blois (roi d'Angleterre de 1135 à 1154) avait légué sa couronne, n'était pas l'héritier direct et avait tout intérêt à faire valoir une succession de type ecclésiastique. En effet, ce mode d'accession au trône était en rupture avec la tradition du *parage*³⁸³ normand, qui soutenait plutôt le transfert du patrimoine au fils aîné tout en « dotant » les fils cadets de certaines possessions. Elle était cependant plus proche des habitudes galloises, qui « permettaient à tous les membres de la parenté régnante d'entretenir des prétentions à la royauté ³⁸⁴ ». Ici encore, les liens que pouvaient établir les clercs de la cour Plantagenêt avec le mythe d'origine profitaient au nouveau roi normand.

3.4.2 Les représentations d'Henri II Plantagenêt en lien avec le mythe arthurien

Les manifestations du mythe d'Arthur, celui de la primauté du peuple breton sur l'île d'Angleterre, ont évolué en parallèle avec la royauté occidentale, du Chef de Clan au Roi Très Chrétien, Ordonnateur du Don. C'est ainsi que les Bretons ont pu revivre, grâce aux multiples modes de diffusion du mythe, l'acte fondationnel qui justifiait leur existence et leur indépendance politique. En récupérant un certain nombre de symboles, de rites et d'images, Henri II proposait au peuple anglais d'origine bretonne une idée de la royauté qui le rapprochait d'Arthur et de sa dynastie. Ces différentes modalités de « rapprochement » firent en sorte de le rendre familier aux Anglais, quels qu'ils fussent : « By constant pageantry an able monarch could become personally known to a fair proportion of his subjects. ³⁸⁵ »

La fonction structurante et identitaire du mythe investit la figure royale et c'est par elle que le mythe se manifeste aux Bretons pour guider, rassurer, expliquer et

383 R. V. « Turner, The Problem of Survival for the Angevin "Empire" », *The American Historical Review*, Vol. 100, No. 1, Feb. 1995, p. 83.

384 S. Lebecq, p. 204.

385 C. Brooke, *From Alfred to Henry III*, W. W. Norton & Company, 1966, p. 20.

fonder le monde tel qu'il est connu. Ainsi, la capacité du roi anglais Henri II à correspondre à la figure d'Arthur ne pouvait qu'enrichir son autorité. La description que Pierre de Blois³⁸⁶ donne du roi dépeint un homme extrêmement actif, physiquement supérieur à la norme, excellent chevalier et chasseur :

C'est un homme au poil roussâtre, de stature moyenne ; il a une face léonine, carrée, des yeux à fleur de tête, naïfs et doux lorsqu'il est de bonne humeur, et qui jettent des éclairs lorsqu'il est irrité. Ses jambes de cavalier, sa large poitrine, ses bras d'athlète dénoncent l'homme fort, agile et audacieux. Il ne prend aucun soin de ses mains et ne met de gants que s'il tient un faucon. Il porte des vêtements et des coiffures commodes, sans luxe. Il combat l'obésité³⁸⁷ qui le menace par la sobriété et l'exercice, et grâce à la marche et à l'équitation, il conserve sa jeunesse et fatigue ses plus robustes compagnons. Du matin au soir, sans arrêt, il s'occupe des affaires du royaume. Sauf quand il monte à cheval ou prend ses repas, il ne s'assoit jamais. (...) Mais ainsi, tandis que les autres rois se reposent dans leurs palais, il peut surprendre et déconcerter ses ennemis et il inspecte tout, s'appliquant surtout à juger ceux qu'il a constitués juges des autres. Quand il n'a pas en main un arc ou une épée, il est au Conseil ou en train de lire. Nul n'est plus ingénieux ni plus éloquent et, quand il peut se libérer de ses soucis, il aime à discuter avec des lettrés.³⁸⁸

Ces qualités, assorties à ses volontés conquérantes, rappellent la force évocatrice du mythe de fondation de la Bretagne, celle de l'« homme civilisé » qui vainc les forces de la nature et du chaos. Le roi cultivé et intéressé par les savoirs intellectuels, celui que Jean de Salisbury avait vanté dans la célèbre formule « Un roi illettré n'est qu'un âne couronné ³⁸⁹ », avait aussi été mis en valeur dans l'*HRB* lors du couronnement d'Arthur dans la Ville-des-Légions : « La ville possédait en outre un gymnase de deux cents philosophes ; versés dans l'astronomie et les autres arts libéraux, ils observaient scrupuleusement le cours

³⁸⁶ Clerc d'origine française vivant à la cour du roi d'Angleterre.

³⁸⁷ L'étude de G. Vigarello sur l'obésité propose des réflexions éclairantes quant aux significations des termes employés par Pierre de Blois. Soulignons ici rapidement que « Le « gros » s'impose d'emblée dans l'intuition ancienne. Il impressionne. Il séduit. Il suggère aussi : incarnant l'abondance, désignant la richesse, symbolisant la santé. » (*Les métamorphoses du gras*, Seuil, 2010, p. 19)

³⁸⁸ Pierre de Blois, *Epistola LXVI* in *Opera Omnia*, éd. J. A. Giles, Oxford, 1846-47, t.I, p. 193, reprise dans Migne, *Patrologie Latine*, t. 207, cité par A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 13.

³⁸⁹ Jean de Salisbury, ch. IV, 6, 12-26.

des astres et, par de sûres estimations, prédisaient au roi Arthur les prodiges des temps à venir.³⁹⁰ » Le roi gouverne par la force, par le courage, mais aussi par l'esprit et cette « invention de (...) Geoffroy, toujours féru d'astrologie et qui, mêlant ce qu'il avait lu probablement dans Cicéron et dans la Bible³⁹¹ », lie les deux souverains dans une même catégorie.

Les « ressemblances » avec Arthur, favorables au roi, permettaient également d'atténuer certaines des critiques qui lui étaient formulées. Guillaume de Newburgh, pourtant un admirateur d'Henri II, en dresse un portrait sans complaisance :

À vrai dire ce roi, on le sait, fut pourvu de nombreuses vertus qui ornent une personne royale, et cependant il fut adonné à certains vices qui sont particulièrement mal venus chez un prince chrétien. Il était très porté à la concupiscence et aux relations extraconjugales. Il prolongeait en cela les pratiques de ses ancêtres, laissant d'ailleurs en ce domaine la palme à son grand-père. Il usa de la reine pour avoir d'elle une progéniture, mais lorsqu'elle cessa d'enfanter, il s'adonna à la volupté et engendra des bâtards.³⁹²

Dans une structure sociale celte qui voit en son roi « le lieu de synthèse et d'harmonie³⁹³ » dont dépend l'équilibre du royaume, l'existence d'un roi puissant, fort et instruit est une garantie dont la valeur est inestimable. Il était impératif qu'Henri II incarne cet équilibre s'il souhaitait rallier les Bretons à son empire ; en l'inscrivant dans le lignage du plus grand roi chrétien que l'Angleterre avait connu, les clercs de sa cour contribuaient à faire oublier les « écarts de conduite » de leur souverain.

390 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 156, p. 219.

391 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 2, p. 273.

392 Newburgh, III, 26, p. 280, cité par J. Flori, p. 171.

393 C. Méla, « Le temps retrouvé dans la *Vita Merlini* », p. 180.

3.4.3 La geste conquérante

La « geste conquérante », cette opération légitimatrice fondamentale opérée par le mythe arthurien, était également au cœur des préoccupations d'Henri II de façon beaucoup plus prosaïque. À la tête d'un territoire s'étendant des îles britanniques aux Pyrénées, le roi anglo-normand avait tout intérêt à ce que ses ambitions soient considérées comme légitimes. Pour soutenir l'image d'une royauté « sans limite ³⁹⁴ », Henri II se faisait appeler « Roi par la grâce de Dieu ³⁹⁵ ». Il va de soi que cette appellation, loin d'être unique dans les royautes occidentales, n'était pas tributaire du mythe arthurien. On peut cependant penser que les multiples allusions à la puissance sacrée d'Arthur, tant chez Gildas et chez Bède que dans l'*HB* et dans l'*HRB*, contribuèrent à soutenir l'association roi/protégé de Dieu dans les territoires bretons.

En faisant la promotion de l'*HRB*, Henri II met de l'avant la personnalité guerrière de la figure royale. Dans la figure féodale guerrière du XII^e siècle, « les implications d'un tel idéal, et notamment de la place de la fonction monarchique par rapport à lui, sont capitales pour un souverain comme Henri II ³⁹⁶ ».

3.4.4 Le roi Arthur, plus ancien et plus puissant que Charlemagne

Les relations que le roi anglo-normand entretenait avec la France furent également servies par certains éléments du mythe en permettant à Henri II de revendiquer une autonomie envers son suzerain capétien que la hiérarchie féodale n'autorisait pas. Dans les faits, les Plantagenêts ont été à la tête d'un royaume qui surpassait celui du roi de France et, « en termes de *realpolitik* », il était « mille

³⁹⁴ P. Chassaing, p. 33.

³⁹⁵ P. Chassaing, p. 33.

³⁹⁶ A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, p. 133.

fois plus puissant que le souverain français ³⁹⁷», mais toutes les possessions continentales du roi anglais demeuraient partie intégrante du royaume de France. L'existence d'un ancêtre fondateur et conquérant plus ancien que Charlemagne, le plus grand roi franc et descendant du premier roi oint (Clovis), était un atout évident pour le roi anglo-normand. Sans ancêtre illustre, la dynastie anglo-normande faisait en effet piètre figure dans un monde où la généalogie faisait foi de tout. La présence d'Arthur dans le lignage des rois anglais permet de « prouver » l'autorité des rois angevins. Plus ancien et plus puissant que Charlemagne (Arthur a défié Rome), le roi-guerrier unifie la population anglaise contre un ennemi commun : les Français.³⁹⁸

Les exploits d'Arthur rapportés par l'*HRB* soutiennent sans peine les ambitions des nouveaux rois anglo-normands. Outre le fait que Hoel, le roi d'Armorique, est le neveu d'Arthur³⁹⁹, l'épisode de la conquête de la Gaule ne laisse planer aucun doute quant à la valeur guerrière du roi breton : « Arthur fit voile vers la Gaule et, ayant constitué des bataillons, se mit à dévaster le pays tout entier. La Gaule était alors une province romaine confiée au tribun Frollo ⁴⁰⁰». Frollo résiste, mais la renommée de l'ennemi est si grande que ses meilleurs chevaliers l'abandonnent au profit d'Arthur : « Lorsque Frollo se rendit compte qu'il avait la plus mauvaise part du combat, il abandonna immédiatement le champ de bataille et s'enfuit avec quelques hommes à Paris. ⁴⁰¹» Cet épisode honteux du passé franc se clôt par un combat singulier qui oppose les deux hommes et par la victoire d'Arthur.

Fort d'avoir anéanti Frollo, Arthur envoie une moitié de son armée soumettre Guitard, chef des Poitevins, et utilise l'autre pour soumettre les provinces rebelles. Toutes les provinces connues des Français du XII^e siècle sont rapidement

³⁹⁷ P. Chassaing, p. 32.

³⁹⁸ G. H. Gerould, *King Arthur and Politics*, Cambridge, 1927, p. 45-47.

³⁹⁹ Il est le fils de Budic, roi des Bretons armoricains et de la sœur d'Arthur, Anna.

⁴⁰⁰ Geoffroy de Monmouth. *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 155, p. 215.

⁴⁰¹ Geoffroy de Monmouth. *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 155, p. 216.

soumises au pouvoir d'Arthur, notamment la Gascogne, la Normandie et l'Anjou. En accord avec la geste conquérante opérée par les textes arthuriens, le roi finalise son occupation du territoire en tenant sa cour à Paris, où il « rassembla le clergé et le peuple, et établit le gouvernement du royaume de manière pacifique et légale.⁴⁰²»

402 Geoffroy de Monmouth. *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 155, p. 218.

CONCLUSION

Nous avons amorcé ce travail de recherche en souhaitant démontrer la nature mythique de la figure du roi Arthur, convaincue que c'est grâce aux attributs et à la fonction du mythe que le personnage royal romano-breton a pu jouer un rôle significatif dans l'histoire de la Grande-Bretagne. Cette hypothèse de départ a été validée avec succès et a permis de démontrer que la figure arthurienne, en tant qu'elle manifeste un mythe partagé par l'ensemble de ses récepteurs, répond aux exigences théoriques associées à l'étude des mythes.

Précédée par des précisions portant sur le vocabulaire employé (idéologie, propagande, politique, mythe et religion) et ancrée dans un contexte de recherche multidisciplinaire en sciences des religions, notre démonstration de la nature mythique d'Arthur s'est amorcée, en introduction, par un bref retour sur l'évolution de la recherche. Ce survol des principaux travaux arthuriens a mis en lumière les changements vécus par le « sujet » : alors que les premières études du début du XX^e siècle, jusqu'aux années 1970, ont surtout porté sur la nature historique (ou non) du personnage, les études plus récentes de H. Martin, A. Chauou, D. Boutet et M. Aurell, par exemple, tendent plutôt à replacer la figure arthurienne dans son contexte sociopolitique. Parallèlement à ces discussions historicisantes, et depuis les premières avancées de R. S. Loomis, un débat portant sur les origines mythologiques du personnage anime les spécialistes arthuriens. Les acteurs de ce débat, parmi lesquels se distingue notamment P. Walter, tentent de trouver dans les sources mythologiques celtes, slaves et nordiques l'origine du

personnage d'Arthur. Le roi ne serait pas, selon eux, un dieu ou un mythe, mais plutôt le « résidu ¹ » d'une mythologie disparue.

En nous inspirant des plus récentes hypothèses formulées par A. Chauou dans son livre *L'idéologie Plantagenêt*, qui portent sur la propagande idéologique opérée par la dynastie des Plantagenêts, nous avons concentré notre recherche sur les matériaux arthuriens pré-littéraires, soit ceux qui ont été produits avant l'immense vague de popularité littéraire française dont Chrétien de Troyes fut le premier et le plus célèbre représentant. Il nous apparaît primordial de réfléchir à la figure arthurienne telle qu'elle est formulée, vécue et manifestée par ses premiers publics, les Bretons insulaires du V^e au XII^e siècle, et telle qu'elle fut récupérée et utilisée par les Plantagenêts avant d'être « découverte » par les romanciers continentaux. Le XII^e siècle se pose ici en moment charnière, puisqu'en quelques décennies à peine la figure du roi Arthur quitte les territoires bretons pour entrer dans la littérature, accompagnant en quelque sorte le mouvement de la mise à l'écrit caractéristique de cette époque.

La démonstration de notre hypothèse de recherche, portant sur la nature mythique de la figure arthurienne, permet de mieux comprendre comment le personnage a pu connaître une ascension aussi fulgurante, et explique pourquoi les Plantagenêts ont trouvé en ce roi breton une figure essentielle à leur entreprise idéologique. Cet exercice ne saurait faire l'économie d'une certaine prudence. À la suite d'A. Guerreau, nous envisageons ainsi le Moyen Âge comme un monde inconnu, dont on ne parle pas le langage et qui ne conçoit pas l'univers de la même façon que nous.

¹ Le terme est emprunté à G. Durand, « Pérennité, dérivations et usure du mythe », p. 86.

Le premier chapitre de cette thèse, **Soubassements historiques et littéraires de la mythologique**, a été consacré à quatre textes considérés par l'ensemble de la communauté scientifique comme les sources principales de la recherche arthurienne. Ce choix, restreint, est tributaire de la rareté des traces écrites pré-littéraires portant sur le roi Arthur, et le corpus retenu pour ce travail constitue la base de toute recherche portant sur ce sujet ; il forme un corpus d'œuvres historiques, rédigées par des membres du clergé anglais et destinées à un public lettré et/ou aristocratique. Ainsi, les écrits de Gildas, de Bède, du pseudo-Nennius et de Geoffroy de Monmouth ont été longtemps considérés comme des sources valides concernant l'histoire de la Grande-Bretagne et continuent de l'être encore aujourd'hui. Les versions traduites en français moderne du *De Excidio et Conquestu Britanniae* de Gildas, *l'Historia ecclesiastica* de Bède, *l'Historia Brittonum* du pseudo-Nennius et *l'Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth constituent la base de notre travail. Considérant le corpus étudié, il apparaît pertinent de lire les diverses manifestations arthuriennes comme des œuvres à caractère historique, transmises et reçues comme telles.

L'étude des sources arthuriennes dans le premier chapitre aura permis de montrer comment Gildas et Bède le Vénérable, inscrits dans un contexte socioculturel chrétien, ont vu en Arthur (Ambrosius Aurélianus) un « chef de guerre » capable, grâce à ses origines nobles romaines (il porte la couleur pourpre), de repousser l'ennemi saxon. Le jugement qu'ils portent sur le peuple breton, à la fois méprisant et condescendant, est inscrit dans un contexte de bouleversements géopolitiques où les Bretons, conquis par les Romains et victimes de plusieurs vagues d'envahisseurs, peinent à se définir en tant que groupe ethnique et à survivre.

Le récit fait par le pseudo-Nennius marque un changement dans la perception des événements et redonne aux Bretons une certaine dignité ; alors que, dans les

écrits de Gildas et de Bède, ils sont montrés comme de lamentables victimes, soumises au courroux divin, l'*HB* raconte leurs victoires et leurs fait d'armes contre l'envahisseur païen et fourbe. C'est cette version qui sera reprise et développée par Geoffroy de Monmouth, faisant des Bretons et de leur plus grand roi les têtes de proue de la lutte contre le paganisme saxon.

Après ce premier chapitre destiné à explorer les sources arthuriennes et à les replacer dans leur contexte socioculturel, notre travail s'est attaché à l'étude de la figure du roi occidental de la haute-Antiquité jusqu'au XII^e siècle, en France et en Grande-Bretagne. Ce retour sur les diverses modalités de la royauté (*kingship*) est essentiel dans la mesure où la figure d'Arthur, bien que définie par un vocabulaire variable (chef de guerre, *dux bellorum*, roi, empereur), est toujours placée au « centre » de la société, là où se détache la figure du roi. Il incarne celui qui « entend toujours s'élever au-dessus de la condition humaine, être au moins investi d'une mission divine et se rattacher, fût-ce par des liens lâches, au monde des dieux. ² »

Le second chapitre, **Évolution et sacralité de la royauté occidentale**, propose donc un bref retour sur l'évolution de la royauté. Il démontre que les relations entre les acteurs sociaux impliqués dans cette sphère sociale ont changé au fil des siècles ; en effet, influencée par ce que nous avons associé au concept de « déplacement du sacré », la royauté vit entre les V^e et XII^e siècles une perte de pouvoir symbolique et politique au profit d'un christianisme en pleine expansion. Si les premiers envahisseurs germaniques avaient perpétué les rites d'élection de la royauté et continué de considérer le roi comme un Roi-divin – reconnu comme tel grâce à sa bravoure, sa chevelure et son lignage (le *mund*) –, leurs successeurs modifièrent la donne.

2 J.-P. Roux, p. 85.

Le roi barbare, celui qui incarne en sa personne l'ensemble du schéma tripartite, cède lentement sa place à un roi ministériel, *persona mixta*, dont les actions sur terre seront jugées par le Roi suprême : Dieu. Ainsi, par les gestes de ses représentants lors des couronnements des rois francs (Clovis d'abord, puis Pépin le Bref), l'Église de Rome s'accapare le pouvoir de désigner le souverain : le sang ne fait plus le roi, c'est le sacre qui le détermine. Alors qu'en apparence la royauté se maintient au sommet de la pyramide hiérarchique, son ancienne autorité s'est effacée devant la puissance de la nouvelle proposition symbolique chrétienne : le pouvoir vient de Dieu.

Les textes précités qui nous donnent accès aux manifestations arthuriennes rendent compte de cette évolution. Si Gildas, en ecclésiastique breton, romanisé et avant tout chrétien, raconte les exploits (et les fautes) des rois barbares, il établit clairement un lien organique entre le roi et son royaume. Témoin des conséquences dévastatrices des guerres contre les Saxons (qu'il s'agisse des Saxons continentaux ou insulaires), Gildas constate que les mœurs dépravées des rois (inceste, luxure, sodomie, meurtre) empêchent le pays de se relever. Un seul personnage historique mérite sa clémence : Ambrosius Aurélianus. Aidé par le Seigneur, ce descendant de l'aristocratie romaine, ou *dux bellorum*, repousse l'ennemi lors de la célèbre bataille du mont Badon que Gildas situe l'année de sa naissance. Cet ancrage temporel contribue à soutenir l'historicité du personnage tout en soutenant l'hypothèse d'une figure arthurienne « royale » dont témoignent les toutes premières manifestations écrites. Nous entendons par là que le personnage d'Ambrosius Aurélianus, par ses actions et son lignage, se présente comme un « axe cosmique ³ », garant de la victoire.

3 J.- P. Roux, p. 49.

Bède le Vénérable, dans son *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, reprend presque textuellement les informations de Gildas à propos du chef de guerre romano-breton. Il faut attendre le IX^e siècle pour que l'*Historia Brittonum* développe de façon spectaculaire le rôle joué par le vainqueur de la bataille du mont Badon. Il devient là un personnage dominant qui réussit à douze reprises à repousser l'ennemi païen grâce au secours de la Vierge Marie et du Seigneur. Le roi Arthur apparaît alors dans la littérature « historique » en tant que vainqueur des descendants anglo-saxons du dieu Woden, et donc capable de vaincre une lignée divine incarnée par Hengist et Horsa. Il est le « chef de guerre », inscrit ici dans une lutte qui dépasse la simple question territoriale et qui insère la royauté bretonne dans un nouvel ordre « mondial ». Le **responsable de la paix et de l'ordre** que met en scène ce texte est, tout comme les rois historiques, soumis à la nouvelle puissance de l'Église. Sa valeur guerrière ne suffit plus, et c'est en **lieutenant de Dieu sur la terre** qu'il est mis de l'avant ; cet enrichissement n'appauvrit pas le roi Arthur, qui conserve son noyau initial traditionnel pour y ajouter « l'*aura* du Très Chrétien ».

Le rôle joué par Geoffroy de Monmouth, clerc d'origine bretonne (galloise), dans la diffusion et l'enrichissement de la figure arthurienne a été mis en lumière dans ce travail. En rédigeant au profit de la dynastie des Plantagenêts une histoire des rois de Bretagne (entre 1135 et 1138), Geoffroy de Monmouth a opéré une sélection parmi un stock de connaissances donné. Il y a sélectionné les éléments les plus susceptibles de répondre aux exigences de ses commanditaires, tout en maintenant un équilibre précaire entre la dignité bretonne et la volonté centralisatrice des nouveaux dirigeants anglo-normands.

Nous avons particulièrement insisté sur les événements déterminants de la vie du « plus grand roi breton » que Geoffroy de Monmouth a choisi de mettre en scène, soit : la conception d'Arthur, assistée par Merlin, dans le château de

Tintagel ; son couronnement dans la Ville des Légions ; les batailles (douze dans l'*HB*, que Geoffroy réduit à neuf dans l'*HRB*) ; les conquêtes, dans lesquelles nous avons reconnu la **geste conquérante** caractéristique des **rois suzerains, maîtres d'un territoire et redistributeurs** ; et finalement la fin d'Arthur, emporté dans l'île d'Avalon pour y être soigné.

La continuité affirmée par les textes permet donc de lier inexorablement le destin des Bretons insulaires à celui, beaucoup plus vaste, de l'Occident médiéval. En effet, dans la mesure où le roi manifeste une « *unicité* du pouvoir ⁴ » reconnue par tous, l'évolution de la figure arthurienne est en accord avec celle des royautés historiques et permet au mythe d'être actualisé et réinvesti, faisant en sorte qu'il demeure toujours « vrai ». Parce qu'elle se manifeste toujours en relation avec la réalité quotidienne – le « *ici et maintenant* ⁵ » des Bretons –, la figure arthurienne structure leur identité « à la fois dans l'espace et dans le temps ⁶ ».

Confrontés à des pouvoirs centralisateurs venus de l'extérieur (les Anglo-Saxons, les Danois), les Bretons trouvent dans la figure royale arthurienne un *continuum* qui rassure, guide, explique et reconforte. Leur faiblesse militaire et stratégique est en quelque sorte rachetée par ce roi « historique », dont les qualités indéniables jettent de l'ombre sur les rois des peuples ennemis. C'est donc en se nourrissant du langage et des fonctions symboliques de la royauté occidentale que la figure arthurienne maintient son efficacité paradigmatique, demeurant « présente ⁷ » et signifiante malgré les siècles qui passent.

En revendiquant une certaine image du passé, et en inscrivant cette vision dans les textes « fondateurs » que sont l'*HB* et l'*HRB*, la « nation bretonne » se valorise,

4 J. Le Goff, « Roi », *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, p. 985.

5 P. Berger, T. Luckmann, p. 75.

6 P. Berger, T. Luckmann, p. 79.

7 P. Berger, T. Luckmann, p. 97.

affirme son ancienneté et légitime sa présence en sol anglais face à des envahisseurs de plus en plus nombreux et à une vie politique complexe.

La fonction légitimatrice de la figure arthurienne ne saurait à elle seule répondre aux besoins identitaires des Bretons. Pour être réellement efficace, pour « être », il fallait que le roi Arthur « relève (...) d'une interprétation qui est préparée par une croyance ⁸ ». Plus concrètement, le succès paradigmatique de la figure arthurienne était tributaire de son appartenance au stock des connaissances pré-théoriques. Pour que le roi Arthur puisse réellement agir en tant que symbole unificateur spatial et temporel, il fallait qu'il appartienne au domaine du mythe.

C'est dans le troisième chapitre, **Une entreprise mythologique**, que la nature mythique de la figure arthurienne a été démontrée. Pour ce faire, le mythe a été défini à partir des caractéristiques suivantes : il est une entreprise fondationnelle totalisatrice qui propose à ses participants un enracinement temporel inscrit dans une primordialité. Anonyme et collectif, il raconte un récit des commencements qui est toujours « vrai » puisque la réalité lui correspond. Sa fonction socioreligieuse identitaire établit une frontière, celle d'« ici » par opposition à « là », marquant ainsi la limite entre l'ordre et le chaos. À la suite des approches proposées par M. Eliade, P. Berger et T. Luckmann, G. Durand, P. Sellier et C. Kerényi notamment, nous avons suggéré une définition du mythe qui autorise la pluridisciplinarité revendiquée en début de travail, tout en fournissant un cadre théorique rigoureux.

Le mythe arthurien, tel qu'il nous a été transmis par les textes du corpus, répond aux exigences de cette définition. En effet, en racontant comment la Bretagne a été débarrassée de ses géants, donc du **Chaos** initial, pour être **civilisée**

⁸ J.-J. Wunenberg, *Le sacré*, p. 27.

par les Bretons de Brutus, le mythe ancre l'identité bretonne dans un passé qui reproduit l'acte cosmogonique initial et qui correspond à la vision chrétienne du rapport civilisation/nature. En tant que descendants de cette lignée divine romano-bretonne, dont l'autorité royale avait été prophétisée à Brutus par la déesse Diane, les Bretons insulaires peuvent revendiquer la paternité de l'île ; ce sont leurs ancêtres qui l'ont révélée au monde, qui l'ont fertilisée, l'ont fait naître et en ont tracé les limites, marquant ainsi la frontière entre « nous » et les « Autres ». La « geste civilisatrice » est racontée par l'*HB* et l'*HRB*, confirmant que nous sommes en présence d'un mythe de fondation, tel que nous l'avons défini conformément à la théorie du mythe proposée par M. Eliade.

La répétition de l'acte de création se manifeste par les batailles d'Arthur, au cours desquelles il conquiert de nouveaux territoires et participe à la « geste conquérante ». Reprise par tous les auteurs arthuriens, la bataille du mont Badon s'inscrit en *axis mundi* symbolique et lie irrémédiablement les diverses manifestations arthuriennes en un tout (relativement) cohérent. Si chaque intervention du roi confirme sa domination sur la terre, sa **geste impérialiste** montre sa capacité à franchir les limites initiales pour conquérir un au-delà hostile. Le roi Arthur, parce qu'il appartient au domaine du sacré, n'est pas soumis aux contraintes du **ici** et du **là-bas**. Il peut aller et venir d'un monde à l'autre. Roi parmi les rois, il recueille les allégeances de tous et affirme son pouvoir par sa capacité à redistribuer ses richesses, établissant clairement sa suzeraineté sur les territoires conquis.

L'inscription mythique de la figure arthurienne se fait également par une adéquation entre le récit et le réel, c'est-à-dire que les participants au mythe vivent dans un environnement qui en confirme le contenu. En plus de leur présence en sol anglais, qui confirme la **véracité** du mythe de fondation, les Bretons sont entourés de ruines et de paysages qui correspondent aux vérités mythiques. Ainsi,

l'aspect du promontoire que Geoffroy de Monmouth baptise *Tintagel* répond exactement aux particularités de la conception d'Arthur. Les ruines qui sont encore visibles témoignent de la grandeur passée du lieu, « prouvant » hors de tout doute que c'est là qu'Uther, pris de passion pour Igerne, conçut Arthur avec l'aide de Merlin. De la même façon, les ruines romaines disséminées un peu partout sur le territoire permettent aux Bretons de s'accaparer le contenu mythique, peu importe où ils se trouvent. Au-delà des querelles territoriales (Arthur a-t-il combattu dans le Nord de l'Angleterre et en Écosse, ou plutôt dans les régions du Sud-Ouest, vers le Pays de Galles?), cette circulation du contenu, sa fluidité et sa capacité d'adaptation font en sorte que le mythe est porté par un **concert de voix anonymes**, sans cesse réactualisé et enrichi, sans que sa fonction paradigmatique ne soit affectée. Elle est au contraire réactualisée en fonction des besoins de ses différents publics.

Peu importe qui raconte le mythe, que ce soit grâce au travail extrêmement important des conteurs bretons ou par l'entreprise cléricale d'un roi soucieux de s'inscrire dans un lignage glorieux, il fonctionne dans la mesure où il confirme aux Bretons qu'il y a « nous » et qu'il y a « les autres ». Que ces « autres » soient des envahisseurs extra-insulaires ou des factions rivales, l'appartenance à la grande famille arthurienne donne aux combattants une légitimation identitaire ancrée dans un passé mythique. En se battant pour conserver leurs terres et leurs droits, ils recréent la geste civilisatrice de leurs ancêtres mythiques et perpétuent le mythe. Témoin du passé, actualisé au présent et garant de l'avenir, le mythe calme par son langage les angoisses d'une population soumise à des changements sociaux importants : nous avons toujours été ici, nous avons vaincu tous ceux qui nous ont attaqués, et nous serons encore ici demain.

La mise par écrit (et possiblement l'enrichissement très personnel) opérée par Geoffroy de Monmouth nous donne accès à un moment charnière du mythe. La

réception et l'immense succès du texte, de même que la rareté de ses détracteurs, suggèrent que son contenu appartenait bel et bien au stock des connaissances préthéoriques et **faisait sens** pour la majorité de ses destinataires, Bretons ou non. L'*HRB* n'est cependant pas neutre et la figure mythique du roi Arthur est investie d'une nouvelle charge symbolique unique, celle du roi chrétien indépendant de l'Église de Rome. Ce faisant, il rassemblait sous l'autorité symbolique du nouveau « plus grand roi de tous les temps » tous ceux qui, malgré leurs différences ethniques, se sentaient unis dans une politique anglaise chrétienne indépendante de Rome et, surtout, opposée à un voisin français qui se présentait comme un champion de la chrétienté.

En racontant, par exemple, comment Arthur fut couronné « au palais » avant de se rendre à « l'église métropolitaine ⁹ », Geoffroy libère le roi de l'emprise du pape et ramène le pouvoir séculier à l'avant de la scène. Alors que la réalité historique nous a montré une royauté dépendante de l'Église et de sa caution symbolique, le récit du couronnement renverse les rôles au profit du roi. L'entrée d'Arthur dans l'église confirme les intentions de l'auteur : « si les actes de la cérémonie qui se déroule à Carlion sont ceux qu'on voyait, dans le même ordre, se dérouler au XII^e siècle ¹⁰ », quelques traits trahissent le parti-pris de l'auteur pour son commanditaire. Ainsi, en commençant par les rois dans l'énumération des invités, Geoffroy s'accordait « avec les théories de l'auteur anonyme d'York qui, servant les vues d'Henri I^{er}, avait établi quelques années auparavant dans son traité *De consecratione pontificum et regum* la thèse de la prééminence du roi sur les princes de l'Église. ¹¹ » Le fait qu'Arthur ne soit pas oint témoigne également de sa force symbolique, montrant avec éloquence que sa puissance royale ne lui vient pas d'une autorité terrestre, mais divine.

9 Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 157, p. 221.

10 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 3, p. 278.

11 E. Faral, *La légende arthurienne*, t. 3, p. 278.

À l'issue du travail proposé ici, il nous apparaît possible d'affirmer que les idées politiques des Plantagenêts ont été diffusées de façon remarquable, et avec une efficacité redoutable, grâce à leur mise par écrit et au sein d'une superstructure religieuse qui, tout en restreignant l'autonomie du monarque, lui aura néanmoins permis de s'appuyer sur une origine divine faisant foi de sa valeur. Largement construite sur les bases d'une figure mythologique locale, empruntant les éléments nécessaires à la construction d'une identité nationale essentielle au succès politique du roi, cette histoire des rois de Bretagne a su rassembler, en un seul récit, tous les outils dont pouvait avoir besoin Henri II Plantagenêt. En s'accaparant le passé mythique des Bretons et en s'inscrivant dans son lignage, il faisait de son règne le futur de leur mythe. Le langage mythique était dès lors utilisé, fragmenté et transformé dans l'entreprise idéologique des Plantagenêts, destiné non plus à rassurer et expliquer, mais plutôt à convaincre et contraindre.

L'étude de la nature mythique de la figure arthurienne témoigne avec éloquence de la richesse et de la pertinence d'une plus vaste réflexion sur la pérennité du mythe royal. En effet, l'approche de G. Durand, qui permet d'envisager le mythe sur sa longue durée et à travers plusieurs étapes successives et inégales d'inflation et de déflation, est particulièrement fertile en regard de l'actualité contemporaine.

Après avoir montré que les différentes manifestations du roi Arthur analysées dans ce travail répondent aux exigences paradigmatiques du mythe, c'est-à-dire qu'elles ordonnent, rassemblent, rassurent et fondent une communauté, nous nous permettons de quitter l'étude du passé et de jeter un coup d'œil à l'actualité contemporaine pour poser la question suivante : qui, ou quoi, remplit aujourd'hui cette fonction ? En effet, parce que le mythe ne meurt pas, parce que sa nature même lui permet de se régénérer et de se réactualiser à travers les différentes modalités inconscientes de la société, il nous semble pertinent de confronter la

grille d'analyse mythique établie dans ici à la société occidentale du XXI^e siècle.

Alors que l'évolution de la politique a fait disparaître (dans une majorité de pays occidentaux) la figure du roi divin tout-puissant, il n'en demeure pas moins que les attributs et caractéristiques du monarque continuent de se manifester dans différentes productions culturelles et médiatiques. Notre intérêt pour le mythe nous inspire une réflexion qui, mettant en relation les différents acteurs sociaux impliqués dans ces transactions pour dégager de l'ensemble de ces productions un certain nombre de remarques, montre avec éloquence la pertinence de notre approche.

Dans un monde dominé par l'image et l'instantanéité, la continuité du modèle royal, qui propose un dirigeant fort et sur-humain capable de rassembler et de lier des millions d'individus *a priori* réfractaires à toute unité, pourrait s'imposer comme réponse aux angoisses existentielles. L'Occident vit-il encore le mythe royal ? Les rois imaginés par les cinéastes et les auteurs sont-ils des modèles offerts aux hommes politiques et à leurs électeurs, tributaires de l'articulation inconsciente d'un stock de connaissances donné ?

La réponse se trouve dans une réflexion plus vaste, laquelle devrait s'appuyer non plus sur un corpus de textes historiques mais plutôt sur les productions culturelles, les modalités de rassemblements sociaux et les choix opérés par des communautés données. Ainsi, la théorie du mythe, telle que nous l'avons défini, nous permet-elle de considérer William et Kate, Aragorn, Bill et Hillary, Sarkozy et Carla ou Barrack Obama comme autant de projections plus ou moins conscientes d'un besoin paradigmatique universel et intemporel ?

BIBLIOGRAPHIE

Usuels

Bibliothèque nationale de France. *La légende du roi Arthur : catalogue de l'exposition présentée à la bibliothèque nationale de France du 20 octobre 2009 au 24 janvier 2010*. Paris, Éditions du Seuil, 2009.

Dictionnaire du Moyen Age : histoire et société. Paris: Albin Michel, Encyclopaedia universalis, 1997.

Duby, Georges. *Atlas historique mondial*. Paris, Larousse, 2000.

Gérard, André-Marie. *Dictionnaire de la Bible*. Coll. « Bouquins ». Paris, Robert Laffont, 1989.

Hilaire, Yves-Marie (dir.). *Histoire de la papauté*. Coll. «Points Histoire». Paris, Tallandier, 2003.

Le Goff, Jacques et Jean-Claude Schmitt. *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*. Paris, Arthème Fayard, 1999.

MacKillop, James. *A Dictionary of Celtic mythology*. Oxford ; New York, Oxford University Press, 1998.

Vauchez, André, et Catherine Vincent. *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge. Tome II, L - Z*. Paris; Cambridge; Rome, Editions du Cerf, 1997.

Textes, sources narratives et sources latines

La Bible. Montréal, Société biblique canadienne, 1995.

La Bible : Nouvelle traduction. Paris, Bayard / Médiaspaul, 2001.

Suétone, les écrivains de l'histoire Auguste, Eutrope, Sextus Rufus, avec la traduction en français. Paris, Librairie de Firmin-Didot. 1883.

The Church Historians of England: Chronicle. Londres, Gardners Books, t. 1, 2007.

Saint Augustin. *La Cité de Dieu*. 2 t. Louis Moreau, Paris, Valon, 1845.

Bède le Vénérable. *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*. 2 t. Paris, Les Belles Lettres, 1999.

César. *La guerre des Gaules*. Paris, Garnier-Flammarion, 1964.

Cicéron. *Oeuvres complètes de Cicéron: De la divination*. Paris, C.L.F. Panckoucke, 1840.

Faral, Edmond. *La légende Arthurienne 1. Les plus anciens textes. Documents*. Paris, Honoré Champion, 1929.

-----, *La légende Arthurienne 2. Les plus anciens textes. Geoffroy de Monmouth. La Légende Arthurienne à Glastonbury*. Paris, Honoré Champion, 1929.

-----, *La légende Arthurienne 3. Les plus anciens textes. Documents*. Paris, Honoré Champion, 1929.

Ford, Patrick K (ed.). *The Mabinogi, and other medieval Welsh tales*. Berkeley, University of California Press, 1977.

Foulechat, Denis (trad.). *Le Policratique de Jean de Salisbury (1372), Livre V*. Genève, Droz, 2006.

Monod, Gabriel. *Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne. 1, Introduction, Grégoire de Tours, Marius d'Avenches*. Genève, Slatkine, 1978.

Geoffroy de Monmouth. *Histoire des rois de Bretagne*. Paris, Les Belles Lettres, 2008.

Giles, J. A. *Six old English chronicles : of which two are now first translated from the monkish Latin originals : Ethelwerd's Chronicle : Asser's Life of Alfred : Geoffrey of Monmouth's British history : Gildas : Nennius : and Richard of Cirencester*. London : H.G. Bohn, 1848.

Macrae-Gibson, O. D., *Of Arthour and of Merlin*. London; New York, Oxford University Press, 1973.

Gantz, Jeffrey. *Early Irish myths and sagas*. Coll. «Penguin classics». Harmondsworth, England ; New York, N.Y., Penguin, 1981.

Hart, Cyril. *Byrhtferth's East Anglian Chronicle: An Edition and Translation of the Old English and Latin Annals (The Early Chronicles of England, Volume III)*. Lewiston, Queenston, Lampeter, Edwin Mellen Press, 2006.

Le Moyne de La Borderie, Arthur. *Les véritables prophéties de Merlin : examen des poèmes bretons attribués à ce barde*. Paris, Honoré Champion, 1883.

Stevenson, Joseph. « *The church historians of England* ». *Translated from the original Latin, with a preface and notes by Joseph Stevenson*. London, Seeleys, 1853.

Swanton, Michael James (trad.). *The Anglo-Saxon chronicles*. London, Phoenix Press, 2001.

Skene, W.F. *The Four Ancient Books of Wales*. Edinburg, Edmonston and Douglas, 1868.

Teulet, J.B.A.T. *Les Oeuvres d'Eginhard*. Paris, Firmin Didot frères, 1856.

Théories

Ansart, Pierre. *Les idéologies politiques*. Paris, Presses universitaires de France, 1974.

Arendt, Hannah et Ursula Ludz. *Qu'est-ce que la politique*. Coll. «Ordre philosophique». Paris, Éditions du Seuil, 1995.

Audet, Jean-Paul. *Le mythe dans le double univers du langage et du sacré*. Waterloo, Wilfrid Laurier University, 1969.

Auerbach, Erich. *Mimésis; la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*. Paris, Gallimard, 1968.

Barthes, Roland. *Le Degré zéro de l'écriture. Suivi de Nouveaux essais critiques*. Paris, Éditions du Seuil, 1972.

Batany, Jean. « Mythes indo-européens ou mythe des Indo-Européens : Le témoignage médiéval ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. Vol. 40, no 2, 1985, p. 415-422.

Benoist, Luc. *Signes, symboles et mythes*. Coll. « Que sais-je? ». Paris, Presses universitaires de France, 2009.

Berger, Peter et Thomas Luckmann. *La construction sociale de la réalité*. Paris, Armand Collin, 1996.

Bourdieu, Pierre. «Genèse et structure du champ religieux». *Revue française de sociologie*. Vol. 12, no 3, 1971, p. 295-334.

-----, «Une interprétation de la théorie de la religion selon Max Weber». *European Journal of Sociology*. Vol. 12, no 1, 1971, p. 3-21.

Cazeneuve, Jean. *Sociologie du rite*. Paris, Presses universitaires de France, 1971.

Cailliois, Roger. *L'homme et le sacré*. Paris, Gallimard, 1963.

Carrier, Marc. *Penser le sacré*. Montréal, Liber, 2005.

Clanchy, M. T. *From memory to written record, England, 1066-1307*. Cambridge, Harvard University Press, 1979.

-----, *England and its rulers 1066-1272 : foreign lordship and national identity*. Oxford, Basil Blackwell in association with Fontana, 1983.

Crosby, Ruth. «Oral Delivery in the Middle Ages». *Speculum*. Vol. 11, no 1, 1936, p. 88-110.

Dahl, Robert Alan, Iain Boyd Whyte et Pierre Birnbaum. *L'Analyse politique contemporaine*. Paris, Robert Laffont, 1973.

Descola, Philippe. *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard, 2005.

Detienne, Marcel. «Le Territoire de la Mythologie». *Classical Philology*. Vol. 75, no 2, 1980, p. 97-111.

-----, *L'invention de la mythologie*. Coll. «Bibliothèque des sciences humaines». Paris, Gallimard, 1981.

Dettwiler, Andreas et Clairette Karakash. *Mythe & science: actes du colloque "Mythe et science" du 14 au 16 mars 2002*. Neuchâtel, Suisse, PPUR, 2003.

Dubuisson, Daniel. «Le roi indo-européen et la synthèse des trois fonctions». *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. Vol. 33, no 1, 1978, p. 21-34.

Dumézil, Georges. *Du mythe au roman*. Coll. «Quadrige». Paris, Presses universitaires de France, 1987.

Dupont, Florence. *L'invention de la littérature : de l'ivresse grecque au livre latin*. Coll. «Textes à l'appui». Paris, La Découverte, 1994.

Durand, Gilbert et Danièle Chauvin. *Champs de l'imaginaire*. Coll. «Ateliers de l'imaginaire». Grenoble, ELLUG, 1996.

Durand, Gilbert et Chaoying Sun. *Mythe, thèmes et variations*. Coll. «Sociologie du quotidien». Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

Durkheim, Émile. *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*. Coll. «Quadrige». Paris, Presses universitaires de France, 2005.

Duverger, Maurice. *Introduction à la politique*. Coll. «Folio, 23». Paris, Gallimard, 1985.

Eliade, Mircea. *Aspects du mythe*. Paris, Gallimard, 1963.

-----, *Le mythe de l'éternel retour; archétypes et répétition*. Paris, Gallimard, 1969.

-----, *Traité d'histoire des religions*. Paris, Payot, 1986.

------. *Le sacré et le profane*. Coll. «Collection folio, 82». Paris, Gallimard, 2005.

Fabre-Serris, Jacqueline. *Mythologie et littérature à Rome : la réécriture des mythes aux I^{ers} siècles avant et après J.-C.* Lausanne, Payot, 1998.

Fossaert, Robert. *Les Structures idéologiques*. Paris, Éditions du Seuil, 1983.

Freud, Sigmund. *Totem et tabou*. Coll. «Petite bibliothèque Payot, 9». Paris, Payot et Rivages, 2001.

Gauchet, Marcel. *Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion*. Coll. «Bibliothèque des sciences humaines». Paris, Gallimard, 1985.

Gibeau, Guy. « Actualité du mythe ». *Religiologiques*. Vol. 10. Montréal, UQAM, 1994.

Gibert, Pierre et H. Gunkel. *Pour une théorie de la légende : Hermann Gunkel (1862-1932) et les légendes de la Bible*. Coll. «Bibliothèque d'ethnologie historique». Paris, Flammarion, 1979.

Girard, René. *La violence et le sacré*. Paris, Grasset, 1972.

Goody, Jack. *Entre l'oralité et l'écriture*. Paris, Presses universitaires de France, 1993.

------. *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*. Paris, La Dispute, 2007.

Guerreau, Alain. *L'avenir d'un passé incertain : quelle histoire du Moyen Age au XXI^e siècle?* Paris, Éditions du Seuil, 2001.

Gusdorf, Georges. *Mythe et métaphysique; introduction à la philosophie*. Coll. «Nouvelle bibliothèque scientifique». Paris, Flammarion, 1963.

Hamilton, Edith. *Mythology*. Boston, Little, Brown and company, 1942.

Havelock, Eric Alfred. *The muse learns to write: reflections on orality and literacy from antiquity to the present*. New Haven, Yale University Press, 1986.

Jauss, Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception*. Paris, Gallimard, 1978.

Jung, Carl Gustav et Charles Kerényi. *Introduction à l'essence de la mythologie*. Paris, Payot, 1953.

Korom, Frank J. «Of Navels and Mountains: A Further Inquiry into the History of an Idea». *Asian Folklore Studies*. Vol. 51, no 1, 1992, p. 103-125

Kuiper, F. B. J. «Cosmogony and Conception: A Query». *History of Religions*. Vol. 10, no 2, 1970, p. 91-138.

Leblanc, Benjamin-Hugo. «Liminaire. Amorce de réflexions autour de la théorie de la réception de H. R. Jauss». *Laval théologique et philosophique*. Vol. 61, no 2, 2005, p. 227.

Lévi-Strauss, Claude. *La pensée sauvage*. Paris, Plon, 1962.

-----, «Le temps du mythe». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. Vol. 26, no 3/4, 1971, p. 533-540.

-----, *Anthropologie structurale deux*. Coll. «Agora, 189». Paris, Pocket (Plon), 1997.

Leftwich, Adrian. *What is politics?* Oxford, Polity, 2004.

Lubac (de), Henri. *Exégèse médiévale : les quatre sens de l'écriture*. Paris, Aubier, 1959.

Lucier, Pierre. *Empirisme logique et langage religieux : trois approches anglo-saxonnes contemporaines*, R.B. Braithwaite, R.M. Hare, I.T. Ramsey. Tournai, Desclée & Cie, 1976.

Marx, Karl, et Friedrich Engels. *Sur la religion*. Paris, Éditions Sociales, 1972.

Mary, André. *Le défi du syncrétisme : le travail symbolique de la religion d'Eboga, Gabon*. Coll. «Civilisations et sociétés, 97». Paris, École des hautes études en Sciences sociales, 1999.

-----, *Les anthropologues et la religion*. Coll. «Quadrige ». Paris, Presses universitaires de France, 2010.

Mauss, Marcel, et Claude Lévi-Strauss. *Sociologie et anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France, 2004.

Ménard, Guy. *Petit traité de la vraie religion*. Montréal, Liber, 1999.

Monneyron, Frédéric et Joël Thomas. *Mythes et littérature*. Paris, Presses universitaires de France, 2002.

Nagy, Gregory. *La poésie en acte*. Coll. «L'Antiquité au Présent». Paris, Bélin, 2000.

Nancy, Jean-Luc. *La communauté désœuvrée*. Paris, Christian Bourgois, 2004.

Richter, Michael. *The oral tradition in the Early Middle Ages*. Turnhout, Brepols, 1994.

Ricoeur, Paul. *Histoire et vérité*. Coll. «Points». Paris, Seuil, 2001.

Ries, J., H. Limet. *Le mythe son langage et son message : actes du colloque de Liège et Louvain-la-Neuve, 1981*. Coll. «Homo religiosus, 9». Paris, Centre d'histoire des religions, 1983.

Robertson, Roland (ed.). *Sociology of Religion*. Baltimore, Penguin Books Inc., 1972.

Rudhardt, J. «Mythe, langue et expérience religieuse». *Numen*. Vol. 27, no 1, 1980, p. 83-104.

Trigano, Shmuel. *Qu'est-ce que la religion?* Coll. «Champs». Paris, Flammarion, 2004.

Vernant, Jean Pierre. *Mythe et société en Grèce ancienne*. Paris, F. Maspero, 1974.

-----, *L'univers, les dieux, les hommes : récits grecs des origines*. Coll. «La librairie du XX^e siècle». Paris, Seuil, 1999.

Van der Leeuw, G. *La religion dans son essence et ses manifestations : phénoménologie de la religion*. Paris, Payot, 1948.

Warren, Mark. E. «What is Political ?» *Journal of Theoretical Politics*. Vol. 11, no 2, 1999, p. 207-231.

Wolff, Francis. *Aristote et la politique*. Coll. «Philosophies». Paris, Presses universitaires de France, 1991.

Wunenburger, Jean Jacques. *Le sacré*. Coll. « Que sais-je? » Paris, Presses universitaires de France, 2009.

Travaux historiques et littéraires

Ackroyd, Peter et Bernard Turl. *Londres : la biographie*. Paris, Stock, 2003.

Acton, Griscom. «The Date of Composition of Geoffrey of Monmouth's *Historia*: New Manuscript Evidence». *Speculum*. Vol. 1, no 2, 1926, p. 129-156.

Alcock, Leslie. *Arthur's Britain : history and archaeology, AD367-634*. Baltimore, Penguin, 1973.

Anscombe, Alfred. «Local names in the "Arthuriana" in the "Historia Brittonum"». *Zeitschrift für Celtische Philologie*. Vol. 5, no 1, 1905, p. 103-123.

Arnold, C. J. *An archaeology of the early Anglo-Saxon kingdoms*. London; New York, Routledge, 1988.

Ashe, Geoffrey. *King Arthur's Avalon : the story of Glastonbury*. London, Collins, 1957.

- . *The quest for Arthur's Britain*. New York, Praeger, 1968.
- . *King Arthur in fact and legend*. Camden, T. Nelson, 1971.
- . « "A Certain Very Ancient Book": Traces of an Arthurian Source in Geoffrey of Monmouth's History ». *Speculum*. Vol. 56, no 2, 1981, p. 301-323.
- . *Le Roi Arthur : rêves d'un âge d'or*. Paris, Seuil, 1992.
- . « The Origins of the arthurian Legend ». *Arthuriana*. Vol. 5, no 3, 1995, p. 1-24.
- . *The discovery of King Arthur*. London, Debrett's Peerage Ltd, 1985.
- Aurell, Martin. *L'empire des Plantagenêt, 1154-1224*. Paris, Perrin, 2003.
- . *La légende du roi Arthur (550-1250)*. Paris, Perrin, 2007.
- Aurell, Martin, Thomas Deswarte et Michel Rouche. *Famille, violence et christianisation au Moyen Âge : mélanges offerts à Michel Rouche*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005.
- Bachrach, Bernard S. « The Idea of the Angevin Empire ». *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies*. Vol. 10, no 4, 1978, p. 293-299.
- . « Henry II and the Angevin Tradition of Family Hostility ». *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies*. Vol. 16, no 2, 1984, p. 111-130.
- Balard, Michel, Jean-Philippe Genet et Michel Rouche. *Le Moyen Âge en Occident*. Coll. « Histoire de l'humanité ». Paris, Hachette, 1995.
- Barker, Brian. *The symbols of sovereignty*. Totowa, Rowman and Littlefield, 1979.
- Barlow, Frank. *The feudal kingdom of England, 1042-1216*. London, Longman, 1972.
- . « The King's Evil ». *The English Historical Review*. Vol. 95, no 374, 1980, p. 3-27.
- Barthélemy, Dominique. *Les deux âges de la seigneurie banale : pouvoir et société dans la terre des Sires de Coucy : (milieu XI^e-milieu XIII^e siècle)*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1984.
- Baschet, Jérôme. *La civilisation féodale : de l'an mil à la colonisation de l'Amérique*. Coll. « Champs, 892 ». Paris, Flammarion, 2009.
- Baumgartner, Emmanuèle. « Le choix de la prose ». *Cahiers de recherches médiévales*, 1998, p. 7-13

Berthelot, Anne. *Arthur et la table ronde : la force d'une légende*. Coll. «Découvertes Gallimard, 298». Paris, Gallimard, 1996.

-----, *La légende du roi Arthur*. Paris, Éditions du Chêne, 2004.

Birley, Robin. *Vindolanda : Roman frontier post on Hadrian's Wall*. London, Thames and Hudson, 1977.

Blais, Martin. *Sacré Moyen Âge!* Saint-Laurent, Fides, 1997.

Bloch, Marc. *La société féodale*. Coll. «L'évolution de l'humanité». Paris, Albin Michel, 1968.

-----, *Les rois thaumaturges : étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*. Coll. «Bibliothèque des histoires». Paris, Gallimard, 1983.

Boglionni, Pierre (dir). *La culture populaire au Moyen Âge*. Montréal, L'Aurore, 1979.

Bouget, Denis et Serge Karsenty (dir). *Regards croisés sur le lien social*. Paris, L'Harmattan, 2005.

Boureau, Alain. *Histoires d'un historien, Kantorowicz*. Coll. «L'Un et l'autre». Paris, Gallimard, 1990.

-----, *L'événement sans fin : récit et christianisme au Moyen âge*. Paris, Les Belles Lettres, 1993.

-----, *La loi du royaume : les moines, le droit et la construction de la nation anglaise, XI^e-XIII^e siècles*. Paris, Les Belles Lettres, 2001.

Boureau, Alain (dir). *La royauté sacrée dans le monde chrétien, Colloque de Royaumont, 1989*. Paris, EHESS, 1992.

Boussard, Jacques. *Le gouvernement d'Henri II Plantagenêt*. Coll. «Bibliothèque elzévirienne». Paris, Librairie d'Argences, 1956.

Boutet, Dominique. *Charlemagne et Arthur ou Le roi imaginaire*. Paris, Honoré Champion, 1992.

Brewer, Richard J. *Caerleon and the Roman army : Roman Legionary Museum : a guide*. Cardiff, National Museums & Galleries of Wales, 2000.

Bromwich, Rachel, A. O. H. Jarman et Brynley F. Roberts. *The Arthur of the Welsh : the Arthurian legend in medieval Welsh literature*. Cardiff, University of Wales Press, 1991.

- Brooke, Christopher. *From Alfred to Henry III*. London, W. W. Norton & Company, 1966.
- Brown, A. L. « Camlann and the Death of Arthur ». *Folklore*. Vol. 72, no. 4, 1961, p. 612-621.
- Brown, Arthur C. L. «A Note on the Nugae of G. H. Gerould's "King Arthur and Politics"». *Speculum*. Vol. 2, no 4, 1927, p. 449-455.
- Brown, Peter. «Society and the Supernatural: A Medieval Change». *Daedalus*. Vol. 104, no 2, 1975, p. 133-151.
- Buc, Philippe. *L'ambiguïté du Livre : prince, pouvoir, et peuple dans les commentaires de la Bible au Moyen Age*. Coll. «Théologie historique, 95». Paris, Beauchesne, 1994.
- , *Dangereux rituel. De l'histoire médiévale aux sciences sociales*. Coll. «Le nœud gordien». Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- Burrow, Ian. «Tintagel - some problems ». *Scottish Archaeological Forum*. Vol. 5, 1973, p. 99-103.
- Butaud, Germain et Valérie Piétri. *Les enjeux de la généalogie XII^e – XVII^e siècle*. Coll. «Mémoire / Culture ». Paris, Autrement, 2006.
- Caldwell, Robert A. «Geoffrey of Monmouth, Wace, and the Stour». *Modern Language Notes*. Vol. 69, no 4, 1954, p. 237-239.
- , «Wace's *Roman De Brut* and the Variant Version of Geoffrey of Monmouth's *Historia Regum Britanniae*». *Speculum*. Vol. 31, no 4, 1956, p. 675-682.
- Cammarosano, Paolo. *Le Forme della propaganda politica nel Due e nel Trecento*. Coll. «Collection de l'École française de Rome, 201». Roma, École française de Rome, 1994.
- Cantor, Norman F. *Church, kingship, and lay investiture in England, 1089-1135*. Princeton, Princeton University Press, 1958.
- Chambers, E. K. «The Date of Geoffrey of Monmouth's *History*». *The Review of English Studies*. Vol. 1, no 4, 1925, p. 431-436.
- Chassaigne, Philippe. *Histoire de l'Angleterre, des origines à nos jours*. Coll. «Champs». Paris, Flammarion, 2009.
- Chauou, Amaury. *L'idéologie Plantagenêt : royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt, XII^e-XIII^e siècles*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001.
- , *Le roi Arthur*. Paris, Seuil, 2009.

- Clark, John. «Glastonbury Revisited». *Folklore*. Vol. 106, 1995, p. 93-96.
- Clier-Colombani, Françoise. *La fée Mélusine au Moyen Age : images, mythes et symboles*. Paris, Léopard d'or, 1991.
- Cohen, G. «Le duel judiciaire chez Chrétien de Troyes». *Annales de l'Université de Paris*, 1933, p. 510-527.
- Collard, Franck. *Le crime de poison au Moyen Age*. Coll. «Le nœud gordien». Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- Combes, Anne. « Du Brut au Merlin ». *Cahiers de recherches médiévales*, 1998, p. 15-32.
- Croizy-Naquet, Catherine. « César et le romanz au XII^e siècle ». *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*. Vol.13, 2006.
- Cummins, W. A. *King 'Arthur's place in prehistory : the great age of Stonehenge*. Wolfeboro Falls, A. Sutton, 1992.
- Dalton, Paul. «The Topical Concerns of Geoffrey of Monmouth's "Historia Regum Britanniae": History, Prophecy, Peacemaking, and English Identity in the Twelfth Century». *The Journal of British Studies*. Vol. 44, no 4, 2005, p. 688-712.
- Darby, H. C. *A new historical geography of England*. Cambridge, University Press, 1973.
- Davies, Wendy. « Land and Power in Early Medieval Wales ». *Past & Present*. No. 81, 1978, p. 3-23.
- Delort, Robert. *La vie au Moyen Age*. Coll. « Points ». Paris, Éditions du Seuil, 1982.
- Ditmas, E. M. R. «A Reappraisal of Geoffrey of Monmouth's Allusions to Cornwall». *Speculum*. Vol. 48, no 3, 1973, p. 510-524.
- Dragonetti, Roger. *La Vie de la lettre au Moyen âge : le conte du Graal*. Paris, Éditions du Seuil, 1980.
- Duby, Georges. «The Diffusion of Cultural Patterns in Feodal Society». *Past & Present*. Vol. 69, 1968, p. 3-10.
- , *Le chevalier, la femme et le prêtre : le mariage dans la France féodale*. Coll. «La Force des idées». Paris, Hachette, 1981.
- , *Adolescence de la chrétienté occidentale, 980-1140*. Genève, A. Skira, 1984.
- , *Mâle moyen âge : de l'amour et autres essais*. Paris, Flammarion, 1991.

-----, *Féodalité*. Paris, Gallimard, 1996.

-----, *Dames du XII^e siècle. I, Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres*. Coll. «Folio/histoire, 84». Paris, Gallimard, 1997.

-----, *Dames du XII^e siècle. III, Eve et les prêtres*. Coll. «Folio/histoire, 96». Paris, Gallimard, 1999.

Ellul, Jacques. *Histoire des institutions*. Paris, Presses universitaires de France, 1992.

Evans, Michael. *The death of kings : royal deaths in medieval England*. London; New York, Hambledon and London, 2003.

Faletra, Michael A. «Narrating the Matter of Britain: Geoffrey of Monmouth and the Norman Colonization of Wales». *The Chaucer Review*. Vol. 35, no 1, 2000, p. 60-85.

-----, «The Conquest of the Past in *The History of the Kings of Britain*». *Literature Compass*. Vol. 4, no 1, 2007, p. 121-133.

Favier, Jean. *Les Plantagenêts : origines et destin d'un empire, XI^e-XIV^e siècles*. Paris, Fayard, 2004.

Ferlampin-Acher, Christine et Denis Hüe. *Enfances arthuriennes : actes du 2^e Colloque arthurien organisé à l'Université de Haute-Bretagne, 6-7 mars 2003*. Orléans, Paradigme, 2006.

Ferlampin-Acher, Christine et Denis Hüe. *Lignes et lignages dans la littérature arthurienne : actes du 3^e Colloque arthurien organisé à l'Université de Haute-Bretagne, 13-14 octobre 2005*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

Field, P. J. C. « Gildas and the City of the Legions ». *The Heroic Age*. Vol. 1, 1999.

-----, «Arthur's Battles». *Arthuriana*. Vol. 18, no 4, 2008, p. 3-32.

Flint, Valerie I. J. «The *Historia Regum Britanniae* of Geoffrey of Monmouth: Parody and Its Purpose. A Suggestion». *Speculum*. Vol. 54, no 3, 1979, p. 447-468.

Flori, Jean. *Aliénor d'Aquitaine : la reine insoumise*. Coll. «Biographie Payot». Paris, Payot, 2004.

Folz, Robert. *Le couronnement impérial de Charlemagne*. Coll. «Folio histoire». Paris, Gallimard, 1989.

Foreville, Raymond. *L'Église et la Royauté en Angleterre sous Henri II Plantagenêt (1154-1189)*. Paris, Bloud & Gay, 1943.

Foronda, François, Christine Barralis et Bénédicte Sère. *Violences souveraines au Moyen Âge*. Coll. « Le noeud gordien ». Paris, Presses universitaires de France, 2010.

Fossier, Lucie, Caroline Bourlet et Annie-Hélène Dufour. *L'écrit dans la société médiévale : divers aspects de sa pratique du XI^e au XV^e siècle : textes en hommage à Lucie Fossier*. Paris, CNRS éditions, 1993.

Frantzen, Allen J. et John D. Niles. *Anglo-Saxonism and the construction of social identity*. Gainesville, University Press of Florida, 1997.

Gauvard, Claude. *La France au Moyen Âge, du V^e au XV^e siècle*. Coll. «Quadriges». Paris, Presses universitaires de France, 1996.

Genet, Jean-Philippe. « Identité, espace, langue ». *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*. No.19, 2010.

Genêt, Jean-Philippe. *La genèse de l'État moderne : culture et société politique en Angleterre*. Coll. «Le noeud gordien». Paris, Presses universitaires de France, 2003.

Gerould, Gordon Hall. « King Arthur and politics ». *Speculum*. Vol. 2, no. 1, 1927, p. 33-51.

-----, «King Arthur and Politics Again». *Speculum*. Vol. 2, no 4, 1927, p. 448.

Giffin, Mary Elizabeth. « Cadwalader, Arthur and Brutus in the Wigmore manuscript ». *Speculum*. Vol. 16, no. 1, 1941, p. 109-120.

Gillies, William. «Arthur in Gaelic tradition. Part I : Folktales and ballads». *Cambridge medieval Celtic studies*. Vol. 2, 1981, p. 47-72.

-----, «Arthur in Gaelic tradition. Part II : Romances and learned lore». *Cambridge medieval Celtic studies*. Vol. 3, 1982, p. 41-75.

Gorgievski, Sandra. *Le Mythe d'Arthur : de l'imaginaire médiéval à la culture de masse*. Coll. «Littératures comparées». Liège, CEFAL, 2003.

Grassin, Jean-Marie (dir.). *Mythes, images, représentations. Actes du XIV^{ème} congrès (Limoges 1977) de la Société Française de Littératures Générale et Comparée*, Limoges/Paris, Trames/Didier érudition, 1981.

Gray, Louis H. «The Origin of the Name of Glastonbury». *Speculum*. Vol. 10, no 1, 1935, p. 46-53.

Green, Miranda J. 1995. *Mythes celtiques*. Coll. «Points Sagesse». Paris, Éditions du Seuil, 1995.

- Green, Miranda J. (ed). *The Celtic world*. London; New York, Routledge, 1996.
- Green, Thomas. «The Historicity and Historicisation of Arthur». *Arthuriana*. 2008.
- Guenée, Bernard. *Politique et histoire au Moyen Âge*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1981.
- Guillebaud, Jean Claude. *Sur la route des Croisades*. Paris, Arléa, 1993.
- Hammer, Jacob. «A Commentary on the *Prophetia Merlini* (Geoffrey of Monmouth's *Historia Regum Britanniae*, Book VII)». *Speculum*. Vol. 10, no 1, 1935, p. 3-30.
- Harvey, Barbara Fitzgerald et Paul Langford. *The twelfth and thirteenth centuries, 1066 – c.1280*. Coll. «The short Oxford history of the British Isles». Oxford, Oxford University Press, 2001.
- Haskins, Charles H. «Normandy under Geoffrey Plantagenet». *The English Historical Review*. Vol. 27, no 107, 1912, p. 417-444.
- , *The renaissance of the twelfth century*. Cambridge, Harvard University Press, 1927.
- Haudry, Jean. *L'indo-européen*. Coll. «Que sais-je?, 1798». Paris, Presses universitaires de France, 1994.
- Hauser, Arnold. *Histoire sociale de l'art et de la littérature*. Coll. «Quadrige». Paris, Presses universitaires de France, 1982.
- Hébert, Michel. *Le Moyen Âge*. Coll. «Boréal express». Montréal, Boréal, 1996.
- Hénaff, Marcel. *Claude Lévi-Strauss*. Coll. «Les dossiers Belfond». Paris, Belfond, 1991.
- Hentsch, Thierry. *Raconter et mourir : aux sources narratives de l'imaginaire occidental*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005.
- Hily, Gaël. «Le Dieu celtique Lugus». Thèse, Paris, Littératures celtiques médiévales et histoire des religions, École pratique des Hautes Études (IV^e section), 2007.
- Hollister, C. Warren et Thomas K. Keefe. «The Making of the Angevin Empire». *The Journal of British Studies*. Vol. 12, no 2, 1973, p. 1-25.
- Holzermayr, Katharina. «Le "mythe" d'Arthur : la royauté et l'idéologie». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. Vol. 39, no 3, 1984, p. 480-494.

Hudson, John. « L'écrit, les archives et le droit en Angleterre (IX^e – XII^e siècle) ». *Revue historique*. No. 637, 2006, p. 3-35.

Ingledeu, Francis. « The Book of Troy and the Genealogical Construction of History: The Case of Geoffrey of Monmouth's *Historia regum Britanniae* ». *Speculum*. Vol. 69, no 3, 1994, p. 665-704.

Jaouën, Françoise et Benjamin Semple. *Corps mystique, corps sacré : textual transfigurations of the body from the Middle Ages to the seventeenth century*. New Haven, Yale University Press, 1994.

Jeudy-Ballini, Monique. « Entre le clair et l'obscur: les transformations de l'histoire ». *L'Homme*. Vol. 28, no 106/107, 1988, p. 237-251.

Kantorowicz, Ernst. *Oeuvres*. Coll. «Quarto». Paris, Gallimard, 2000.

------. *The king's two bodies : a study in mediaeval political theology*. Princeton, Princeton University Press, 1957.

Kaske, R. E. « The Silver Spoons of Sutton Hoo ». *Speculum*. Vol. 42, no 4, 1967, p. 670-672.

Kerboul, Christian Y. M. *Les royaumes brittoniques au Très Haut Moyen Âge*. Sautron, Éditions du Pontig, 1997.

Kern, Fritz. *Kingship and law in the middle ages*. New York, Harper Torchbook, 1970.

Kittredge, George Lyman. *A study of Gawain and the Green Knight*. Cambridge ; Gloucester, Harvard University Press, 1960.

Labère, Nelly et Bénédicte Sère. *Les 100 mots du Moyen Âge*. Coll. « Que sais-je? ». Paris, Presses universitaires de France, 2010.

Lawrence-Mathers, Anne. « William of Newburgh and the Northumbrian construction of English history ». *Journal of Medieval History*. Vol. 33, 2007, p. 339-357.

Le Goff, Jacques. « Culture cléricale et traditions folkloriques dans la civilisation mérovingienne ». *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. Vol. 22, no 4, 1967, p. 780-791.

------. *La civilisation de l'Occident médiéval*. Coll. «Les Grandes civilisations ». Paris, Arthaud, 1977.

------. *La naissance du purgatoire*. Coll. «Bibliothèque des histoires». Paris, Gallimard, 1981.

- . *Pour un autre Moyen Âge*. Coll. «Tel». Paris, Gallimard, 1991.
- . *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?* Coll. «Folio». Paris, Seuil, 2003.
- . *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*. Paris, Gallimard, 2004.
- . *Le sacre royal à l'époque de Saint-Louis : d'après le manuscrit latin 1246 de la BNF*. Coll. «Le temps des images». Paris, Gallimard, 2001.
- Lebecq, Stéphane. *Histoire des Îles britanniques*. Coll. «Quadrige». Paris, Presses universitaires de France, 2007.
- Leclercq, Jean. *L'idée de la Royauté du Christ au Moyen Âge*. Paris, Les Éditions du Cerf, 1959.
- Lecomte, Patrik et Bernard Denni. *Sociologie du politique*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1992.
- Lecouteux, Claude et Philippe Marcq. *Les esprits et les morts*. Paris, Honoré Champion, 1990.
- Lecuppre, Gilles. *L'imposture politique au Moyen Âge : La seconde vie des rois*. Coll. «Noeud gordien». Paris, Presses universitaires de France, 2005.
- Lee, John Edward. *Description of a Roman building and other remains lately discovered at Caerleon*. London, J. R. Smith, 1850.
- Lennard, Reginald. «The Demesnes of Glastonbury Abbey in the Eleventh and Twelfth Centuries». *The Economic History Review*. Vol. 8, no 3, 1956, p. 355-363.
- Lloyd, John Edward. «Geoffrey of Monmouth». *The English Historical Review*. Vol. 57, no 228, 1942, p. 460-468.
- Loomis, C. Grant. «King Arthur and the Saints». *Speculum*. Vol. 8, no 4, 1933, p. 478-482.
- Loomis, Laura Hibbard. «Geoffrey of Monmouth and Stonehenge». *PMLA*. Vol. 45, no 2, 1930, p. 400-415.
- Loomis, Roger Sherman. «Medieval Iconography and the Question of Arthurian Origins». *Modern Language Notes*. Vol. 40, no 2, 1925, p. 65-70.
- . *Celtic myth and Arthurian romance*. New York: Columbia University Press, 1927.
- . «Geoffrey of Monmouth and Arthurian Origins». *Speculum*. Vol. 3, no 1, 1928, p. 16-33.

- «Some Names in Arthurian Romance». *PMLA*. Vol. 45, no 2, 1930, p. 416-443.
- «By What Route Did the Romantic Tradition of Arthur Reach the French?». *Modern Philology*. Vol. 33, no 3, 1936, p. 225-238.
- «King Arthur and the Antipodes». *Modern Philology*. Vol. 38, no 3, 1941, p. 289-304.
- «Arthurian Tradition and Folklore». *Folklore*. Vol. 69, no 1, 1958, p. 1-25.
- «Objections to the Celtic origin of the "Matière de Bretagne" ». *Romania*. T. LXXIX, no. 313, 1958.
- *The Grail, from Celtic myth to Christian symbol*. Cardiff ; New York, University of Wales Press; Columbia University Press, 1963.
- *The Grail : from Celtic myth to Christian symbol*. Princeton, Princeton University Press, 1991.
- Loomis, Roger Sherman et Ruth Roberts. *Studies in medieval literature; a memorial collection of essays*. New York, B. Franklin, 1970.
- Magoun (Jr), Francis P. « Brutus and English Politics ». *ELH*. Vol. 14, no. 3, 1947, p. 178-180.
- Maddicott, J. R. «Plague in Seventh-Century England». *Past & Present*, no 156, 1997, p. 7-54.
- Mâle, Emile. *L'art religieux du XII^e siècle en France : étude sur les origines de l'iconographie du Moyen Age et sur ses sources d'inspiration*. Paris, Librairie Armand Colin, 1925.
- Marion, Bowman. «Procession and Possession in Glastonbury: Continuity, Change and the Manipulation of Tradition». *Folklore*. Vol. 115, no 3, 2004, p. 273-285.
- Martin, Hervé. *Mentalités médiévales : XI^e-XV^e siècle*. 2 t. Paris, Presses universitaires de France, 1996.
- Martin, Hervé, et Bernard Merdrignac. *Culture et société dans l'Occident médiéval*. Coll. «Synthèse histoire». Paris, Ophrys, 1999.
- Mayr-Harting, Henry. *The coming of Christianity to Anglo-Saxon England*. University Park, Pennsylvania State University Press. 334 p, 1991.
- McKenna, Catherine. «Performing Penance and Poetic Performance in the Medieval Welsh Court». *Speculum*. Vol. 82, no 1, 2007, p. 70.

Mehu, Didier. «Les documents écrits clunisiens». *Memini, Travaux et Documents*, no 9-10, 2005-2006, p. 169-190.

Méla, Charles. *La reine et le Graal : la conjointure dans les romans du Graal de Chrétien de Troyes au Livre de Lancelot*. Paris, Editions du Seuil, 1984.

Ménard, Philippe. *De Chrétien de Troyes au Tristan en prose*. Genève, Droz, 1999.

Michel, Alain. *Théologiens et mystiques au Moyen Age : la poétique de Dieu, V^e-XV^e siècles*. Coll. «Collection Folio classique, 2998». Paris, Gallimard, 1997.

Millet, Olivier et Philippe de Robert. *Culture biblique*. Coll. «Premier cycle». Paris, Presses universitaires de France, 2001.

Muchembled, Robert. *Une histoire du diable, XII^e-XX^e siècle*. Paris, Seuil, 2000.

Nitze, William A. «Geoffrey of Monmouth's King Arthur». *Speculum*. Vol. 2, no 3, 1927, p. 317-321.

-----, «The Exhumation of King Arthur at Glastonbury». *Speculum*. Vol. 9, no 4, 1934, p. 355-361.

-----, «Arthurian Names: Arthur». *PMLA*. Vol. 64, no 3, 1949, p. 585-596.

Ó Cróinín, Dáibhí. *A new history of Ireland*. Oxford, Oxford University Press, 2005.

Oakley, Thomas P. «The Cooperation of Mediaeval Penance and Secular Law». *Speculum*. Vol. 7, no 4, 1932, p. 515-524.

Ollier, Marie-Louise. *La Mort du roi Arthur*. Coll. «10/18, 2268». Paris, Union générale d'éditions, 1992.

Padel, O. J. «Geoffrey of Monmouth and the Development of the Merlin Legend». *Cambrian medieval Celtic studies*, no 51, 2006, p. 37.

-----, «Some south-western sites with Arthurian associations». *The Arthur of the Welsh : the Arthurian Legend in Medieval Literature*, Cardiff, University of Wales Press, 1991, p. 229-248.

Paris, Gaston. «Étude sur les romans de la Table Ronde». *Romania*. Vol. 10, 1881, p. 465-496.

Parkes, Peter. «Celtic Fosterage: Adoptive Kinship and Clientage in Northwest Europe». *Comparative Studies in Society and History*. Vol. 48, no 2, 2006, p. 359-395.

Parry, John J. «The Chronology of Geoffrey of Monmouth's *Historia*, Books I and II». *Speculum*. Vol. 4, no 3, 1929, p. 316-322.

-----, «The Welsh Texts of Geoffrey of Monmouth's *Historia*». *Speculum*. Vol. 5, no 4, 1930, p. 424-431.

-----, «Geoffrey of Monmouth and the Paternity of Arthur». *Speculum*. Vol. 13, no 3, 1938, p. 271-277.

Pastoureau, Michel. *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*. Paris, Seuil, 2004.

-----, *Bleu*. Coll. « Points, H362 », Paris, Éditions du Seuil, 2006.

Paton, Lucy Allen. «Notes on Merlin in the "Historia regum Britanniae" of Geoffrey of Monmouth». *Modern Philology*. Vol. 41, no 2, 1943, p. 88-95.

Pearce, Susan M. «The Cornish Elements in the Arthurian Tradition». *Folklore*. Vol. 85, no 3, 1974, p. 145-163.

Pernoud, Régine. *Pour en finir avec le Moyen Âge*. Paris, Éditions du Seuil, 1979.

Piggott, Stuart. «The Earliest Church at Glastonbury». *Folklore*. Vol. 58, no 1, 1947, p. 246.

Pirenne, Henri. *Mahomet et Charlemagne: Byzance, Islam et Occident dans le haut Moyen Âge*. Milan, Jaca Book, 1987.

Pole, Reginald. *Défense de l'unité de l'Église : en quatre livres*. Coll. «De Pétrarque à Descartes, 12». Paris, Librairie Philosophique Vrin, 1967.

Poly, Jean-Pierre et Eric Bournazel. *La mutation féodale X^e-XII^e siècles*. Coll. «Nouvelle Clio, 16». Paris, Presses Universitaires de France, 1980.

Puech, Henri-Charles. *Histoire des religions. II, La formation des religions universelles et les religions de salut dans le monde méditerranéen et le Proche-Orient. Les religions constituées en Occident et leurs contre-courants*. Coll. «Encyclopédie de la Pléiade, 34». Paris, Gallimard, 1972.

Radford, Courtenay Arthur Raleigh et Susan M. Pearce. *The Early church in western Britain and Ireland : studies presented to C.A. Raleigh Radford arising from a conference organised in his honour by the Devon Archaeological Society and Exeter City Museum*. Oxford, B.A.R., 1982.

Rasmussen, Steen Eiler. *Londres*. Paris, Picard, 1990.

Renan, Ernest. «La poésie des races celtiques». *Revue des deux mondes*. Vol. 5, 1854, p. 473-506.

Reno, Frank D. *Historic figures of the Arthurian era : authenticating the enemies and allies of Britain's post-Roman king*. Jefferson, McFarland & Co, 2000.

Ribémont, Bernard. « L'inconnu géographique des encyclopédies médiévales ». *Cahiers de recherches médiévales*. 1997.

-----, « L'Ovide moralisé et la tradition encyclopédique médiévale ». *Cahiers de recherches médiévales*. 2002.

Ridoux, Charles. « La nouvelle école de philologie romane et sa perception de la littérature médiévale ». *Cahiers de recherches médiévales*. 1996.

Rio, Joseph (dir.). *Mémoire, oralité, culture dans les pays celtiques*. Rennes, Presses universitaires de Rennes. 2008.

Ritson, Joseph. *The life of King Arthur from ancient historians and authentic documents*. London, Payne and Foss, 1825.

Robert Huntington, Fletcher. «Two Notes on the *Historia Regum Britanniae* of Geoffrey of Monmouth». *PMLA*. Vol. 16, no 4, 1901, p. 461-474.

Roux, Jean-Paul. *Le roi. Mythes et symboles*. Paris, Fayard, 1995.

Roy, Bruno et Paul Zumthor. *Jeux de mémoire : aspects de la mnémotechnie médiévale : recueil d'études*. Montréal ; Paris, Presses de l'Université de Montréal, 1985.

Schmitt, Jean-Claude. «Les Traditions folkloriques dans la culture médiévale : Quelques réflexions de méthode». *Archives de sciences sociales des religions*. Vol. 26, no 52.1, 1981, p. 5-20.

Sellier, Philippe. *Le mythe du héros*. Coll. «Bordas connaissance». Paris, Bordas, 1970.

Short, Ian. «Gaimar's *Epilogue* and Geoffrey of Monmouth's *Liber vetustissimus*». *Speculum*. Vol. 69, no 2, 1994, p. 323-343.

-----, «Une généalogie hybride des rois de France». *Romania*, no 123, 2005, p. 360-383.

Skene, W. F. *Celtic Scotland: a history of ancient Alban*. 3 vol. Edinburg, Edmonston & Douglas, 1876.

Slover, Clark H. «Glastonbury Abbey and the Fusing of English Literary Culture». *Speculum*. Vol. 10, no 2, 1935, p. 147-160.

Smith, Leslie F. «Geoffrey of Monmouth and Orosius. At Third Hand?». *Modern Language Notes*. Vol. 67, no 8, 1952, p. 536-539.

Snyder, Christopher A. *À la recherche du roi Arthur : mythes et réalités de la légende arthurienne*. Paris, Le Pré aux Clercs. 2001.

Southern, R. W. *L'Église et la société dans l'Occident médiéval*. Paris, Flammarion, 2008.

Spicq, Ceslas. *Esquisse d'une histoire de l'exégèse latine au moyen âge*. Paris, J. Vrin, 1944.

Stacy, N. E. «Henry of Blois and the Lordship of Glastonbury». *The English Historical Review*. Vol. 114, no 455, 1999, p. 1-33.

Sykes, Bryan. *Saxons, Vikings, and Celts : the genetic roots of Britain and Ireland*. New York, W.W. Norton & Co, 2006.

Tatlock, John S. P. «Certain Contemporaneous Matters in Geoffrey of Monmouth». *Speculum*. Vol. 6, no 2, 1931, p. 206-224.

-----, «The English Journey of the Laon Canons». *Speculum*. Vol. 8, no 4, 1933, p. 454-465.

-----, «Geoffrey and King Arthur in "Normannicus Draco". (Concluded)». *Modern Philology*. Vol. 31, no 2, 1933, p. 113-125.

-----, «Geoffrey of Monmouth and the Date of Regnum Scotorum». *Speculum*. Vol. 9, no 2, 1934, p. 135-139.

-----, «Geoffrey of Monmouth's Motives for Writing His "Historia"». *Proceedings of the American Philosophical Society*. Vol. 79, no 4, 1938, p. 695-703.

-----, «Geoffrey of Monmouth's *Vita Merlini*». *Speculum*. Vol. 18, no 3, 1943, p. 265-287.

-----, *The legendary history of Britain: Geoffrey of Monmouth's Historia Regum Britanniae and its early vernacular versions*. Berkeley, University of California Press, 1950.

Thomas, Charles. *Tintagel Castle*. London, English Heritage, 1988.

-----, *Tintagel, Arthur and Archeology*. London, B.T. Batsford / English Heritage, 1993.

Touchard, Jean. *Histoire des idées politiques. T. 1*. Coll. « Quadrige ». Paris, Presses universitaires de France, 2006.

Tout, Thomas Frederick, A. G. Little et F. M. Powicke. *Essays in medieval history : presented to Thomas Frederick Tout*. Manchester, Ayer Publishing, 1977.

Turner, Ralph V. «Religious Patronage of Angevin Royal Administrators, c. 1170-1239». *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies*. Vol. 18, no 1, 1986, p. 1-21.

-----, «The Problem of Survival for the Angevin "Empire": Henry II and His Sons' Vision versus Late Twelfth-Century Realities». *The American Historical Review*. Vol. 100, no 1, 1995, p. 78-96.

Vadé, Yves. *Pour un tombeau de Merlin*. Paris, José Corti, 2008.

Vauchez, André. *Saints, prophètes et visionnaires, Le pouvoir surnaturel au Moyen Âge*. Paris, Albin Michel, 1999.

Veitch, Kenneth. «The Alliance between Church and State in Early Medieval Alba». *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies*. Vol. 30, no 2, 1998, p. 193-220.

Vigarello, Georges. *Les métamorphoses du gras*. Paris, Éditions du Seuil, 2010.

Vogüé (de), Adalbert. *Histoire littéraire du mouvement monastique dans l'antiquité. Le monachisme latin. L'essor de la littérature lérinienne et les écrits contemporains, 410-500, Première partie*. Coll. «Patrimoines». Paris, Cerf, 2003.

Wacher, J. S. *The civitas capitals of Roman Britain : papers given at a conference held at the University of Leicester, 13-15 December 1963*. Leicester, Leicester University Press, 1966.

Wadge, Richard. «King Arthur: A British or Sarmatian Tradition?» *Folklore*. Vol. 98, no. 2, 1987, p. 204-215.

Walter, Philippe. *Le roi Arthur : l'ours et le roi*. Paris, Imago, 2002.

Wells Newell, William. «Doubts concerning the British History Attributed to Nennius». *PMLA*. Vol. 20, no 3, 1905, p. 622-672.

Wenzler, Claude. *Généalogie des rois de France et épouses royales*. Rennes, Ouest France, 2010.

Williams, Mary. «King Arthur in History and Legend». *Folklore*. Vol. 73, no 2, 1962, p. 73-88.

Williams, Schafer. «Geoffrey of Monmouth and the Canon Law». *Speculum*. Vol. 27, no 2, 1952, p. 184-190.

Zara, V. «The Historical Figure of Arthur in Wace's Roman de Brut». *Arthuriana*. Vol. 18, no 2, 2008, p. 17-30.

Zumthor, Paul. *Histoire littéraire de la France médiévale*. Genève, Slatkine, 1973.

-----, *Parler du Moyen Âge*. Paris, Minuit, 1980.

-----, *Essai de poétique médiévale*. Paris, Points, 2000.

Zumthor, Paul et Emmanuèle Baumgartner. *Le Nombre du temps : en hommage à Paul Zumthor*. Coll. «Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge, 12». Paris, Honoré Champion, 1988.